

VOYAGE AU BOUT DE LA PEUR / CROIRE OU CREVER

**(UN ROMAN CONCU DANS LE PARIS DES ANNEES 70, QUAND LA
PANDEMIE SPIRITUTUELLE DE LA POSTMODERNITE NOUS AVAIT DEJA
MORTALLEMENT MIS AN ECHEC)**



1ere édition bilingue : elMontevideano Laboratorio de Artes / 2020

Prologue de MARYSE RENAUD

Traduction : CARL D'ABLEIGES

AVERTISSEMENT :

Ce roman, dans cette édition bilingue, est le résultat d'une restructuration totale de *Croire ou crever / Roman des poètes morts*, qui a connu deux éditions, sur papier (Edit. Proyección, 1991) et virtuelle (elMontevideano Laboratorio de Artes 2011). La rédaction

de ce texte a été commencé en 1979, et exactement quarante ans plus tard, il trouve sa forme définitive et exclusive de la version précédente. L'auteur a même décidé de changer de titre le 15 avril 2019, en contemplant les flammes de Notre Dame qui illuminaient douloureusement le monde. Et maintenant, en 2020, l'étrange destin de ce « roman ambulant » semble le présenter aussi comme une forme artistique de résistance à la pandémie de Coronavirus. Car, comme le souligne Maryse Renaud dans son prologue prémonitoire écrit en février 2020 - un mois avant l'explosion mondiale de la peste - le cadre qui a généré cette fiction autobiographique était, dès les années 1970, « un labyrinthe parisien, aux chambres d'hôtel » (...) encerclées par « parois indiscretes derriere lesquelles s'entassaient mille ' vies brèves ', parfois insidieusement frappées par la mort (...). »

Ce à quoi l'auteur ajoute : *quelle que soit l'heure, le problème n'est pas ton horreur ou mon horreur, mon frère. Le problème est d'accepter que l'on soit amoureux de la vie. Et que le principal ennemi de l'amour n'est pas la haine mais la peur.*

Quartier général Artiguiste de la Calle Lepanto, Montevideo, avril 2020

MARYSE RENAUD

VOYAGE AU BOUT DE LA PEUR DE HUGO GIOVANETTI VIOLA : LE SAUT VERS L'INVINCIBILITÉ DE L'ADORATION

Il est des décades et des lieux particulièrement propices à la rêverie, la méditation, les expérimentations, les remises en cause, la naissance et l'affirmation de talents. Le Paris des années 70, porteur des échos violents et transgressifs de Mai 68, est l'une de ces capitales tumultueuses dont l'attraction -voire la fascination- exercée sur la jeunesse latino-américaine s'affiche avec éclat.

Rien d'étonnant donc à ce que le jeune Uruguayen Hugo Giovanetti Viola, âgé de vingt-cinq ans en 1973, ait lui aussi succombé à l'appel de ce monde singulier qui, à la différence de celui d'Hemingway, dans « A moveable feast », ne se révéla pas précisément une Babel heureuse. L'expérience du Vieux Monde, de la ville cosmopolite minée par la misère, la drogue, la solitude, les excès de toute sorte, de la ville métisse peuplée de personnages truculents de toutes les couleurs, à mi-chemin entre sublime et grotesque, parfois traversée de fulgurances exaltantes, donna lieu quelques années plus

tard, depuis 1979, à un texte aux accents rageurs : *Creer o reventar. Novelón de los poetas muertos*.

Aujourd'hui, *Creer o reventar* renaît de ses cendres sous un titre nouveau : *Viaje al fin del miedo*, bouillonnant palimpseste faussement célinien, étranger au cynisme dévastateur du texte français, tissé de mille réminiscences à la fois savantes et populaires : sont convoqués, entre autres auteurs, Dostoïevsky, Onetti, Knut Hamsun, Rimbaud, Rubén Darío et l'imposante figure de Dante, ainsi que de multiples registres de langue - argot parisien, lunfardo, régionalismes, baroquismes inspirés -. Ce roman autobiographique - car il s'agit bien d'une fiction et non d'une autobiographie, ni d'une autofiction à la Serge Doubrovsky - est profondément ancré, toutefois, dans la vie de l'auteur uruguayen et dans le contexte historique mondial des années soixante-dix. D'où, par exemple, les allusions à la dictature uruguayenne d'alors, la mort de Salvador Allende, la crise du pétrole, etc.

Un des attraits majeurs de *Viaje al fin del miedo* réside en l'ingénieux entrelacs des deux voix qui le structurent : la première personne, chargée d'intimité, de spontanéité, porteuse de la parole vive du narrateur, reprise et prolongée par une troisième personne distancée, objectivante, romanesque. Toutes deux renvoient à un seul et même référent : Abel Rosso, le protagoniste, dont le lecteur suit le parcours initiatique à travers de pétillants dialogues et des passages narratifs à la tonalité parfois inquiétante.

Ce parcours insolite - tiraillé entre le nord et le sud, Paris et la Côte d'Azur - l'arrachera, au terme de multiples péripéties, à l'insouciance, au narcissisme, à la sensualité égoïste de l'adolescence, le fera enfin accéder à l'âge d'homme. Le labyrinthe parisien, aux chambres d'hôtel vénéneuses tenant lieu de chapitres, aux parois indiscretes derrière lesquelles s'entassent mille « vies brèves », parfois insidieusement frappées par la mort, n'est cependant pas dépourvu d'issue. L'enfer n'est pas dans *Viaje al fin del miedo* une fatalité, le monde n'y est pas que corruption.

Ce nouveau texte est, incontestablement, le fruit d'une exigence personnelle d'authenticité, d'un combat intérieur acharné du narrateur, et également d'une investigation de nature policière. L'aventure parisienne combine engagement littéraire, existentiel, spirituel. C'est dans une constante atmosphère de défi, à la fois grave et joyeux, de chute et de résurrection, que se déploie le texte, illuminé par la grâce toute gothique de la jeune Bénédicte. Plus que tout autre personnage, elle symbolise la misère et la grandeur de l'être humain, son innocence et sa vulnérabilité, la pureté au bord du gouffre. « Creer o reventar ». Croire ou crever... Cet aphorisme radical, titre du roman commencé en 1979, ne disparaît pas du texte actuel. Bien au contraire, il le ponctue à intervalles réguliers, nous rappelant le véritable enjeu, épique et amoureux, de cet ambitieux roman autobiographique : Abel Rosso, héros kierkegaardien, enjambe la

dispersion des subjectivités malheureuses, opère le saut éthique, la fusion spirituelle qu'attend inconsciemment de lui son amie, sa bien-aimée Bénédicte.

Poitiers, février 2020

PROLOGUE À DÉMONTER

L'hommage rendu au professeur était devenu insupportable, et après avoir sifflé deux whiskies (il y avait une seule bouteille pour je ne sais combien de plumes) j'ai salué ma nouvelle traductrice et me suis échappé de la Sorbonne. Je devais rencontrer des amis dans un restaurant latino-américain de la rue Monsieur-le-Prince à huit heures et demie, il me restait une heure pour savourer le coucher du soleil. Je suis allé à L'Escholier, un café où je m'asseyais pour écrire à l'époque où j'étais chanteur de rue.

Une avalanche de soleil montait sur la place de la Sorbonne et se reflétait comme du velours dans mon verre. Puis j'ai senti filtrer une fraîcheur translucide qui semblait souffler depuis les platanes gonflés du Boul' Mich, et Paris a laissé transparaître une épaisseur printanière plus réelle que la mort.

-Salut -s'est assis à côté de moi sans demander la permission quelqu'un que je connaissais trop bien. -Pourquoi tu tires la gueule, maître ?

-Je ne sais pas quelle gueule je fais -j'ai essayé de sourire. -Comment ça va?

L'indésirable était uruguayen, il travaillait comme lecteur chez un éditeur français qui était intéressé par la publication de ce roman que je prologue. La dernière fois que nous nous étions rencontrés, il maniait efficacement sa pose bogartienne (un pittoresque Sam Spade avec sa barbe noire de jais et ses traits de *taita*) mais maintenant il avait les cornées trop ensanglantées et le squelette incliné vers l'âge de cinquante ans. De solitude.

-Tu m'as pas appelé -il a dit en faisant un geste de cador pour commander un verre de

rouge.

-Je viens d'arriver Papa. Demain, j'allais t'appeler.

-J'ai appris que tu arrivais par hasard, comme ça. Tu est à Paris pour combien de jours?

-Jusqu'à vendredi. Je suis venu comme invité au colloque mondial des écrivains finlandais.

Je lui ai lâché ça d'un coup et c'était pire que lui jeter un verre au visage. Il a cligné des yeux pendant quelques instants, tandis que je me réfugiais dans le flottement crépusculaire. Le serveur a apporté son verre.

-Je veux l'adresse de la gamine -a dit Bogart en accrochant une Gauloise à sa bouche tordue.

-Quelle gamine?

-Celle de ton roman. J'ai déjà rêvé d'elle plusieurs fois. J'ai envie de me la tirer.

D'un geste, j'ai commandé un autre verre de rouge.

-Elle n'existe pas -j'ai dit. -C'est un personnage, imbécile!

-Te fous pas de moi. Un jour que ton ego a débordé, tu m'as dit que même le nom était réel.

-Le prénom.

-Bon. Donne-moi son téléphone. Quand est-ce que tu vas la voir?

-Je ne vais pas la voir. Et de plus, le roman se passe il y a seize ans. Quelle relation peut-

-Allons mon gars! Si le roman c'était il y a seize ans, aujourd'hui elle est dans le meilleur

âge au monde.

J'ai eu la sensation que la croupe du soleil m'abandonnait seul. Déprimé dans Paris, une fois encore. Merde!

-Écoute, confessa Bogart. C'est que je t'ai menti, mon petit Marlowe. Je ne suis pas tombé amoureux de ton livre. La seule chose dont je suis tombé amoureux c'est de la gamine. Tu comprends?

-Je te comprends.

-Ton livre, c'est un mélange de Polansky avec Chandler et-

-N'oublie pas Mozart.

-Bon Mozart, je l'ai pas vu. Mais-

-Mozart il s'écoute.

-OK. Fais pas le malin. Ce que je te dis (c'est pas pour rien que je travaille où je travaille) c'est que tu pourrais avoir fait un putain de roman et tu te retrouves avec une petite *busecca**.

Ces deux choses m'ont fait rire.

-Une busecca avec des tripes ou sans tripes? -j'ai demandé en recommençant à savourer l'or bleuté qui flottait dans mon verre.

-Les tripes, c'est la gosse. La même, a bavé Bogart. Allez. Donne-moi son téléphone et tu signes le contrat demain.

-Écoute caïd, si j'avais le téléphone, je ne te le donnerais pas. Même si tu me faisais traduire en quarante-deux langues. Et en plus, j'ai l'intention de signer avec les mêmes personnes qui vont publier l'autre roman. OK?

Bogart s'est durci.

-Ça, ça va te coûter cher -il a murmuré, rajeunissant. T'as déjà signé le compromis.

-Ah ah! Donc tu peux me menacer de stopper l'édition et tous ces trucs hollywoodiens - j'ai ri en me levant à moitié. -Regarde comme je tremble.

J'ai mis quelques francs sur la table et j'ai pris mon sac.

-Tire-toi, espèce d'ordure pédante -a crié Bogart, avec les cornées de couleur maléfique. -Si t'avais des couilles, t'écrirais bien les orgies, au moins. Tu réalises pas que le LSD, la B.B. et les pédés c'est démodé ? Tu ne vas attirer personne avec ce roman de poètes morts, exorciste de pacotille.

Alors je lui ai fait ce geste insultant que se balancent les gosses de l'âge de mes enfants, et j'ai marché jusqu'au Boul sans me retourner. En arrivant à l'embouchure de la rue Vaugirard, je me suis arrêté et me suis souvenu -calmement- du regard du Diable. Ce n'était pas un Diable de pacotille. Ensuite je suis descendu par la rue Monsieur-le-Prince et en passant devant le numéro 41, je n'ai pu m'empêcher d'entrer à l'hôtel Stella. De mon temps, tu t'installais comme ça, mais cette fois j'ai dû attendre que quelqu'un sorte et me faufiler avec un air niais. La réception est au premier étage, et j'étais étonné de trouver la même femme qu'il y a deux décennies (l'épouse de la Moustache) derrière le comptoir. J'ai commencé à grimper les escaliers aussi vite que je pouvais, mais elle m'a freiné d'un cri:

-Qu'est-ce que vous voulez?

-Vous ne vous souvenez pas de moi -j'ai demandé et affirmé en même temps, et une espèce de braise étoilée a embelli fugacement ses yeux.

-Je ne sais pas -ronchonna la cinquantenaire, comme quelqu'un qui jette des cendres sur sa jeunesse. -Vous voulez quoi?

-Voir l'hôtel.

Elle a haussé les épaules et aboyé:

-D'accord. Mais vite.

Tout était presque pareil. Mais le prodige virginal et les yeux assassins et l'invincible vérité de mon cœur avaient été arrachés pour toujours de cette obscurité.

-C'est bon? -a demandé la Patte (nous l'appelions ainsi pour sa façon de marcher), en me voyant descendre l'escalier.

-Oui -j'ai souri.

Et mon ego a débordé et j'ai ajouté:

-J'ai écrit un roman qui va bientôt être publié en français. Le décor principal, c'est cet hôtel.

La Patte a repoussé l'air de la main comme nous le faisons pour chasser les cafards qui envahissaient nos oreillers et s'est mis à rire presque avec envie.

-Pffff! elle a grogné en me tournant le dos.

Le gouffre crépusculaire de la rue Monsieur-le-Prince était déjà un tunnel bleu ciel, et je suis allé prendre un autre verre de rouge au bar-tabac du coin de la rue. J'ai porté un toast à une femme de trente deux ans, à un poète mort et à un autre ressuscité. Marlowe, le grand sentimental.

Il vous emmerde mon amour, petits caïds?

UN: L'ÉPREUVE DE L'INNOCENT

*Es verde pero murmura
es verde pero habla
es verde pero interroga
es verde pero tortura*

Poème anonyme écrit à la prison de Libertad par un combattant uruguayen durant la dictature militaire

Es la vida, madre -dijo él. -Uno se vuelve verde en París.

Gabriel García Márquez

SAINT-TROPEZ

UN HOMME à moitié chauve se réveille dans une caravane du Camping du Grand Saule à Ranchito, un quartier à l'extrémité de la banlieue de Cannes. Dans la maison roulante, dorment encore deux adolescents pendant que l'homme se dresse et quitte sa couchette d'un saut. Il s'habille puis cherche un peigne entre les vêtements sales et ouvre la porte de l'armoire où se trouve un miroir. En se peignant, il voit ses yeux gonflés par la lueur des flammes du sous-sol du monde: il lâche le peigne et s'échappe dans la matinée. Il entre dans les latrines des installations du camping, mais quand il sort libéré de la puanteur de ses viscères, il est encore terriblement illuminé: alors il retourne sous l'auvent de la caravane et met à chauffer l'eau dans une casserole, pendant qu'il prépare le maté. Puis il entre dans la caravane et sort de l'armoire une machine à écrire, en évitant de se regarder dans le miroir. Il se met à boire son maté dans une clairière à l'herbe courte sous un féroce soleil ocre, assis sur un banc. Il place un autre banc devant lui et sort la machine où une feuille est déjà en place: il la retourne et écrit à l'aveugle. Au fur et à mesure qu'il écrit,

la sueur et les larmes coulent sur son visage. Il sirote le maté en lisant ce qu'il vient de faire, corrige à la machine puis court chercher d'autres feuilles. Un instant plus tard, le plus jeune des adolescents apparaît dans la bouche de l'auvent, protégé de l'éblouissement par sa crinière de charrúa aux cheveux écaillés. L'homme prend un maté et le regarde profondément, les yeux lavés par la résurrection.

CET ÉTÉ, la Croisette de Cannes a été envahie par une vague de tuyaux d'arrosage qui a stupéfié la patience des momies touristiques, et la police nous a expulsés sans faire de distinction, menaçant de nous enfermer s'ils nous revoyaient sur les terrasses. Nous devions encore payer près de cinq cents francs pour la location de la caravane et il était impossible de s'échapper car les passeports étaient détenus par l'administration du Camping du Grand Saule. La seule solution qui leur restait était de tourner dans Saint-Tropez à ciel ouvert jusqu'à rassembler l'argent. Cela semblait difficilement réalisable, mais ils s'étaient résignés.

À Saint-Tropez, la manche avait été encouragée comme attraction touristique mais la compétition s'était avérée infernale, en plein milieu de saison. Nous étions sans un sou, et la première nuit nous avons dormi dans la maison de jumeaux fans de musique andine que le Cordobés baptisera plus tard le Sourcil et le Diamant: l'un pour une barre de fourrure châtain qui brillait par dessus ses yeux d'enfant, et l'autre parce qu'il contenait une demi-douzaine de visages variables qui se complétaient glacialement. Le Sourcil vivait avec une fille blonde, enceinte de huit mois qui se décoiffait de chaleur en s'éventant sur le sol de la petite chambre. Elle s'appelait Isabelle, et elle écoutait la quena et le charango des fanatiques, avec les lèvres ouvertes et un regard d'un bleu pur brillant à contre-sens. Nous sommes tout de suite devenus amis. Elle m'a montré un livre avec les étapes de l'accouchement et moi je lui ai raconté l'histoire d'une cuisinière que nous avions connue l'été d'avant à Vintimille: elle travaillait avec un drôle de gitan qui lui faisait prendre des bains de sel de lune pour se purifier. Ça l'a fait rire aux éclats, et très vite elle s'est endormie sur un matelas posé sur le sol pour elle et le Sourcil. Abel a éteint la lumière et a ouvert l'une des fenêtres pour que la lune se déverse un peu sur la jeune fille.

Puis il est retourné dans la pièce où les jumeaux s'étaient déjà lassés de jouer les musiciens cholos. Sur le même matelas où jouait le Diamant, s'étirait une longue rousse qui avait vingt longues années et des yeux comme pulvérisés: Abel allait apprendre plus tard qu'elle

était tropézienne et qu'elle avait été la nana du Diamant pendant longtemps jusqu'à ce qu'ils s'ennuient, alors elle était montée à Paris et revenue trois ans plus tard avec deux tentatives de suicide, une cure de sommeil et de désintoxication héroïque: elle a frappé chez son ex-petit ami au début de juillet et a été bien reçue. J'ai vu que Stéphanie regardait fixement Pedrito et j'ai demandé qu'on nous montre où nous allions dormir car nous pensions sortir tôt pour faire la manche sur la plage le lendemain.

Quand nous nous sommes écroulés sur la mosaïque de la cuisine tapissé de couverture, j'ai supplié Pedrito de ne pas pratiquer de nécrophilie pour l'amour de Dieu, mais lui m'a fait un signe tranquillisant et a même commencé à ronfler avant le Cordobés. J'avais déjà fini mes pilules de bétaméthasone et après deux ou trois heures, j'ai dû me relever complètement noyé et dans la vapeur de lune, j'ai vu le vampire à genoux en cuir, suçant Pedrito. «Bordel!» ai-je pensé en me retournant contre le mur. Son rite achevé, Stéphanie est retournée dans la chambre avec deux craquements osseux.

Le lendemain, le Diamant nous a expulsés euphémiquement, et nous a même permis de laisser les paquets jusqu'à minuit. Nous, nous sommes allés en auto-stop faire la manche au restaurant de la plage nudiste à côté du camping Pam Beach Club. Sur la plage, nous avons fait la connaissance d'un couple d'artisans qui vivait au camping et passait la saison en vendant des articles en cuir gaufré. Elle, elle était petite avec un visage de poupée et des hanches disproportionnées qui balançaient sans attraits. Elle s'appelait Mili. Elle ne passait pas la trentaine et venait à Saint-Tropez tous les ans avec son cousin Gastón, un homosexuel triste qui partageait l'atelier de Mili à Saint-Tropez et à Rome. Ils ont proposé de nous déposer au port avec leur vieille voiture et de nous faire dormir en contrebande au camping. Nous avons accepté.

Ce soir-là, ils ont fait la manche dans un bon restaurant du port et le propriétaire leur a demandé s'ils pouvaient passer en exclusivité, chose qu'ils fêtèrent en dînant jusqu'au dessert. Ils ont retiré leurs affaires de la maison des jumeaux et ont attendu Mili et Gastón au Gorille, le fameux bar où s'arrêtait Picasso. Gaston est arrivé bras dessus bras dessous avec un pédé qu'il avait retrouvé après plusieurs années d'une fraternité d'âme tronquée par les voyages. On l'appelait la Miguela. Il était bien habillé et était presque la réplique de Charlot sans déguisement: Gaston l'avait trouvé tapinant dans la foule et l'avait invité à dormir au Pam Beach Club. En montant dans la voiture la Miguela s'est mise à tripoter

les cheveux de Pedrito, qui a menacé de l'éjecter par la vitre d'un coup de poing. «*Majo*: Qu'est-ce que t'es méchant! Moi qui suis tout propre, protesta l'homo». Abel pensait une lettre pour sa famille, les yeux striés par la résurrection.

CHAMBRE 9

UN GARÇON et un homme marchent le long de la rue Descartes une nuit d'hiver avec des yeux de haschich. Ils sont restés debout un moment en face de la porte du Bateau Ivre, un restaurant vide où le crépuscule fait briller la viande sur le feu : ensuite ils ont traversé la foule à contresens qui montait depuis le marché de la rue Mouffetard. Le garçon ferme un manteau sans bouton et lève ses yeux de haschich sur la nuit : il voit les bancs bleus du brouillard allumés en face des maisons blanches tordues et superbes comme des vaisseaux fantômes. Mais la merveille abandonne ses yeux quand ils traversent la place de la Contrescarpe et entrent dans la rue Mouffetard et l'homme étudie chaque visage de la foule pour lui glisser des petites phrases secrètes à l'oreille. L'homme est roux et porte un grand manteau complètement noir qui semble emprunté. Il a les yeux verts et les tortille sur le feu des restaurants après avoir parlé en souriant et une main de l'autre se lève pour camoufler des vomissements contenus. Ils voient défiler des clochards et des femmes crasseuses et des hommes tels des zombies, mais l'homme ne célèbre que les visages des jeunes filles qui ont échangé leurs auréoles. Ils vont descendant au marché Mouffetard et le garçon étouffe sa débordante nausée quand ils sentent les fleuves de sang de porc qui bouillonnent dans les sillons des égouts. Le garçon rit presque électriquement après chaque spasme : mais il n'écoute pas l'homme.

UNE SEMAINE plus tôt Abel est entré au Bateau à huit heures du soir avec Pedrito et le Cordobés et ils se sont assis pour boire le premier vin râpeux que leur servait Muley, un des deux arabes. À l'étage il y avait déjà des gens, mais ils ont dû attendre le signal du Clown pour lancer la première manche: huit chansons où se mélangeaient les Beatles et un pot-pourri de rumbas et de boléros célèbres et de guajiras et de huaynos acidulés, avec des percussions changeantes de bombo bonho pandereta pracas guiro ou claves. Abel

jouait de la guitare toujours assis au centre. Le Cordobés jouait des percussions contre le comptoir et Pedrito grattait le charango pendant les morceaux andins ou faisait des percussions assis sur le congélateur, et devait se lever au milieu d'une chanson si le serveur venait chercher une glace. C'était un bar étroit. Il n'y avait qu'une file de table collée entre le mur et le comptoir où se cuisinaient à la vue de tous, viandes grillées bancs de frites brunes et sept ou huit entrées de crevettes saucisses maïs sardines à la crème ou avocats à la vinaigrette. Ce n'était pas un restaurant cher mais très rive gauche, avec ses serveurs en habit de tous les jours et ses fumées perpétuelles et ce rouge râpeux en bouteille plastique que Muley débouchait derrière le comptoir pour le dissimuler dans les carafes de terre cuite que demandaient les touristes ou bien les Français eux-mêmes accrocs au folklore latino-américain. Comme dans les bons soirs, s'entassait une foule de gens qui ne trouvait de place ni à l'étage ni dans la petite cave, le gérant offrait des verres de sangria aux égarés et étudiait les tables de sorte que nul client ne reste là pour fumer une dernière cigarette. Parfois, il les virait avec une nerveuse douceur. Le Cordobés l'avait baptisé le Clown parce qu'il avait un crâne chauve monolithique couronné de boucles qui lui tombaient presque jusqu'aux épaules. Cette nuit il nous a ordonné d'arrêter avec un clin d'œil et nous avons chanté la dernière pendant qu'un serveur efféminé et de bon cœur passait le chapeau en sautillant et mon bonheur s'est terminé. Je me sentais heureux presque toutes les nuits si l'on sonnait bien. À la fin de chaque morceau je sirotais le verre qu'Ahmed remplissait interminablement et je chantaï en flottant dans les dernières fumées de mon adolescence. La manche terminée, je sortais sur la rue Descartes et je passais la porte d'à côté, où au fond du corridor se trouvaient des waters puants. J'urinais et je restais une seconde suspendu en moi-même jusqu'à ce que l'espérance me ferme les yeux presque maternellement: alors je revenais au monde.

Cette nuit ils sont descendus à la cave pour faire la manche parce qu'il y avait plusieurs tables occupées. Ce n'était jamais une grande manche là-bas dans la cave, mais descendre par le vieil escalier et s'asseoir tous les trois sur le piano et chanter éclairé par la lumière du sous-sol c'était comme se réfugier. Abel a vu une jeune fille qui riait follement les yeux fermés. Il n'arrêtait pas de la regarder jusqu'à ce qu'elle revienne de son obscurité d'or pour les voir eux. Ils ont pris du retard parce qu'une table leur a offert du vin: après qu'ils ont porté un toast Abel a réaccordé sa guitare et sans savoir pourquoi il a fait une grimace à la jeune fille, avec la main appuyée sur le nez. Ensuite il a compté jusqu'à trois et ils ont commencé la chanson et elle, elle restait accrochée aux yeux d'Abel. Quand s'est terminé

le morceau elle a vidé un autre verre, s'est levée et s'est mise à danser autour de la table de parents ou d'amis qui lui resservaient du vin. «Incroyable» a dit Abel: «Comme elle me regarde cette gamine. Elle doit être avec l'un de ces types, *che*. Mais c'est incroyable à quel point elle me fixe». La prétention n'a pas eu d'effet sur les autres. La gamine est retournée s'asseoir et a rangé doucement sa frivolité jusqu'à ce qu'ils s'en aillent. Par un mélange stupide de timidité et de fierté, je ne voulais pas la surveiller pendant que Pedrito passait le chapeau et que nous descendions du piano et j'ai senti dans mon dos que je ne pouvais pas la perdre. Mais quand j'ai tourné dans l'escalier, je n'ai pas regardé en bas.

Maintenant ils étaient assis sur les tabourets du bar en attendant que se remplisse de nouveau la salle d'en haut. Ahmed leur a servi un plat de frites en contrebande qu'ils ont dévoré en jouant des coudes. Abel fumait tandis que les autres draguaient les filles, se battaient ou allaient se promener. Quand la gamine a montré le bout de sa tête, complètement étourdie par l'escalier en colimaçon, Abel n'a pas bougé: elle, elle recoiffait une couronne miel de cheveux hirsutes et examinait les tables jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé, il lui a fait signe. Alors la gamine a remonté la fumée pour coller son corps contre Abel, et lui a attrapé la jambe. «Je m'appelle Bénédicte» elle a lui a dit sans le regarder. Elle riait sans s'arrêter, serrant spasmodiquement la cuisse du jeune homme. Moi je parlais pas trop français encore à ce moment du voyage, mais je lui ai demandé quel âge elle avait et elle a répondu quinze ans. «Moi vingt-cinq» j'ai dit. Bénédicte a déclaré que l'âge n'était pas important et Pedrito a voulu me la voler en lui offrant du vin et elle lui a presque arraché le verre d'un coup de coude. Elle est jolie j'ai pensé : Oui, elle est trop jolie pour moi mais pourquoi elle me tient la jambe si haut. Alors elle a grogné qu'elle avait écrit un poème. Elle est restée inclinée avec le hoquet en un tremblement brutal et désespéré à cause de l'ivresse. «Mais n'ais pas peur» pensait Abel et il lui a dit qu'il écrivait lui aussi. Elle continuait à trembler. «Tu as le poème ici?» lui je lui ai demandé effrayé. Elle m'a répondu que non alors quelque chose d'enfantin a traversé son regard nébuleux et marron et elle m'a lâché et est partie sans me saluer.

«Le poème elle l'a ici» a dit Muley en faisant un geste obscène derrière le comptoir. Je lui ai montré un rire lointain et j'ai fumé une autre cigarette en flottant sur le monde. Quand il a vu de nouveau la couronne hirsute et mielleuse qui émergeait du sous-sol Abel n'a pas été surpris. La scène s'est répétée avec quelques variations, par exemple Pedrito n'a pas essayé de me la chiper cette fois: la main est montée à la cuisse et elle a dit que non,

qu'elle n'avait pas le poème dans son sac à main. Puis elle m'a demandé si je la trouvais jolie et des ailes ont poussées dans ma bouche. Elle a objecté que tout le monde lui disait qu'elle était jolie mais que ça n'était pas vrai car elle avait les yeux trop petits et je ne l'ai pas touché, mais j'aurais voulu lui caresser les cheveux pour mettre en ordre sa beauté. Abel lui a dit que le jeudi ils allaient jouer *l'Évangile Criollo* à Saint-Germain-des-Prés et elle a promis d'y aller. «J'habite à Massy» elle m'a dit: «Mais à sept heures je sors du Lycée et je viens par ici. Vous vivez où vous?». «À l'hôtel Stella 41 rue Monsieur-le-Prince chambre 9, *cosita*». Et je l'ai appelé *cosita* une paire de fois avant de nous dire au revoir. Elle ne s'est pas levée pour m'embrasser. Elle a serré une fois encore ma jambe jusqu'à la douleur et a joué les vexées quand je lui ai dit qu'elle allait oublier de venir nous voir le jeudi. Elle m'a regardé jusqu'aux os et a disparu.

NOUS AVONS commencé à nous accorder dans la sacristie de Saint-Germain-des-Prés vingt minutes avant la représentation de *l'Évangile Criollo*, une composition médiocre qu'ont enregistrée deux Argentins du Quartier pour un label français qui payait bien. Par la suite était sortie l'idée de l'exécuter en public et ils avaient besoin de la douzaine de musiciens nécessaire: il y avait un harpiste paraguayen et un guitariste argentin disciple de Grela et trois quenas et des percussions variées et beaucoup de choristes et un bandonéoniste qui au final nous a planté le soir de la première. Le Cordobés jouait les coquitos et Pedrito le charango et moi je grattais un peu la guitare. Nous faisons les chœurs aussi que nous avons répétés pendant un mois tous les noirs après midis sans jamais arriver à les ajuster même par hasard. On nous payait très peu, mais il y avait une tournée gigantesque de prévue avec L'Évangile dans neuf pays.

Cette nuit ils ont trouvé des remplaçants pour le Bateau, ici ils étaient déguisés comme des gauchos pour l'export avec des pantalons et des bottes noires, suant sous des ponchos brodés qu'avait fournis très patriotiquement l'ambassade d'Argentine. Deux joueurs de quenas français qui jouaient l'Évangile se sentaient glorieux, mais Abel éructait la vieille sensation qu'il fallait pour la scène avoir deux vocations extra: de clown et de saint. Je parlais de n'importe quoi avec Ray et je me sentais aussi mal que quand j'avais divorcé, et je ne sais pas d'où venait cette maudite association. C'est alors qu'elle est arrivée. Je l'ai vue regarder par la porte entrouverte de la sacristie et lever les sourcils et avancer en souriant sous une capeline couleur chocolat. Abel avait oublié qu'elle pourrait venir et seulement maintenant avec des baisers sur les joues il se souvenait de Bénédictte. Il portait

des bottes créoles et cela le faisait un peu plus petit que la gamine: mais il ne s'est pas laissé décontenancer. Il s'est appliqué à ce que les vautours ne la distraient pas et elle a lu un poème résolu et très triste sur les immeubles de banlieue pour finalement lui dire qu'elle ne pouvait pas rester sinon sa mère allait la gronder mais qu'ils se verraient le lendemain à trois heures de l'après-midi à l'hôtel Stella 41 rue Monsieur-le-Prince chambre 9, elle lui a dit: «Je la connais par cœur». Alors je l'ai faite sortir d'un bras de la sacristie pour la voir briller doucement dans son environnement: entre les candélabres. Elle lui a souhaité bonne chance et donné rendez-vous le lendemain à trois heures à l'hôtel. Salut.

Cette nuit ils n'ont pas trop mal chanté, et il y a eu comme un souffle de foi résonnant dans l'église lors des applaudissements. Ray les a photographiés sans repis, manipulant le Pentax derrière une myriade de bougies. On aurait dit un faux moine avec ce manteau noir que Pedrito lui avait prêté: un sosie roux. Après avoir retiré mon poncho j'ai mis ma veste sans bouton et nous sommes allés ensemble à Saint-Germain, riant de tout. Soudain, il m'a planté son regard d'un vert presque fluorescent et m'a demandé derrière un flocon d'humidité: «Alors comme ça tu vas manger de la viande fraîche demain, gamin?». J'ai demandé pourquoi, distraitemment. Il a tordu son regard contre la rue de Seine et m'a dit: «Tu te rends pas compte que c'est une petite pute?».

CETTE NUIT ils m'ont fait commencer avec le haschich après plusieurs mois d'indifférence obstinée de ma part. Moi je m'étais déjà assuré que ni la marihuana ni le haschich ne pourraient m'avilir: un médecin argentin marié à la fleuriste de la rue Descartes m'avait expliqué que le danger était de ne voir la beauté qu'avec le joint. Et j'ai accepté. Abel sentait les vautours qui le surveillaient tandis qu'il fumait la mixture: surtout Ramon (le frère de Pedrito) et Ray, parce que les deux autres étaient adolescents. Abel avait bu du vin avant de monter à la pièce et c'est ce qui l'a plombé au moment du décollage. J'ai eu un haut-le-cœur et j'ai commencé à suer horriblement pour ne pas vomir, mais je les ai vus défilant en haut et en bas de la rue Racine contre le mur gris de l'École de Médecine: une foule sans fin se projetant. Maintenant ils m'entouraient tous ensemble et je ne leur ai pas prêté attention parce que je voyais la belle tache marron que ces gens portaient entre la poitrine et le dos. Je l'ai dit à Ramon qui est resté époustoufflé. Parce que c'est Ramón Baffa qui a apporté le hasch à l'hôtel pour sauver Abel de ses aberrations de *rioplatenses* *: Ramón vivait en banlieue et jouait parfaitement le charango, il avait une

Française de bonne famille et une fille à élever et il y avait déjà longtemps qu'il durait à Paris et il venait du même quartier qu'Abel là-bas à Montevideo. Ramón ne supportait plus de le voir boire son maté avec désespoir ni recevoir des résumés de matchs de foot en fête ni jurer à grand coup contre le fascisme. «Toi tu dois changer, petit» me disait-il affectueusement. Et cette nuit chacun a pris son instrument et on a commencé la *pizza* et moi je n'ai pas improvisé à la guitare car j'ai toujours été un âne pour ça. Ce que j'ai fait c'est que je leur ai chanté une très longue vision de comment aurait été le Jardin du Luxembourg lorsqu'il était sous l'océan -parce que l'on pouvait parfaitement sentir ce qu'il restait de la mer soufflant en bas de la rue Vaugirard ou de la rue Racine les matins venteux.

Tout à coup ils ont frappé et nous n'avons même pas eu peur: à l'hôtel Stella on pouvait tuer sans que personne ne proteste. La pizza s'est suspendu et Ray s'est levé (Ray ne jouait d'aucun instrument) quand la voix a supplié en espagnol: «Il veut parler. Il veut parler». En ouvrant la porte on a vu se découper son déchirement sur le couloir noir, avec la force minimale pour faire quatre pas et s'écrouler sur la petite table faite de planches sur un cadre. Il était grand et blond, et il lui manquait quelques dents. Il portait un costume bleu et n'avait ni chaussettes ni chemise: juste des chaussures et un pull à col v couleur thé au lait. «Bonne nuit» nous a-t-il dit en espagnol en s'agenouillant. Il a étudié la table où se trouvaient quelques livres la machine à écrire et le paquet de yerba le maté et les Kent que Ramon a éviscérées pour rouler le joint: puis il s'est redressé et a rampé jusqu'au petit lit et a plongé dans ma sueur frontale avec ses yeux terreux et finalement a dit Hasch, de manière intrigante. Personne n'a répondu. Je lui ai calculé quarante et quelques années et une folie sordide quand il a senti le paquet de yerba Napoléon et nous a demandé la permission de prendre une poignée qu'il a mâchée tranquillement.

Alors ils se sont mis à discuter en un presque espéranto où prédominaient l'anglais et le français et l'homme a confessé s'appeler Sinclair Brower et être le cousin germain du prince de Galles et l'héritier des plus gros gisements d'or exploités en Afrique et un poète ougandais publié aux États-Unis et traduit dans plusieurs langues et un pilote de l'armée de l'air française et l'assistant de De Gaulle dans ses derniers voyages officiels. «Mais aussi avant-centre de Peñarol en soixante-deux» a dit Ray et on a commencé à hurler de rire avec tellement d'enthousiasme que Sinclair s'est prêté au jeu en s'ajoutant des titres possessions et charges qui faisaient verdoyer passionnément le regard de Ray. Moi j'étais

déjà écœuré de marcher dans les excréments et de voir des fous bourdonnant dans les rues du quartier, mais cette dernière nuit j'ai dévoré aussi la pitié et j'ai même demandé à Sinclair s'il était quelque chose pour Leo Brouwer et il m'a dit qu'il était son frère. «Et Leo Brouwer c'est qui?» m'a-t-il demandé tout de suite après. Je lui ai expliqué qu'il était un compositeur cubain qui faisait de la très bonne musique pour la guitare et lui m'a répondu qu'ils devaient être frères, certainement. «Ce que j'ai composé moi c'est un opéra-rock qu'on a lancé en Grèce avec mon ex-femme» a-t-il soupiré soudain et il s'est mis à pleurer densément et tranquillement sur notre silence. Ensuite il a demandé la permission et il est sorti de la pièce sans fermer la porte. Ramón est parti à la minute où a disparu Sinclair, visiblement dégoûté sous le rire sec et arrogant son dos dans un manteau en cuir qu'il a ramené de la tournée aux États-Unis.

Quand Sinclair est descendu de sa chambre (la 20) nous étions calmés et Pedrito s'est plaint de ne pas avoir de haschich pour un pétard de plus, et ses seize ans ne pouvaient supporter le poids de la nuit. Le Cordobés était comme abêti étiré le long du lit double à côté de Ray, qui a salué Sinclair en se frottant les mains. «Voyons voir» lui a-t-il dit avec ses v frontaux aggravés et heureux en voyant le porte-document pressé sous l'aisselle. Alors nous l'avons trouvé. Nous l'avons trouvé photographié dans un journal ougandais saluant une foule dans le théâtre athénien où s'était donné la première de l'opéra-rock *Jérusalem et Athènes* composé avec une jeune fille qui saluait aussi sa main dans la sienne.

On ne voyait pas son visage sous le voile de la chevelure blonde mais celui de Sinclair si: il était bien peigné avec un costume cravate et dix ans de moins -même si la date de l'article nous certifiait que cela faisait dix mois et non dix ans. Nous nous sommes regardé avec Ray. Sinclair m'a pris par le bras pour me montrer un livre édité à New York: son premier recueil en troisième édition. Il s'intitulait *Monologue avec Kierkegaard*, et sur la luxueuse quatrième de couverture il y avait un visage encore plus jeune que celui de l'article: Sinclair était né trente-six ans plus tôt à Entebbe et avait été éduqué aux États-Unis et parrainé par William Burroughs et son *Monologue avec Kierkegaard* était un des sommets les plus élevés qu'avait jamais atteint la lyrique Africaine, d'après la critique unanime saxonne, teutonne et française.

On s'est regardé avec Ray. Ensuite ils ont tous félicité Sinclair, qui a pleuré stupidement

et siroté un peu de morve entremêlée dans la petite moustache des derniers jours et il a attrapé son porte-document et a monté l'escalier en monologuant avec le grand Danois. «Mon Dieu» ai-je dit à Ray: «Jamais je ne vais pouvoir écrire cet incroyable histoire. On dirait une blague». «Pourquoi?» a demandé Ray. «Parce que Onetti l'a déjà écrit dans les années cinquante. Ça s'appelle *L'Album*» j'ai dit: «C'est exactement comme-». «Che: qui est partant pour des œufs avec du jambon au pub?» m'a interrompu Pedrito, en enfilant un poncho. Moi j'avais déjà atterri et senti en chair et en âme la faim de Paris la plus vorace de ces derniers mois: la dernière nuit de faim avant que Paris ne se retourne pour me dévorer moi.

SAINT-TROPEZ

ÇA NOUS A PRIS une interminable semaine pour économiser suffisamment afin de pouvoir retourner à Cannes pour récupérer nos passeports et nous acheter une tente au Pam Beach Club. La nuit où Gastón et Mili nous ont emmenés au camping nous n'avons pas dormis là-bas: la petite flasque a eu l'idée d'aller voir l'aurore sur la plage en jouant de la guitare en chantant, comme si nous étions une farandole d'adolescents. «*Sur les bords des fleuves de Babylone nous étions assis et nous pleurons*» a murmuré Abel en voyant la tête rouge et plate du soleil poindre sur la Méditerranée -et déclenchant au même instant la réaction en chaîne de ce verset qu'il n'a pu se sortir de la bouche de tout l'été.

Nous avons terminé de chanter des balades, et la Miguela et Gastón se sont effacés derrière une dune pour se mettre à jour après tant d'années. Alors Mili a suggéré qu'on les attende en dormant un moment sur la plage. «Après nous continuerons la fête à la maison avec quelques amis que nous avons à Cogolin» a-t-elle dit en se blottissant félinement dans le sable. Abel a retiré son blouson pour s'en faire un oreiller et il a seulement pu rêver (sans s'endormir) un interminable tressage amoureux avec le projet de femme qu'il avait à un demi-mètre. Et c'est cela qu'elle voulait, évidemment: nous lever tous les trois. Ça aurait été tellement *antonionesque* une orgie matinale qui lui réclame pour une matinée au moins sa beauté suspendue, ai-je pensé en ouvrant les yeux pour nous plaindre tous.

Mais Pedrito et le Cordobés et même Mili avait l'aire endormis pour de vrai.

Quand ont réapparu la Miguela et Gaston, Abel avait déjà terminé d'écrire mentalement une lettre qui avait deux destinataires de quinze ans: sa sœur Maria Sara et Bénédicte. Ensuite il est resté un instant les cornées rougeâtres lavées par la luminosité aveuglante du Ponto, jusqu'à ce qu'augmentent les craquements de pas sur le sable. Il s'est retourné sans envie et a trouvé la tristesse brouillée de Gastón le cherchant des yeux. La Miguela réveillait les autres avec la jovialité d'un pantin, et l'autre m'offrait son désespoir comme l'absurde peine qu'une fourmi qui vient de perdre son avant dernière patte voudrait partager. Moi je lui ai offert mon avant dernière cigarette.

Ce matin ils sont allés à Cogolin, un petit village près de Saint-Tropez dont Abel avait écouté le nom toute sa vie: son père avait hérité d'une fameuse pipe de la région achetée par son légendaire grand oncle Lucas pendant le voyage où il s'était donné le luxe de voir écrire Papa Hemingway à la Closerie des Lilas et partager la faim avec lui en face de tableaux impressionnistes accrochés dans ce qui était encore à l'époque le Musé du Luxembourg. Abel se souvenait écoutant depuis l'enfance les histoires du Maldonado du dix-neuvième que son oncle Jorge -le prêtre- avait collecté directement de la bouche de cet homme qui avait perdu son bras droit en combattant avec Saravia en 1904 et avait appris à peindre avec ce qui lui restait: il se souvenait encore -séquence par séquence- l'incroyable romance léguée à la postérité par Sabino Regusci et Carolina Tomillo, et pour cela il était très capable -maintenant encore- de s'emballer pour l'héroïsme.

Je viens d'inventer pour la première fois de ma vie un de ces dictons doubles qu'aimait tant à collectionner le vieux Hem j'ai commencé à écrire mentalement à mon père, ensardiné au fond de la bagnole mais presque heureux à la vue des vignobles resplendissant sous l'ocre immature de huit heures du matin: Je marche à Cogolin et je pense à la pipe que tu as hérité de Lucas et à ses merveilleuses histoires d'amour. D'amour et d'héroïsme, vieux. Ce qui n'est pas la même chose. Je viens de rêver une carte jointe à Ma-Sa et à la gamine, et bientôt j'aurai fini avec celle-ci. On dirait une blague, mais pour le moment c'est la seule façon que j'ai pour leur écrire. En le regardant sous cet angle- j'imagine que je suis né comme ça- le dicton double dit: Il faut croire pour survivre. L'autre version à choisir serait, logiquement: Il faut survivre pour croire. Je préfère la première. Je ne sais pas, c'est tellement taré que même mentalement je ne pourrais te

raconter ce qui m'ait arrivé à Paris après qu'ils ont assassiné Sinclair -ou ce qui peut m'arriver à n'importe quel moment. Je ne veux pas t'intriguer par plaisir, et il est très possible que dans quelque jours je te demande de commencer à réunir de l'argent pour m'envoyer le billet de retour. À ce niveau de la partie je suis presque certain que je ne vais jamais réussir à le réunir tout seul. Il est possible aussi que je continue à être un enfant gâté de banlieue résidentielle, mais je sens que chaque jour quelque chose se brise en moi. Le problème c'est que je ne pourrai retourner à la maison que lorsque j'aurai payé les dettes (pas seulement monétaire) que j'ai ici. Mes économies vont suffire pour ça, je crois. Je dois monter à Paris et payer ces dettes et encore une fois regarder dans les yeux de la Gargouille: mais je ne peux pas t'en dire plus. Je commence aussi à sentir avec de plus en plus de clarté que ce voyage est une sorte de roman en marche (définition obscurément volée à Malcolm Lowry, si je ne me trompe pas) impossible d'arrêter avant la fin. Sinon, je ne suis pas un écrivain. Ou pire, je ne suis pas un homme. Je te promets que la prochaine lettre sera pasteurisée emballée et envoyée PAR AVION. Mais la vérité (comme dit Walt Whitman entre cette paire de parenthèses inoubliables) c'est que je suis à tes cotés.

CHAMBRE 22

UNE GAMINE et un jeune homme traversent la rue Monsieur-le-Prince après être sorti de l'hôtel Stella en milieu d'après midi, l'avant dernier samedi d'Avril. Ils ne font pas un beau couple. Le jeune homme marche en étudiant les dénivellations qui lui conviennent pour égaliser le centimètre qui les sépare: elle, elle a l'aire aigrie. Ils entrent dans le bartabac du coin de la rue Racine et lui salut nerveusement le barman et commande deux bières. La petite proteste, mais sans conviction. Le barman apporte les verres et elle plonge sa tristesse dans le cercle blanc. Quand elle relève le visage le jeune homme lui efface les moustaches de mousse avec le doigt et elle se remet à siroter sans respirer et à lever la tête sous le reflet miel de ses cheveux décoiffés. Quand elle termine le verre elle rit déjà sans s'arrêter, en racontant l'histoire d'une cicatrice que l'enfance lui a tatouée au bord d'un œil. Le jeune homme commande deux autres demis au barman et se sent jugé

comme un corrupteur. Mais en terminant la seconde bière la gamine se vide de mots désemparés alors lui se met à parler: et elle reçoit chaque mot comme si elle se rassasiait. Puis ils sautent de la banquette et remontent la rue Monsieur-le-Prince jusqu'au coin de la station du Lux, ils s'embrassent lentement à la commissure des sourires avant que la petite disparaisse pour prendre le train. Le jeune homme rentre dans le soir verdoyant et en arrivant à l'hôtel il s'arrête pour regarder avec gratitude l'angle de la rue Racine où se trouve le bar-tabac.

DEUX SEMAINES plus tôt ils étaient revenu de Beyrouth et avait atterrie au Bourget et traversé Paris sans la moindre envie de s'enfermer encore à l'hôtel Stella. Abel est descendu du taxi et a monté l'escalier avec la guitare et la machine, reniflant quelque chose comme sa souffrance embourbée dans cette obscurité. À la réception nous a reçu la Moustache, avec sa pipe et son aire excédé. Le Cordobés et moi avons loué ensemble une mansarde du dernier étage, et en entrant dans la chambre de Pedrito et Colette nous avons trouvé un pull-over et quelques caleçons en train de séché. Colette n'était pas là, alors nous sommes sortie de suite pour essayer de récupérer notre ancien boulot.

Au Bateau ils nous ont fait des honneurs dignes d'un gaspillage: le Clown nous a ouvert deux bouteilles de bon vin et nous avons commandé des langoustines et d'énormes côtes de bœuf badigeonnées de moutarde. Cette nuit j'ai pensé que les huit cents francs économisés à Beyrouth n'allaient pas duré longtemps. Trois jours plus tard nous avons recommencé au Bateau, et ils sont rentrés au Stella repus et ivre: Colette les attendait en applaudissant de joie dans la pièce imbibée de son triste parfum. Ray vivait chez le scénographe qui nous avait hébergé quelques mois plus tôt et il avait apporté des vêtements à laver, nous a-t-elle dit. Tous les trois nous l'avons cru, et moi je l'ai félicité parce qu'elle disait déjà *che boludo* comme une uruguayenne -avec ses vingt-deux ans de candeur préservée dans ses yeux enfantins. Pauvre petite, ai-je pensé quand nous sommes parties et elle, elle s'est sentie de nouveau marié avec le gamin. La chambre 22 avait un jeu de miroirs qui me faisait grincer comme J. Alfred Prufrock: cette nuit je me suis rêvé une tête désertique et violacée avec une banane absurde jusqu'à ce que Ray frappe à la porte à midi passé, il m'a pris dans ses bras sans envie dans le couloir aigre.

CET APRÈS MIDI nous sommes allés avec Ray jusqu'à Fauchon pour acheter de la yerba, avec de rituels arrêts à l'aller et au retour sur le Pont des Arts et un autre aux Tuileries où

tout à coup je l'ai trouvé plus vieux: il y avait sur sa tête rousse brouillée des sentiers de cheveux blancs que jamais je n'avais découvert dans la chambre 9. Je lui ai dit et il a rit avec un air cynique, et j'ai recommencé à l'aimer inconditionnellement. Ray me racontait le fouteurs de la mansarde rue Condé où Monsieur Amelot continuait à abriter les pouilleux et pleureurs de rire comme aux bon vieux temps. Après Abel à parlé de l'aristocratique boîte de Beyrouth où ils avaient fait un triomphe et de l'appartement avec balcons au soleil inclus dans le contrat et de l'ensemble en jean neuf qu'il avait pu s'acheter: il a parlé des chapitres soigneusement réécrit de son polar, d'*Absalom* qu'il avait relu en dix jours et de *L'Éducation Sentimentale* édition Bruguera obtenu insolitement dans un drugstore de Hamra. Ray a annoncé son retour au Brésil dès qu'on lui payerait ce que valait son Pentax, et par conséquent je l'ai invité à emménager dans notre chambre. Lui n'a rien dit. Je lui ai reproposer quand nous nous miroitions sur l'ombre bleu du Pont des Arts percée par une péniche: Ray s'est dit à son aise dans la cave du fou et ça m'a attristé. Cet après midi aussi est passé Colette pour prendre quelques matés à l'hôtel et elle nous a raconté que Sinclair avait été dans une clinique et qu'il en était sortit pire qu'avant : il tirait son argent par les fenêtres avec la première pute venue. Il avait écrit de nouveau quelques poèmes à la clinique, même s'il ne les a donné à lire qu'à Papito. Alors j'ai déballé les deux feuilles d'une ode obscènement sombre et je les ai montrés à Ray. C'était la seule bonne chose (avec les deux chapitres reconstruits) que j'avais figé en un mois. Le regard de Ray s'est incendié de vert quand il a lu le final. «Bordel» m'a t-il dit comme s'il célébrait. Cette nuit nous avons dîner de la charcuterie avec du vin rouge dans la chambre d'en bas et le Cordobés et Abel ont raconté l'excursion à Baalbek qu'avait manqué Pedrito pour être resté endormi. Ray s'est éclipsé tôt et Pedrito a roulé un joint et Abel chanté les classiques de Zitarrosa. Après nous sommes retourné à la 22, et nous nous sommes mis à voler sous le doux bleu de la fenêtre ouverte: moi je tournais entres d'anciens visages chargés de mon sang et le projet d'une nouvelle, jusqu'à ce que le Cordobés dise qu'à la fin du mois Martine revenait d'Amérique. Cela m'a fait atterrir. «Genial» j'ai dit: «Génial. Tu vas vivre avec avec elle?». «Toi qu'est-ce que t'en penses?» m'a t-il demandé dubitatif. «Que cette fille t'aime» j'ai menti.

IL Y A MA MÈRE un endroit dans le monde qui s'appelle Paris a commencé à écrire Abel mentalement: «Un endroit très grand lointain et encore une fois grand». Ma mère. Femme de mon père. Dans peu de jours je fête mes vingts-six ans. Dans un mois et quelques jours ça fera un an que je suis à Paris. C'était Paris, le truc. Avant de partir pour Beyrouth j'ai

retiré ton visage du mur car il ne me souriait plus. C'était un sourire offert dans la lumière d'un été lointain (lointain pour moi, du moins) où certainement tu étais prête à me voir dans la cathédrale de Sé veillant le cercueil d'une enfant morte au douzième siècle et dans le jardin andalou où Federico a attendu la cornada fasciste et dans une bouche du métro de Madrid consolant un adolescent submergé par la peur de la mort qui semblait libérer des bulles d'or au lieu de mots et sur le banc portuaire d'une petite place catalane où m'a fait tombé la prophétie d'un cobra qui disait que tout termine dans la vie: tout cela était désolamment «pittoresque» pour ainsi dire. Et moi j'avais encore des chèques voyages. Mais après je suis arrivé à Paris, ma mère. Il y a un endroit dans le monde, vraiment. Pour payer? Pour s'accoucher? Quand j'ai dépensé le dernier chèque j'avais déjà vécu un certain temps à Saint-Michel et quand Madame Salvage m'a expulsé pour avoir répété dans la chambre je vivais déjà de la manche, avec le trio. Tu te souviens? Ton fils, un mendiant du Titicaca. Ou déguisé comme tel. Mais ça n'était pas tristement pittoresque, encore? Pour moi déjà plus. D'abord: apprendre que Ramón était en tourné avec Paul Simon -quand à peine j'arrivais- c'était déjà la merde. Pedrito est super mais c'est un gamin. Et il faut le dresser, bon Dieu: il faut le dresser cet étalon. Pour couronner le tout on a eu l'idée de recruter le Cordobés, et au début nous allions faire la manche n'importe où sans que les gens ni s'arrêtent pour nous écouter. Faim physique, il n'y en a pas eu beaucoup: à Paris ça déborde de cantine universitaire où tu peux te faufiler et on trouve toujours quelque chose, de toute façon. La faim ne me dérange pas, en vérité: je ne t'ai jamais menti à ce sujet. Mais quand ils m'ont virer du Saint-Michel et qu'on a dû vivre sous la mansarde de l'appartement d'un ex-scénographe qui donnait à manger aux miséreux, ça a vraiment foiré. Il n'y a avait pas de lumière, dans la mansarde. Et tu devais monter et t'allonger pour dormir où tu pouvais. Généralement c'était sur le sol et avec le blouson comme couverture. Il était interdit de faire l'amour même si une nuit de beuverie générale j'ai vu pour la première fois cet insupportable rythme qu'a le coïte d'autrui quand le Cordobés s'est monté la cleptomane sans avoir la délicatesse de souffler une bougie et c'était presque l'été et je me suis levé très tôt collant et humilié excité et dégoûté et je ne pouvais comprendre bordel ce que je faisais à Paris et je pensais encore à Gabi et je pensais Qui suis-je qui suis-je putain sous la lumière céleste qui inondait presque complètement la mansarde comme si c'était un fond de mer avec des cadavres et moi j'étais encore vierge de seconde femme et tout ce que j'avais réussi c'était traîner une hollandaise très laide à la chambre du Saint-Michel et quand je lui ai enlevé une chaussure elle m'a dit qu'elle avait des aphtes jaunes «là». Tu te rends compte, maman?

Écoute, maman: dans la mansarde on chiait dans un trou avec des portes de saloon du far-west et on voyait les jambes et la gueule du malheureux qui n'avait d'autres choix que de se vider au grand jour. Et à l'aube parfois, au scénographe -au très spirituel ex-scénographe Monsieur Amelot, qui le matin nous laissait un panier de fraise comme un messenger du «Septième sceau» et s'en allait prendre des photos d'amoureux et revenait le soir avec des baguettes et du pâté et du Valpolicella pour tout le monde et battait l'accordéon avec une pureté exagérée et généralement baisait un masque de Beethoven avec un soupçon mystique et qui m'avait même offert le chariot de sa machine à écrire quand je suis revenu de Cannes -au très spirituel Monsieur Amelot il lui arrivait de péter les plombs et il montait pour essayer de violer ce qui lui passait sous la main, femme ou homme et il fallait le repousser à coup de pied pour qu'il disparaisse. Nous, nous avons trouvé quelques pizzerias où nous jouions à heure fixe pour nous refaire et réunir le fric nécessaire pour voyager à Cannes et louer quelque chose de passable. Tu te souviens? Ça je te l'ai raconté comme tel, je crois. C'était «apte pour les mères». Là-bas ils m'ont prêté une machine et j'ai pu passer au propre les chapitres du flasque polar que j'avais commencé à écrire dans les bars pour ne pas crever ou pour jouer les Hemingway, qui sait. Mais ça c'est autre histoire sans grande importance. Il y a eu beaucoup d'histoires, à Cannes. J'ai eu une blennorragie, par exemple. Et sans avoir couché avec personne: c'était gratuit. «Gratuit ou bien tu es en train de payer», petit avec ta tonsure? Mais avant de descendre à Cannes il est arrivé quelque chose de plus chiant encore, évidemment: le coup. Le Coup d'État dans la triste patrie et quinze jours de grève et les latino-américains et même quelques français qui te tapaient dans le dos pour te féliciter pour la résistance et les articles vénéneux du «Le Monde» qui signalaient les hésitations de la centrale ouvrière et ensuite le vide le plus parfait: ne pas recevoir de lettre ni pouvoir en écrire durant un mois et quelques et commencer la logorrhée mentale, comme maintenant. Et en montant à Paris après avoir dilapider les économies de l'été en passant moins d'une journée à Venise nous tombe dessus le coup d'état au Chili. Manifester une demi journée avec les Quilapayùn en pleurant devant et vous écrire ce post-scriptum qui disait quelque chose comme «Allende est tombé et ils l'ont tué Mais ils ne passeront pas Jamais ils ne passeront Je vais revenir pour aider à le démontrer». Au vieux ça a dû lui donner une attaque en lisant cette inconscience, j'imagine. Et ensuite le Stella. Aujourd'hui je te pense cette lettre depuis ici, une fois encore. Et déchiré, maman: déchiré au haschich. Ton petit garçon. Depuis le glorieux Stella. Ici nous vivions tous ensemble quand nous avons fait la connaissance de Ray et ils nous ont viré parce que les cuirs que mouillait le Cordobés

dans le lavabo pour fabriquer des tambours ont provoqué une infiltration qui a inondé le restaurant d'en bas. Ray était passé quelques jours plus tôt à l'hôtel et avait payé ce que l'on devait et passé la main dans le dos à la Moustache et nous avons été pardonnés et nous avons loué la chambre 9, ensemble. Ça je te l'ai raconté sans coupes, non? Si: c'était apte pour les mères, aussi. À cette époque je sortais déjà avec Colette même si je n'ai jamais pu traverser ce faussé de parfum triste qui l'entourait. Elle s'est mise dans le lit de Pedrito de toute façon. Mais après apparaît Bénédicte (et je ne sais pas si elle apparaîtra de nouveau, le plus probable c'est qu'elle ne vienne plus) et le Cordobés me l'a chipé à moitié et moi qui ai des nausées. Perpétuels perpétuels perpétuels. Jusqu'à ce que je me rende compte qu'il faut accoucher de la flamme. Comme les cracheurs de feu. Et point. Je pense rentrer le plus tôt possible en Uruguay, et continuer à militer comme je le dois. Mais il y a quelque chose qui manque encore (en plus du fric pour le billet). Je ne sais pas trop ce que c'est. Dans un endroit très lointain et très grand et encore une fois très grand qui à m'écouter il ne te reste plus qu'à déjeuner et laisser tes yeux mortelles descendre doucement sur mes bras. Mon fils: comment es-tu devenu vieux? Ce sont des choses, ma mère: voi-là-ton-fils.

LE VENDREDI soir est venu me visiter le Cosmosphère accompagné par sa nouvelle acquisition: une vétuste chanteuse de jazz qu'il a connu dans la cave du noir Batalla. Moi j'étais agacé parce que j'étais sur le point de faire une sieste, mais je les ai invité à s'asseoir sur l'autre lit et j'ai préparé le maté avec sérénité. Très vite j'ai réalisé que c'était Mademoiselle Mich qui avait acquis le Cosmosphère dans la boîte la Favela. La femme était petite et sanglée dans une robe verte très décolletée, de l'époque du boogie. Elle avait dû être superbe, a pensé Abel lui calculant un peu plus de cinquante ans: elle portait une veste en astrakan jaunie et une perruque couleur carotte .

«Regarde ce qu'on a à coté de l'évier, don Cosmos» ai-je annoncé en désignant le coin du piano: «tu veux l'essayer». «Oh la la» a gueulé Mich en tapant dans ses mains. Les deux se sont levés, et Cosmos a effrayé quelques cafards en levant le couvercle et en pliant sa silhouette de gros mousquetaire. Elle, elle est restée accoudée en position cantabile. Puis après quelques pianotages Cosmos a déclaré que l'instrument était dévasté par un désaccord moins protéique que catalytique, et il s'est mis à improviser merveilleusement. Il levait ses yeux transportés par le jazz vers la vieille femme qui avait le regard scotché sur le Valpolicella acheté à moitié avec le Cordobés au drugstore d'Odéon. Adieu mon

luxueux vin, ai-je pensé.

Dix minutes plus tard elle était en train de tâtonner la croupe de la bouteille de deux litres à peine entamée et il a fallu lui offrir une tasse. Ray est arrivé juste à temps pour le spectacle, et son regard vert a rajeuni face au naufrage d'autrui. Abel lui a de nouveau octroyé sa complicité. Alors Ray a menacé de rester une de ces nuits. Ils ont fini le vin avec l'aide du Cordobés, qui est entré en annonçant une carte de Martine et il leur a traduit quelques effusions d'amour doucereuses gribouillées par la cleptomane. «Elle arrive dimanche» a-t-il déclaré ému en enveloppant la lettre. Moi j'ai pensé trouver une chambre plus petite juste pour moi, même si je me rendais compte que je préférais continuer à louer la 22 avec Ray.

Tout à coup le Cosmophère a fait exploser le clavier, s'écroulant sur ses coudes. La femme avait fumé et rempli sa tasse avec une insolente tranquillité pendant que s'obscurcissait le jour, mais alors elle s'est mise à parler. Elle a substitué le free-jazz par quelque épisode de l'occupation nazi: l'extraction d'un éclat de sa jambe droite avec un couteau chauffé à blanc (et du scotch pur comme désinfectant) et un déjeuner de rat, jusqu'à ce que le mousquetaire se mette à pleurer sismiquement sur le clavier. Quand elle a fini de parler Mich a empoigné l'astrakan et a convaincu le Cosmophère d'aller boire un verre. Nous, nous avons placé un matelas sur le plancher pour Ray et sommes descendus pour acheter un poulet rôti au Boul. Ils ont dîné dans la chambre de Pedrito, et Ray a annoncé solennellement les fiançailles de don Cosmos. Colette ne connaissait pas l'histoire: elle s'est tordu de rire et au final a demandé l'âge du mousquetaire. «Moins de trente» a dû raconter le Cordobés en surjouant la compassion: «Il est plus jeune que mon frère. Il vivait à Calamuchita et était le meilleur pianiste de jazz d'Argentine. Il s'est marié avec ma cousine. Ma cousine est morte trois mois plus tard noyée dans la baignoire à cause des émanations d'un radiateur. Chaque fois qu'ils l'internent ils disent qu'il va guérir. Ici ils le laissent longtemps libre et on aurait dit qu'il allait mieux, mais depuis qu'il est à Paris il s'est mis dans la tête que ma cousine était morte de la faute des nazis».

LE SAMEDI matin j'ai appelé la maison de l'inspecteur Bugeia et il m'a lui même répondu: «Ça va Maigret» ai-je aussitôt répliqué à son flegmatique «Ça va Marlowe». Il m'a proposé de recommencer les classes de guitare ce midi même et j'ai accepté enchanté. Abel a été en métro jusqu'à la Porte d'Orléans et s'est arrêté pour fumer en face du café

de toujours, jusqu'à ce que l'Inspecteur gare sa voiture pour l'inviter à prendre un apéritif. Bugeia allait bien d'apparence et d'humeur, et il m'a parlé d'un cas irrésolu après m'avoir demandé comment ça c'était passé à Beyrouth. En montant dans la Fiat nous avons discuté un moment des élections et lui n'a laissé entrevoir aucune partisanerie. La mort de Georges Pompidou ne l'intéressait pas beaucoup non plus, ni qui serait le prochain président. Il a remis le sujet de Beyrouth sur la table et moi je lui ai commenté la différence brutale qu'il y avait entre les ruines de Byblos et celles de Baalbek, accusant les Romains d'être des impérialistes déséquilibrés. Ça l'a fait rire, même si ensuite il m'a taquiné en me rappelant que Flaubert avait campé amoureusement en face des six colonnes de Baalbek. Il a continué m'apprendre quelques idiomes et conjugaisons, et en arrivant à Meudon-la-Forêt il a regretté ne pas pouvoir voyager en orient ou en Afrique. «Mon père était pied noir» il m'a de nouveau confessé pour la quatrième ou cinquième fois, en une démonstration d'honnêteté antiraciste qui sonnait aussi comique que sympathique.

Abel s'est à nouveau senti bien abrité au cinquième étage de ce gigantesque bâtiment où il donnait des classes de guitare à l'inspecteur et son fils. Madame Bugeia était professeure d'anglais et une très bonne cuisinière: les samedi où Marc pouvait prendre des cours Abel mangeait avec eux, et cet après-midi ils sont sortis au parc. Ils ont organisé un match de foot avec des gamins amis de Patrick, et Abel et l'Inspecteur se sont féroce ment affrontés: ça c'est terminé sur un six partout. Ensuite, Marc m'a ramené Porte d'Orléans. Il m'a payé mes soixante francs et je suis descendu au métro à moitié suffoqué par l'asthme mais presque content dans le désert du samedi soir.

LA RENTRÉE au Bateau nous a renfloué un peu. Le Clown leur a fait une publicité impressionnante, et nous avons chanté pour la première fois les chansons préparées dans l'urgence à Beyrouth pour pouvoir meubler les horaires de la boîte. Le Clown a raconté (avec son exceptionnelle loquacité) comment nous avions triomphé à La Grenouille et accaparé l'attention des radios et des journaux à l'unanimité. Moi j'étais déjà en train de picoler. Je n'avais pas encore reçu la moindre lettre à cette satanée nouvelle adresse, et j'ai résolu ça avec une attaque rapide à la sangria spéciale qu'offrait la maison. Après le troisième verre Abel a chanté *Bésame mucho* avec un rictus de Lecuona, il a fait une tête de Beatles en chantant *I'll be back* en version espagnol et se mettait un grand masque d'indestructible joie sur n'importe quelle chacarera guajira cumbia ou huayno que leur demandaient les gens. Mais après avoir fait un bon premier passage et m'être allumé une

cigarette et avoir siroté un autre verre comme un équilibriste, le monde m'a écrasé. Il ne restait plus que la voix qui ne m'appartient pas répétant Ce qu'il faut faire c'est écrire Ce qu'il faut faire c'est écrire Ce qu'il faut faire c'est écrire -comme la lumineuse pulsation qui secoure les bateaux.

Alors elle m'a regardé. Elle m'a regardé fixement depuis le trottoir avant d'ouvrir la porte et de s'appuyer sur la pointe du comptoir enfumée pour continuer à me regarder. Avant de sourire. Le Cordobés m'a dit Elle est ici la gamine et il m'a laissé descendre en premier me faufilant dans la grotte de sciure piétinée que laissaient les tables contre le comptoir. Bénédicte a embrassé Abel avec une étrange force, sans lui toucher les joues: elle a retenu ses lèvres sur la partie dénudée du visage où naît la barbe. Alors j'ai compris qu'elle avait eu besoin de moi. J'ai laissé passé le Cordobés et elle l'a rejeté avec un regard brillant avant de le saluer. Après elle m'a demandé si nous pouvions nous voir et Abel lui a dit Demain dans la chambre 22. «À trois heures» elle a dit en l'embrassant à nouveau. Elle est partie immédiatement. Cette nuit Abel Rosso a laissé de côté la silhouette du Panthéon sans pouvoir dévoiler la nuance miraculeuse qu'il y avait dans le salut de son sec samedi.

SAINT-TROPEZ

LE COUPLE d'artisans qui les a abrité à Cogolin vivait dans une maisonnette impersonnelle et grise, comme tout le village. La femme -Claudine- était une tropézienne trentenaire qui était arrivée à donner des récitals de folklore andin à Cannes et à Saint-Raphaël accompagnée par les jumeaux, jusqu'à ce qu'elle perde subitement la voix: elle le racontait en se déshabillant sans la moindre pudeur avec un sourire carié où ne brillait déjà plus l'auto-compassion. Elle nous a reçu à peine vêtue d'une culotte. «Alors comme ça tu parles espagnol?» lui a dit Pedrito en regardant agressivement les énormes nichons vineux: attend, dis «na-ranja». «Na-jan-ja» a dit la femme, et nous n'avons pu nous empêcher de rire tous ensemble. Mili Gaston et la Miguela ne voulaient pas entendre parler de dormir, mais nous nous sommes écroulés sur des matelas sur lesquels je me suis réveillé le soir sans plus savoir qui j'étais. Après j'ai reconnu les rires de la pièce d'à côté

et j'ai mis mon pantalon en psalmodiant le verset et j'ai donné quelques coups de pieds aux matelas des garçons. Aucun n'a réagi. Abel a continué à frapper les matelas jusqu'à ce qu'ils l'insultent intelligiblement, alors il est sorti plus tranquille pour affronter l'inévitable aventure de localiser les toilettes. Même pour Don Quijote ça n'a pas été une aventure de pisser, a-t-il pensé en s'éventant le visage en signe de salut. Il a trouvé le groupe découpé sur un fond de soleil orangé qui se reflétait dans les regards et les tasses de thé. «Où se trouve la salle de bain, Mili?» j'ai demandé en me frottant les yeux pour les garder cachés. J'ai traversé des pièces obscures et en ruine pendant que je sentais grandir la sensation qu'il allait m'être impossible de supporter mon regard, une fois encore. Mais je n'ai pas fait le test: je me suis lavé et peigné de dos au miroir et je suis retourné finir de réveiller les garçons.

Après ils ont pris le thé, en écoutant Mili raconter quel fabuleux déjeuner de poulet avec des frites leur avait servi un restaurant de la rue. «Ils te servent dans la voiture» disait la naine feignant un enthousiasme lycéen: «Demain on vous emmènes». «À condition que l'on bosse aujourd'hui. Parce qu'on a pas un sous» lui a répondu Abel. «Oui. Allons tous travailler» a applaudi la Miguela en faisant un clin d'oeil à Pedrito, qui n'a pas réagi. François et Claudine aussi vendait des articles de cuire sur le port, et Abel a eu l'impression que ces deux naufragés pouvait être vraiment sauvé au bord de la dégénérescence. J'ai vu des livres intéressants -Lovecraft et Bradbury, dans sa grande majorité- alignés le long des plinthes de l'atelier, et il a complimenté François en levant son pouce à la romaine. L'artisan (jeune blond chevelu aimable laconique et sale) a à peine souri.

Ils ont fait le voyage pour le port éblouis par un crépuscule qui coulait sous le poids du cobalt étoilé: en voyant le flottement de la dernière palette qui se velouté entres les yachts Abel s'est rendu encore une fois en face de la beauté. Et pour couronner le tout, à peine avions-nous commencé à marcher que nous avons retrouvé au Gorille le Sourcil et Isabelle. La jeune fille se caressait le ventre avec le regard fixe dans la douce lumière translucide qui s'écoulait sur le monde. Je n'ai pas osé la saluer.

Cette nuit ils ont eu beaucoup de succès dans le restaurant qu'ils ont obtenu en exclusivité et ont reçu une autre proposition plus importante: prendre un fameux piano-bar appelé Chez Marlène à partir du samedi suivant, avec un salaire de base, boissons à volonté et

dîné. Ils l'ont fêté comme il se devait, et aussi ils s'il était déjà possible de mettre presque cinquante francs au fond réserve pour la récupération des passeports à Cannes. Pedrito est sorti faire un tour, et le Cordobés et moi nous sommes installés au Gorille pour attendre les artisans. Quand le défilé touristique commençait déjà à s'amincir sur le pavé, Abel a distingué un numéro imprimé sur le panneau de la rue (où étaient annoncé les spectacles de la Citadelle) ce qui l'a fait sursauté. Je me suis approché pour le confirmer et je ne pouvais pas le croire: Pablo Regusci -le petit fils du frère du légendaire Sabino Regusci- donnait un concert de guitare, le samedi suivant. Il avait donc finit par venir à Paris, a pensé Abel en se rappelant les projets de ce jeune-homme tellement semblable à lui avec qui ils avaient désenterré une amitié familiale séculaire l'été précédent son voyage. Et une voracité de vrai compagnie infantilisait ses traits jusqu'à l'arrivée de Pedrito avec un drogué de qui il venait certainement de retirer quelque gramme de hasch. *«Les grands esprits se rencontrent»* ai-je dit pour blaguer, et je suis retourné m'asseoir dans le café.

CHAMBRE 9

UN GARÇON se frotte le ventre rageusement en face d'un lavabo, murmurant deux vers de César Vallejo. La lumière est allumée à midi. Dans la pièce la plus grande de la chambre 9 il y a un lit une place et un autre double, une petite table faite de planche sur une armature une armoire à compartiment cassée et un lavabo près de la fenêtre qui donne sur le puits du patio. Le jeune homme se réveille à onze heures, chauffe l'eau dans la casserole et se prépare quelques matés en se reconcentrant: ensuite il fume sa première cigarette en révisant des manuscrits barrés avec une propreté maniaque. Quand se sont fait entendre les douze coups de cloches il a contenu des hauts le cœur silencieux. Alors il s'est levé pour tirer un peu les rideaux, faisant que ses deux compagnons se retournent sur le grand lit. De la seconde pièce de la chambre émerge un homme roux: il trouve le garçon en train de se savonner le ventre avec dégoût et s'assoit pour prendre le maté. Les deux adolescents laissent le lit avec parcimonie: le plus grand s'approche de la table et égraine une Kent et chauffe une pierre couleur de soupe en cube. Seul l'homme roux accepte de partager le joint. Après une demi-heure le jeune homme s'énervé et finit par les jetés

dehors: les autres ne protestent pas, même s'ils mettent une demi-heure supplémentaire pour s'habiller et se peigner. En sortant de la chambre ils croisent un petit domestique qui portait un seau et un grand balai. Le roux revient pressé par le couloir, pendant que le domestique et le jeune homme dissimule comme ils peuvent le désordre de la chambre: il crie Bonne chance et s'en va avec son regard vert injecté de haine.

EN REVENANT après avoir mélangé quelques œufs avec du jambon et autre carafe de vin avec mon premier haschich, je n'ai pas pu m'endormir. Cette nuit c'était mon tour de dormir dans le lit individuel et j'ai relu des passages de *The long Goodbye* tandis que le soleil se levait: je suis allé deux fois aux WC dans le couloir et une fois à l'intérieur je me suis nébuleusement rappelé Sinclair. J'ai parcourus les dessins et les gros mots sur la porte des chiottes en faisant des cabales par paires: le premier objectif était qu'il y ait une carte familière mise dans la boîte à huit heures moins le quart. Abel est retourné à la chambre avec un peu sommeil mais il a bien résisté. Entre les coupures de presses des derniers buts de Liverpool* contre Nacional qu'il avait accroché au mur se fissurait une photo sur laquelle Abel resplendissait dans les bras de sa sœur et des ses parents dans la lumière lointaine de l'avant dernier été. Je l'ai regardé un moment assez long. Je suis descendu à huit heures moins le quart et je suis tombé sur Papito en train d'astiquer des latrines: nous nous sommes taquinés affectueusement. Après je me suis accroupi au milieu des escaliers et j'ai vu des lettres brillant dans des boîtes tierces. J'ai dormi trois heures misérables.

Quand la nausée a explosé entres les cloches de ce midi gris, Abel a pensé au foie. Après il n'a plus pensé, et et s'est couché supportant les haut-le-cœur avec naturel comme s'ils étaient des quintes de toux. A trois heures moins cinq on a frappé à la porte: Bénédicte m'a salué en m'embrassant à la française et s'est freiné à quelque pas de l'entrée, étudiant la pièce comme si c'était le cercle dantesque des satires. «Les autres?» elle a demandé. J'ai pris une expression de satire et j'ai dit qu'il n'étaient pas là. Mais n'ai pas peur -j'ai pensé à nouveau, en la perdant dès l'entrée. Cependant je me suis plié aux rituels machistes d'essayé de l'embrasser sur la bouche, en lui demandant si elle aimait faire l'amour. «Oui» elle m'a dit: «J'aime bien» en m'appuyant à peine le sourire sur le visage. Alors j'ai préparé un mate et je n'ai plus joué la comédie et me suis assis sur le lit d'en face pour discuter en paix. Abel n'a jamais compris avec quel genre d'adoration il était soudainement tombé amoureux, alors que la stratégie infantile de jouer les salopes que feignait la jeune fille si. Bénédicte était mince et avait des proportions de madone italienne

dans l'exagération exacte de la bouche, des pommettes et du nez: seul le reflet miel des cheveux hirsutes lui francisait le nord du visage, où les brefs yeux marrons brillaient grandissaient ou coulaient en devenant opaque par intermittence. Le reste je m'en fiche, a pensé Abel sans prêté attention au corps de héron que la gamine pliait sur le couvre-lit rouge.

Quand on est descendu dans la rue il était six heures passées, et dans le dernier escalier nous avons croisé Ray. Ray a fait une mignonne clownerie pour saluer la petite. Moi il m'a regardé fixement. Bénédicte allait visiter son père (qui vivait dans le Marais) et nous sommes descendu par la Monsieur-le-Prince jusqu'aux escaliers du passage Dubois. Nous nous sommes dit au-revoir au coin de la rue de L'École de Médecine. Elle a dit qu'elle allait m'appeler et a couru dans la nuit vers le tunnel de l'Odéon. Abel est retourné à l'hôtel avec une faim de loup: il est d'abord entré au bar-tabac et a liquidé quelques œufs avec du jambon et une carafe de vin sans problèmes d'estomac. À la réception du Stella il a reçu de luxueuses félicitations de la part du Papito. Il est monté à la chambre et a trouvé Ray et le Cordobés en train de finir d'installer une platine de disques prêtée par Monsieur Amelot: personne ne m'a rien demandé. Il se sont rendu compte que le lit était trop bien fait, a pensé Abel en déchiffrant le dos d'un disque de Pink Floyd. Ray m'a montré en passant un projet de gargouille qui m'a énormément plu: je lui ai dit et on a parlé de Yepes, de la fonction du trou et de l'irradiation depuis l'intérieur vers l'extérieur que le Balzac de Rodin a saisi.

Après est arrivé Pedrito. Il s'est roulé un pétard et a annoncé qu'ils s'étaient décidés à louer une pièce avec Colette à l'étage du dessous. «Et vous comment ça c'est passé avec la fille, grand-père?» il a demandé. Je lui ai dit bien. Ray a continué à retoucher le projet sans lever la tête et Abel a tiré sur le pétard pour la seconde fois. Le Cordobés avait mis un long-play de musique faite avec des synthétiseurs qui m'a fermé les yeux et m'a fait voler sur les ramblas du ciel: j'allais dans la voiture de sport de la joie hollywoodienne. Quand c'est terminé le disque il a fallut atterrir et se préparer en vitesse parce qu'il était déjà huit heures moins le quart. Le chemin qu'ils faisaient jusqu'au Bateau se tordait par Vaugirard pour traverser le Boul et la place de la Sorbonne et continuer par Cujas et Clovis et Descartes. Dans les thermes venteux d'une bouche de métro qui faisait le coin du Panthéon (en face de la célèbre demeure où a vécu Erasme de Rotterdam) dormait déjà un couple de clochards sous le froid paralysant.

CETTE NUIT nous avons souffert comme jamais des conséquences du choc pétrolier qui a perturbé la France cet hiver 74. Le samedi ç'a été encore pire: nous avons fini avec 19 francs part tête ce qui suffisaient à peine pour payer l'hôtel et déjeuner quelques sandwiches maisons et acheter des cigarettes. Le Bateau a fermé tôt, et Pedrito a eu l'idée de descendre par la brume de la Mouffetard pour chercher du travail dans une boîte dirigée par un distributeur de haschich du nom de Batalla. C'était un noir squelettique qui chantait des bossas sous un chambergo blanc de la taille d'une soucoupe volante. Il avait nommé son bouge Favela, et déclarait tapageusement être né à Bahia. Quand Ray est allé au Favela deux ou trois jours plus tard il a déclaré que ce noir était plus Angolais qu'un crocodile du Kunene -même si Batalla programmait toujours des brésiliens authentiques qui jouaient des percussions et chantaient avec brio.

Abel a tout de suite su qu'il n'y allait pas avoir de travail pour eux dans ce taudis: c'était une couverture typique des vendeurs de drogue où n'allait que les acheteurs. Et point. Tout à coup il a pensé que le Cosmosphère pourrait être pris, en découvrant un piano derrière la scène. Batalla leur a demandé de chanter à l'essai et leur a payé un gin tonic en compensation, comme font les gérants sucer de shows. On a chanté trois quart d'heure face à dix drogués qui consommaient leurs cocktails avec les bottes sur la table. Personne ne nous a applaudi. Le noir nous a félicité avec myopie derrière le verre bleu de ses lunettes fumées et a promis de nous appeler lorsqu'il agrandirait la boîte.

Nous sommes rentrés à l'hôtel courbés et rauques et jurant contre Pedrito avec le Cordobés: le dégénéré avait profité de notre échec pour soutirer quelques grammes de hasch au noir, et il s'est effacé pour se le fumer sans le moindre remord à l'hôtel de Colette. En entrant dans la chambre nous avons trouvé d'illustres visiteurs, à la grande joie de Ray. Abel était hystérique et n'a prêté attention ni à Sinclair ni au Cosmosphère, jusqu'à ce que l'Ougandais mette dos au mur celui de Cordoba en lui demandant à brûle-pourpoint «Jérusalem ou Athènes?». Alors je n'avais plus qu'à m'asseoir et écouter le discours de réplique de Sinclair au Cosmósfero, qui s'était prononcé pour Athènes sans enthousiasme. Sinclair semblait beaucoup plus lucide que la nuit précédente (bien qu'il soit vêtu des mêmes oripeaux) et attaquait furieux Spinoza et Hegel, en mastiquant des poignées de yerba Napoleon comme s'il s'agissait de pop-corn.

«Ils se sont laissés baiser par la Renaissance» disait-il dans un français hybride: «Par le vieux serpent. Ils n'ont pas compris que Socrates n'a jamais cessé d'être le chevalier de la résignation. Il n'ont même pas compris que lorsque Don Quichotte est descendu de son cheval il a renoncé à la princesse: seulement pour mourir». Ray m'a fait un clin d'œil, et Abel a regardé le Cosmofère recroquevillé sur le sol: on aurait dit un mousquetaire transpercé. «Serait-il possible que Søren Kierkegaard n'ait jamais compris les miracles sous-terrains?» a continué Sinclair en s'asseyant sur le grand lit: «La stratégie de Dieu: lui fait l'impossible seulement sous le masque du possible. Et cela octroie à l'homme le surnaturel. Non, père Job: moi je ne me rendrais jamais à la philosophie spéculative. Moi je m'agenouille devant la vision qui survit au triomphe du démon: parce que la lumière ne lui sera pas rendu à celui qui ne trouve pas la répétition du pouvoir de l'enfance, quand nous regardions une croix noire et voyions la vérité briller à l'intérieure de celle-ci . La science physique croit aux signaux. Et nous nous les créons. Croire ou crever». Sinclair s'est levé désorbité et a couru vers la porte. «Je suis le ciel d'Auvers» criant pleurant du mucus: «Le serpent n'a pas put contre Jérusalem. L'amour ressuscite». Et il est sorti de la pièce.

AU FINAL nous avons dû relever le Cosmósfero Ray et moi, pour le faire tomber sur le lit individuel inoccupée par Pedrito. Ça nous a beaucoup coûté. Le mousquetaire était évanoui en position fœtale et Ray a sauté sur le lit pendant que j'attrapais les pieds éléphantiques. Il avait une puanteur proportionnelle à son poids, même si quand nous avons réussi à le placer à hauteur du matelas il a semblé s'alléger. Ray a lâché les bras et sauté du lit et attendu qu'il tombe sur le couvre-lit rouge. Alors j'ai vu le prodige. Abel a vu léviter le regard entre-ouvert de l'éléphant blessé galopant en arrière dans les champs de Cordoba: son corps a flotté durant un temps immobile dans ce couloir d'éternité jusqu'à ce qu'il atterrisse sur un cafard qui traversait l'oreiller. «La croix noire est d'or» a-t-il chuchoté doucement. Et ensuite il s'est endormi. Ray s'est penché pour attraper les cigarettes et est entré dans sa chambre sans dire un mot. Le Cordobés ronflait contre le mur du lit double où c'était mon tour de dormir, et je me suis mis le pyjama et j'ai parcouru quelques chapitres à moitié corrigés sans pouvoir me concentrer. Ensuite je suis allé voir Ray.

Je l'ai trouvé avec les bras sous la nuque, couvert jusqu'au cou et tordant les yeux furtivement vers les deux murs. Abel l'a consulté sur certains détails du polar, et l'autre est

revenu du désespoir comme s'il expulsait des extensions de mer face contre terre dans le sable. Abel le draguait avec une dévotion infantile désintéressée, partageant les tunnels qui vont au trésor qu'un artiste ne doit jamais chercher avec un autre. Parce que Ray a soudainement creusé dans un sac et s'est décidé à montrer plus de vingt projets de sculpture, et Abel a pensé que véritablement il avait une griffe d'artiste. Il l'a pensé et il lui a dit. Alors ils ont commencé à improviser à deux voix un rêve pour rigoler: Ray exposait ses gargouilles dans la pire galerie de Paris et un jour entraient Cortázar par hasard magnétisé et il les achetait toutes et Ray devenait célèbre et il me le présentait et Cortázar lisait mon polar et le faisait même publier chez *Seix Barral*.

«Moi je te fais la couverture: je te dessine une chimère avec un pistolet appuyé contre la gueule de la bestiole» a dit Ray: «Et un jour Cortázar nous invite à dîner et toi tu lui parles de Onetti et moi je regarde les chimères et je dis: Vous savez che -rêveur de petits poissons rouges- que vous pouvez vous les foutres au cul ces diables que j'ai faits pour vous infecter avec ma vie de merde?» a dit Ray. Abel a rit sans envies. Ray a caressé une Gauloise et parlé avec enthousiasme du processus infernal d'adaptation au monde qui se termine dans la folie, en se moquant du discours que Sinclair a lancé face au Cosmosphère navré. «Moi je n'ai jamais lu Kierkegaard et pas trop compris non plus ce qu'a dit ce fou» a dit Abel en se levant pour attraper une pile de photos qu'il y avait sur la table de nuit: «Mais au moins il m'a fait réaliser que j'ai toujours été à moitié supporter de Jérusalem». «Moi je chie sur Athènes et Jérusalem» a dit Ray sans rire.

«Che: t'as exagéré avec ces photos» a commenté Abel pour changer de sujet: «Quand je vais les envoyer à la maison ils vont être médusés. Maintenant il faut voir comment sont sorties celles de L'Évangile». Nous nous sommes tu un moment. Moi je regardais le Pentax briller sous la lampe de chevet et les photos que Ray a prises de moi cet automne pendant que je pensais aux miracles souterrains dont avait parlé Sinclair. Juste à cet instant l'autre a demandé Qu'est-ce qui c'est passé avec la gamine finalement che? et Abel a allumé une Gauloise et l'a posée en tremblant sur le Pentax. Il ne s'est pas rendu compte où il la posait car la seule invocation de Bénédicte l'a fait retomber amoureux de la mère du Christ, déraisonnablement. «C'est une créature» a-t-il dit avec timidité: «Je voulais faire quelque chose mais ce n'est pas possible. Elle va m'appeler pour revenir. Si elle m'appelle, je ne sais pas». Ray n'a pas fait de commentaires. «Che et toi pourquoi tu ne commences pas quelques sculptures et puis tu te tires?» j'ai dit pour le motiver: «Le

matériel ça s'obtient». « Je vais voir» a dit Ray. Et c'est à ce moment que c'est senti le trou qu'a fait la Gauloise d'Abel dans le Pentax de l'autre «Merde. Pardon» a dit Abel: «Je te l'ai à peine brûlée». Et j'ai écrasé ma cigarette et je me suis mis à frotter l'éclat brûlé du cuire du Pentax. Ray grimaçait sans parler. Mais quand j'ai franchi déconcerté la porte de la pièce il m'a murmuré dans le dos: «Je commence à m'habituer».

JE ME SUIS ENDORMI gêné. Le lit double avait une espèce de matelas à *deux eaux* qui faisait que le Cordobés me tombait dessus régulièrement. J'ai passé la nuit à lui donner de furieux coups de pieds spasmodiques pour le faire rouler de son côté: lui était plus couard endormi qu'éveiller, et il ne les rendait pas. Abel a dormi jusqu'à tard, réfugié dans la certitude qu'il ne pouvait y avoir de lettre le dimanche. Il s'est levé à midi et ils étaient en train de boire le maté avec le Cosmosphère paisiblement, et le mousquetaire parlait du jazz pataphysique de Boris Vian sans se rappeler du tout de la nuit antérieure. Après Papito est arrivé avec le balais et le seau, bien que trop excité pour nettoyer sérieusement: ce qu'il a fait c'est cacher la rigole de mégots sous les lits tandis qu'il nous racontait qu'une des jeunes filles de la chambre 14 lui avait offert de forniquer pour 25 francs à condition qu'il n'embrasse pas son visage. Je me suis décomposé. Personne ne m'a vu réprimer la nausée à part ma mère, qui sur la photo craquelée a cessée de sourire presque complètement.

Quand le Papito a terminé de balayer est entré Ray dans la pièce: il était en caleçon et il a mis sa chevelure couleur carotte sous le jet féroce du robinet. Puis il s'est peigné méticuleusement et s'est approché de Papito pour lui faire des chatouilles avec une nerveuse douceur, comme tous les jours. Ça nous a tous fait rire. Le Cordobés est sorti chercher des conserves de choucroutes vides pour fabriquer des bombos importés de Salta, et Ray et Abel sont descendus pour célébrer le dimanche rue de la Huchette. Nous n'avons pas trouvé le cirque de rue ni trop de hippies campant à la fontaine de la place Saint-Michel. C'était un hiver déjà rude, et ils ont opté pour se mettre dans un restaurant tunisien où ils ont commencé en commandant des bricks à l'œuf pour finir avec un couscous orgiaque pendant qu'ils buvaient un litre et demi de vin en imaginant des voyages à Bahia ou au Sertão ou à Recife quand ils rentreraient de Paris.

À trois heures de l'après-midi nous sommes sortis pour marcher un moment sur les quais. Ray s'arrangeait bien avec l'impressionnant manteau noir de jais que lui a prêté Pedrito,

mais Abel n'a pas trouvé qui pourrait coudre solidement les boutons de la veste en peau lainé: il devait marchait avec les mains pliées dans les poches pour freiner le vent. Cette après-midi Ray n'a pas lancé la bataille amicale qui nous opposait autour de sujets aussi insignifiants que celui de la pureté humaine. J'ai acheté un Alka-Seltzer au cas où au drugstore de Odéon, et ensuite nous avons remonté la rue Monsieur-le-Prince sous l'obscurité de 16:30. Ray m'a prêté le lit pour siester tranquillement pendant que dans l'autre pièce le Cordobés lissait les cylindres de choucroute et mouillaient des cuirs flatulents qu'il achetait à la Porte de la Villette. En terminant la sieste j'ai trouvé Colette et Pedrito enlacés sur le grand lit. Je l'ai salué à peine, mais elle m'a tendu délicatement les livres de Prévert et de Vian qu'elle m'avait promis lorsque nous visitions ensemble les musées moins d'un mois plus tôt. Pedrito a roulé en vitesse le dernier pétard.

SAINT-TROPEZ

À COGOLIN ils ont organisé une fumette en cercle. François est resté pour préparer des spaghettis, pendant que le reste des âmes commençait à se dénuder lentement au bord de la fumée: le Cordobés s'est effondré -comme toujours- dans un vide total de personnalité et a terminé ronflant avec la tête appuyée contre la bibliothèque-plinthe. Pedrito faisait osciller sa luxure entre les deux femmes, même s'il laissait transparaître une claire préférence pour la naine au visage de poupée. Claudine a enlevé son chemisier et fait un bon match. Son problème c'est avoir le cœur aussi carié qu'émotionnellement obstiné à sourire, j'ai pensé en désirant presque ses seins. Mili avait caché ses disproportions avec un drap et dansait magnétisée moins par le regard de Pedrito que par la folie du pédé. «Celui-là il peut pas fumer» m'a murmuré Gaston: «Maintenant il va tourner sénile. Quand nous nous sommes connus en Espagne c'était toujours la même chose». La Miguela a gémis pendant quelques minutes avec une espèce de désespoir jovial qui lui faisait faire des petits sauts les yeux clos, et il s'est agenouillé pour pleurer. «Le meilleur moment de ma vie a été quand j'ai pris la communion» a-t-elle dit resplendissant de mansuétude. «Et le pire?» lui a demandé Pedrito. «Quand est morte ma mère» a hoqueté la Miguela. Et elle s'est recroquevillé pour dormir dans un coin. «Ah non, che: le meilleur

moment de ma vie c'est quand je me suis marié avec mon petit homme» a dit Mili en arretant de danser: «Et quand il revient à Rome je vais le conquérir de nouveau». «Et le pire?» je lui ai demandé. «Quand je me suis avorté un enfant» elle a répondu en s'encapuchonnant avec le drap. Gastón m'a regardé fixement. «D'abord toi» je lui ai dit.

«Les miens sont répugnants» a prévenu l'artisan: «Le meilleur quand je me suis enamouré d'un petit en Espagne -cet automne ça va faire six ans. J'avais vingt-cinq ans et lui seize. Peu de temps avant de venir vivre avec moi il s'est tiré avec un vieux. Je n'ai jamais pu tomber amoureux de personne après ça. J'espère qu'il n'a pas pu non plus: j'espère que c'est un petit pédé». Pedrito s'est mis à rire fort et je lui ai fait signe de se taire. «Je me sens comme un aveugle. Comme un sourd-muet. Comme un paralytique» a continué Gastón en caressant la tête de Mili sous le drap: «Je ne prend de plaisir avec personne. Ce matin à la plage j'ai senti qu'on me dépeçait, encore une fois. Et toi qu'est-ce que tu racontes, poète?». «Moi on m'a dépecé il y a pas longtemps, aussi» a répliqué Abel, et il s'est plié au rire général avant de continuer la confession: «Pas exactement de la même façon, même si dépecé au final. Mais je ne veux pas parler de ça maintenant. Moi je te dirai, plutôt -plagiant un grand poète péruvien qui s'appelle César Vallejo- que le pire moment de ma vie n'est pas encore arrivé. Et le meilleur non plus, lamentablement. Ce que je peux te raconter c'est le pire que j'ai fait dans ma vie: ça je peux te le raconter».

Abel a fermé les yeux et s'est senti voler dans la fumée verte du sous-sol du monde. «Moi aussi j'ai été impliqué dans un avortement» a-t-il dit en joignant les mains comme pour prier: «Mon ex-femme est tombé enceinte exprès parce qu'elle avait peur de voyager en Europe avec moi. Moi je ne me suis pas réjoui quand elle est tombé enceinte. Je ne me suis pas réjoui». «Et elle?» a demandé Mili, avec une voix horrible. «Il n'y a rien à ajouter» je lui ai répondu: «Le reste n'importe pas». Et je me suis échappé jusqu'à la salle de bain et j'ai trouvé dans le miroir les yeux de la Gargouille qui brillaient à nouveau en moi. Alors je me suis déshabillé avec résignation et me suis recroquevillé sur les toilettes en me frottant les paupières comme dans les latrines du Camping du Grand Saule: «Il faut survivre» j'ai murmuré en forçant pour chier le ténia vert qui était revenu me parasiter en moins de soixante-douze heures: «Il faut survivre pour croire. Et vice et versa, père. Et ainsi continuer à supporter cette arnaque ce piège cette culpabilité cette vie, Gabi: ce qu'il nous a fallu souffrir». Abel désenchaînant des anneaux de serpent avec une fatigue éternelle et une éternelle certitude que tout l'amour et tout l'héroïsme se trouve dans cette

résistance surhumaine qui nous fait capable de durer dans le monde parce qu'il faut être ici, simplement. Parce que le voyage il faut le vivre jusqu'à sa véritable fin, j'ai pensé en faisant des ablutions sans me regarder dans le miroir.

«Tu as ressuscité?» m'a demandé Gastón dès que je suis revenu à l'atelier. «Si tu le dis» j'ai répondu en levant un pouce face au plat de spaghetti que m'offrait François. La Miguela s'était réveillée et virevoltait autour de Mili en lui faisant des chatouilles avec une virilité pyrotechnique qui a fini par exciter la naine et humilier Pedrito jusqu'au désespoir. «Mili, vient par ici, bordel» criait le gamin depuis la pièce d'à côté: «Viens par ici, bordel». Mais il s'est fâché sans pouvoir éviter le lamentable orgasme de la naine entre les pattes du pédé. Alors François a calmement passé le pain sur le plat et il a fait un signe à Claudine pour qu'elle aille consoler le dépit. Sa femme a obéi presque en courant, non sans montrer avant un noir sourire de gratitude. «Le monde est sur le point d'exploser» a commenté l'artisan après un moment, s'immergeant dans un de ses livres futuristes. La Miguela s'était endormi à côté de Gastón, qui hocha de la tête lui aussi. Moi j'ai dévoré toutes les nouilles de la casserole, je me suis fumé une Peter Stuyvesant en pensant à Bénédicte et j'ai appuyé ma tête sur la bibliothèque-plinthe rembourré par mon blouson. Avant ça j'ai dû mettre quelques coups de pied au Cordobés pour qu'il arrête de ronfler comme un porc.

CE MIDI nous avons abandonnés la maisonnette de Cogolin pour nous installer provisoirement (toujours en contrebande, évidemment) au camping du Pam beach Club. Les artisans nous ont renvoyés adoucis par cette fausse paix qu'accorde la dégénérescence juste après le sommeil, et Mili a insisté pour manger du poulet avec des frites pour le petit-déjeuner. Le restaurant était un hangar entouré de vignes et séparé de la route par une esplanade poussiéreuse où nous avons accosté en complète solitude. «Ah mon Dieu» a soupiré la Miguela, après qu'ils ont passés la commande: «J'ai fait la folle hier soir, Mili? Je ne me rappelle rien de ce qui s'est passé». «Moi si» a aboyé Pedrito: «Donc avant de te casser la gueule je vais manger au comptoir. Viens que je te raconte, Cordobés». «Et si on descendait nous aussi?» m'a demandé Gastón, avec une amicalité timide.

Au comptoirs nous nous somme accoudés séparés des autres (qui nous reluquaient de temps à autres avec des aires malins) et l'artisan m'a demandé ce qui venait de m'arriver à Paris. «Quelqu'un veut me tuer» a dit Abel sans jouer le mystérieux. «Je me déplace

avec un couteau dans la valise. Mais c'est un sujet assez long et trop compliqué pour l'expliquer, en plus. «Tu prends une autre bière?». Alors on a terminé de manger en silence et nous sommes revenu à la bagnole, où la Miguela se suçait les doigts pendant qu'elle racontait que la nuit précédente elle avait accroché un peintre Hollandais qui lui avait même promis de lui offrir -à la fin de l'été- un Pentax tout neuf. «Excuse-moi de t'interrompre, che: mais quand tu as pris la communion tu aimais déjà les hommes?» lui a demandé la naine, avec un frivole soupçon de tristesse. «Non» a dit la Miguela: «Ma mère ne m'a jamais laissé prendre la communion. Elle disait que c'était bon pour les filles. Et moi je vivais en rêvant de m'habiller comme un ange et de manger Jésus. «Et quand elle est morte?» lui a demandé Pedrito. «Ma mère n'est pas morte» a presque crié la tapette, en se retournant sur le siège avant avec le visage maquillé de graisse : «Qui t'a dit un truc pareil, sans-cœur?».

CHAMBRE 22

UN GARÇON fait rapidement l'amour à une jeune fille endormie, et tombe du côté du mur d'un lit double collé dans un coin. Il vient de lui faire l'amour pour la seconde fois en une demi-heure pour se venger de l'échec qu'il a subi quand ils sont arrivés dans l'appartement, mais elle à peine le rythme de sa respiration s'est altéré pendant quelques instants et elle continue à dormir sur le dos. Cette fois le garçon peut distinguer les traits sous l'aube: un demi-sourire paraissait s'ouvrir le passage au travers de la carapace de la jeune fille. Dehors il pleut. Les seules cigarettes qu'il trouve à portée de main son des mentholées, mais il les fume l'une après l'autre quand même jusqu'à se saturer les bronches. Il entend la pluie et regarde la tête blonde endormie avec la douceur très concentrée de celui qui n'a pas veillé un autre corps depuis longtemps. Quelques heures plus tard se font entendre des voix et des pas dans le couloir, et une fille inconnue ouvre la porte fermée à clé qui donne sur la tête de lit. Elle entre escortée par un jeune couple, joyusement décidé à réveiller sa colocataire avec une lettre à la main. Quand elle découvre le garçon occupant sa place, elle le salut en souriant et secoue la blonde. Les deux autres s'assoient au pied du lit et salut aussi le garçon avec naturel. La blonde se

relève en protestant, mais en voyant la lettre elle laisse échapper un rythmique Oh la la de joie. C'est de son fiancé qui est à Londres, et elle la lit à haute voix et après converse avec les visiteurs sur le cours d'anatomie qu'ils vont commencer cet après-midi à la faculté. Pendant ce temps le garçon a dû s'échapper de son encoignure en rampant nu sur la couette: il s'habille dans un coin et s'excuse avec un Salut auquel ils répondent tous à l'exception de la blonde. Ensuite il urine en toussant furieusement dans les toilettes, et sort de l'édifice se laissant laver le visage par la pluie.

CE SAMEDI Abel est rentré tôt de la classe des Bugeia. Avant de monter à l'hôtel il a dépensé les soixantes francs en achetant un bon morceau de gruyère jambon une baguette quelques aspirines et un quart de litre de whisky les poésies de Machado et l'anthologie essentielle de Neruda aux éditions Losada: il était décidé à rester au moins une journée au lit, et cela même si le Cordobés et Pedrito devaient se débrouiller tout seuls au Bateau. Le Clown allait gueuler mais pas de chance, a-t-il pensé en toussant frénétiquement sous le collant de la bruine. J'ai trouvé Ray en train de dormir. J'ai avalé deux aspirine que j'ai poussé avec du whisky et je me suis couché, après avoir jeté un coup d'œil d'initiation à l'anthologie. J'avais déjeuné lourdement chez l'Inspecteur et je me suis endormi de suite, jusqu'à ce que le grondement inimitable des bottes de Pedrito ruine ma sieste. «Vous êtes encore en train de dormir, les anormaux?» il a dit en s'asseyant au pied de mon lit pour s'allumer un pétard. «Moi j'ai travaillé toute la matinée» j'ai répliqué interrompu par une quinte de toux qui m'a fait mal à la poitrine: «J'ai dû aller directement à donner la classe depuis l'appartement de la fille. Et là-bas non plus j'ai pas dormi». «Bien nono bien» a crié Pedrito comme un supporter de football: «Tu l'as fait jouir toute la nuit, nono?». Abel n'a pas répondu.

«Celle que j'ai emmenée c'est une camarade de classe de la tienne. Elles vont ensemble au Bateau pour chercher des hommes, c'est tout. T'en veux?» a dit Pedrito en me tendant le pétard avec le désintérêt feint des corrupteurs. «Je suis très mal de la poitrine» je me suis défendu sans suffisamment d'énergie: «Aujourd'hui je ne vais pas pouvoir aller au Bateau». «Ok» a dit le gamin: «Celle-çi t'as juste besoin de prendre quelques bouffés. Donc tu bosses pas aujourd'hui? Je vais devoir bosser tout seul, parce que le Cordobés va passer toute la journée au lit. Tu savais pas que la fille était arrivée?». «Martine? Elle arrivait pas demain?» a demandé Abel en lui rendant le joint, après avoir pris une courte taffe. «Elle est arrivée à huit heures du matin et elle a fait un boucan d'enfer» s'est fait

entendre la voix de Ray depuis dessous l'oreiller. «Ils ont déjà loué une chambre ensemble» a corroboré Pedrito: «Et on entend quelques gémissements qui traversent les murs». Ray a sauté du lit et couru en caleçon jusqu'au lavabo: il a mouillé sa chevelure couleur carotte, s'est séché et a mis de l'eau à chauffer dans une casserole. «Cigarette» il a demandé en se frottant les mains. Nous avons commencé à prendre le maté et terminé le pétard pendant que Paris mettait son œuf bleu-ciel à contre-jour, m'emportant à un été où mon adolescence s'abritait sous la soie maternelle de la pluie. Maintenant la plage était une courbe déserte qui se fermait comme une fleur carnivore qui caressait ma chair sans la vouloir. J'avais perdu pour toujours la saison de la musique, et un silence doré me transportait à nouveau de ce mirage à ce ciel sans ancrages des fonds du sud. Il manque l'amour, j'ai pensé.

Cet après midi Abel Rosso a réussi à achever le premier brouillon d'un poème consistant, en oubliant les quintes de toux qui faisaient vibrer la machine chevauchée sur ses jambes. Après il a fait un ultime effort et a écrit une lettre à sa mère pendant que la nuit tombait: Ray et Pedrito étaient descendu à la moitié du poème, et le bleu de Paris est soudain devenu une obscure intempérie. *Heureusement qu'il y a Ray* a écrit Abel vers la fin de la lettre: *C'est un véritable ami. Maintenant je vais partager la chambre seul avec lui, parce que le Cordobés est parti vivre avec une fille. Ray attend qu'on lui fasse un virement depuis le Brésil afin de pouvoir rentrer, et en attendant je l'aide comme je peux. Pour te dire qu'il utilise même mon vieux blouson en jean, maintenant. Sa situation est très compliqué parce qu'ici c'est très difficile de trouver un travail qui ne soit pas dans la musique. Enfin. Nous avons projeté de faire un livre avec des poèmes illustrés pour les éditer là-bas. On va voir ce qui se passe.*

Une tristesse cosmique a commencé à se déverser dans le silence de la chambre, après que j'ai recouvert la machine: j'ai eu la sensation que la ville était un œuf bleu-ciel de murs lointain -*découvrant l'écho / de ma vie échappée / jusqu'aux profondes fumées humides* ai-je écrit mentalement. L'effet du haschich se terminait et j'ai pris un verre de whisky en calculant les jours qui avaient passé depuis la dernière visite de Bénédicte. Moi je n'allais pas l'appeler, évidemment: elle devait venir toute seule. Là-dessus est arrivé Ray, chargé d'un sac à main débordant des dernières choses qu'il avait laissait empilées chez le scénographe. Je l'ai invité à dîner quelques sandwich au jambon et au gruyère mais il a fait signe d'être repus. «Une cigarette si» il a dit en attrapant une Peter

Stuyvesant : «J'ai mangé comme un cheval. Aujourd'hui c'était à mourir de rire. Amelot a acheté des poulets et du Valpolicella parce qu'est venu le visiter une pédale: un peintre hollandais qui pense passer l'été à Saint-Topez et il connaît Sinclair aussi, je ne sais pas trop comment. Mais j'ai faillis crever de rire».

Il s'est laissé tomber sur le lit pour fumer et Abel a eu l'impression que sur le visage mal rasé aux taches de rousseur de son ami commençait à briller comme de la mousse les ultimes espérances qu'il lui restaient. «On peut profiter de ma bronchite pour retoucher la trame de mon polar avant que tu t'en ailles» j'ai dit quand j'ai terminé de manger: «Et il faudrait sortir pour structurer quelque chose du livre, aussi. Je crois qu'aujourd'hui m'est venu un bon poème. Tu as fini des gargouilles, toi?». Ray ne m'a pas répondu tout de suite. «Parfois je pense que ça ne vaut pas la peine de les terminer» il a murmuré en écrasant une cigarette contre le mur: «Elles peuvent être tellement répugnantes que ça ne vaut pas la peine de les terminer. Rappelle toi de ce que nous a lu Sinclair dans la chambre 9». «Elles peuvent être répugnantes et être bonnes» a dit Abel: «Tu ne vas pas prêter attention à un dictionnaire de symbole, toi». «Te fous pas de moi» a répondu l'autre en s'asseyant sur le lit et transfigurant son visage jusqu'à sa clownesque cordialité habituelle: «Te fous pas de moi, mon grand». Et il s'est mordu les lèvres comme pour se les faire saigner.

«Bon, il y a rien à faire che: personne ne va me payer ce que vaut le Pentax» il a réfléchi un instant : «Et le virement n'arrive pas. Je vais terminer par faire la plonge, c'est tout». Abel a souffert une quinte de toux tellement violente que ça lui faisait mal jusque dans les bras. «Cette nuit je ne dors pas» j'ai prophétisé en m'envoyant une pilule de betametasone avec une gorgée de whisky. Ensuite j'ai enfilé un pull-over et suis sorti dans le couloir et les toilettes étaient occupées. Comme je n'avais pas envie de descendre au second étage et que j'ai vu la lumière dans la chambre de Sinclair (à travers la porte fermé) j'ai eu l'idée d'aller le saluer. Nous ne nous étions pas vu depuis avant le voyage à Beyrouth. J'ai frappé trois petits coups légers sur la porte en compensé. Personne n'a répondu. C'est à ce moment qu'a explosé la citerne des chiottes me faisant sursauter et me retourner de frayeur. C'était Sinclair: il ne semblait pas me reconnaître jusqu'à ce qu'il arrive à côté de moi avec un sourire lointain. Il portait le sweater troué de toujours en dessous d'un pyjama à rayures. Il m'a caressé la tête et poussait la porte comme pour m'inviter à entrer, mais je suis rester immobile: une blonde platine qui était assise sur le

lit en train de compter des billets a caché son visage furtivement dès qu'elle m'a vu. J'ai aussi réussi à distinguer une énorme croix noire accrochée à la tête de lit, avant de m'échapper aux toilettes.

Quand Sinclair a tapé à la chambre 22 dix minutes plus tard, l'asthme avait déjà plié Abel sur le lit à un angle de 45 degrés. «Il veut parler. Il veut parler» a supplié l'Ougandais comme la première nuit où nous l'avions connu. «Entre et casse pas les couilles» lui a crié Ray, de mauvaise humeur pour la suspension de sa discipliné relecture quotidienne de n'importe quel chapitre de *El pozo*. «J'ai oublié de te dire que récemment je viens de le surprendre avec une fille» a haleté Abel, pour égayer un peu les choses. Sinclair est apparu enveloppé dans un pyjama jaune et noire à rayure, il s'est penché à côté de la table de nuit et a attrapé de la yerba pour la mastiquer. «Je t'avais dit que celui-ci avait été avant-centre de Peñarol en 62» a murmuré Ray, sans beaucoup d'enthousiasme: «Regarde les couleurs du pyjama». Moi je n'avais pas suffisamment d'aire même pour rire.

«Le grand enseignement est dans la démonstration de la croissance de l'intelligence en regardant droit au cœur et en agissant depuis là, il est dans l'amoureuse observation des gens qui grandissent, il est dans la découverte de la paix, dans le sentiment de bonheur au seins de l'équité parfaite» a prédiqué l'Ougandais maniant un espagnol notablement amélioré: je l'ai appris le mois dernier à la clinique. C'est au début de la traduction du Ta-Hio faite par Ezra-». «Ma qué en la clinique?» l'a interrompu Ray: «Tu te rappelles pas que tu nous as déjà torturé avec ça et je ne sais combien d'autres conneries jusqu'à nous rendre dingue, là dans la chambre 9?».

Sinclair s'est mis à ruminer une autre poignée de yerba sans lui répondre. «Oui. Ray a raison» a intervenu Abel: «Et à propos de Confucius et de Kierkegaard il y a quelque chose que je n'ai jamais pu te demander, l'Ougandais: Confucius était un chevalier de la foi ou un chevalier de la résignation?». C'était un chevalier, gamin. Et c'est déjà suffisant» m'a répondu Sinclair avec le regard humide. «Moi je suis un chevalier?» a demandé Ray affectant un désintérêt railleur. «Si tu peux parler avec un homme et tu ne lui parles pas tu perdras un homme» a immédiatement dit Sinclair, les yeux à moitiés fermés. « Mais si parler à un homme est inutile et tu lui parles, tu perdras tes mots. Un homme sage ne perd ni hommes ni mots. Lun Yu. 15/7». Ray a tripoté une Peter Stuyvesant et l'a allumée en tremblant. «Ah oui?» il a dit: «Très bien. Et ce mec c'est un chevalier, che?».

L'Ougandais a fait une grimace triste pendant qu'il avalait la yerba et a déclaré sans me regarder: «Un homme ne peut être un chevalier tant qu'il ne perd pas son innocence, gamin». Et il est sorti laborieusement de la chambre.

Moi je me suis rappelé un dialogue très drôle entre Hemingway et Ford Madox Ford dans *Paris est une fête* à propos des chevaliers, mais je n'ai rien dit: Ray était retourné à sa relecture quotidienne de Onetti avec les yeux injectés. «Quel casse couille cet Ougandais» j'ai murmuré, en feuilletant l'anthologie. C'était la première véritable attaque d'asthme qui m'entravait depuis l'enfance, et à un moment je me suis senti comme un poisson haletant sur la rive. Je ne lisais pas avec beaucoup d'attention mais en tournant la page 222 et trouvant le final de «Lautréamont reconquis» je suis resté raide de stupeur. «Écoute ça, mon gars» a jacté Abel: «Écoute ces petits vers: *c'était seulement la mort de Paris qui arrivait / pour demander l'indomptable Uruguayen, / pour l'enfant féroce qui voulait revenir / qui voulait sourire à Montevideo, / c'était seulement la mort qui venait le chercher*. Suis-je sur le point de la rencontrer?». Ray a tordu son regard rougeâtre vers la table de nuit, a allumé une autre Peter Stuyvesant et ne m'a pas répondu.

IL S'ÉTAIT passé presque vingt jours depuis la dernière visite de Bénédicte, et Abel était déjà en bonne santé -et travaillant avec assez d'enthousiasme à la reconstruction du roman- l'après midi où elle est réapparue, parfumée avec des boucles d'oreilles et des sandales bariolés. La petite lui a tout de suite proposé de sortir pour prendre une bière comme deux samedis plus tôt: on est descendu par la Monsieur-le-Prince complètement couverte de propagande électorale, pour terminer assis à la terrasse d'un bar du Boulevard Saint-Germain. Abel a regardé la gamine esquissée contre la brumeuse magie printanière et a remercié en silence toute implacable chance de bonheur octroyée aux hommes capable de se supporter seul. Bénédicte a vidé le premier demi presque sans respirer et souri avec les dents tristement dénudées, avant de me faire signe pour que j'en commande une autre. «Hier on est sortis avec des amis» elle a dit tout à coup, en rougissant: «Et nous avons parlé de l'homme de ma vie. Je leur ai dit que ça pourrait être toi». L'insinuation était tellement comique et merveilleuse à la fois qu'Abel pouvait à peine sourire en regardant ailleurs. Sur le trottoir s'approchaient Pedrito Colette le Cordobés et Martine, je les ai salué en levant le bras comme pour les épouvanter. Il n'ont pas réussi à rompre le charme, mais Bénédicte a laissé la moitié de son deuxième demi. «On va marcher» elle m'a demandé en refusant de me laisser tout payer.

Nous avons fait une promenade capricieuse vers la Contrescarpe, et elle a voulu passer par le Bateau (qui à cette heure était encore fermé au public) et elle s'est arrêtée pour se regarder dans le miroir de la porte vitrée. Elle est resté un instant se découvrant déguisée en femme, avec les yeux rétrécis par l'alcool et un étonnement sans défense et clignotant. «Je t'avais dit cette nuit que je n'étais pas jolie» elle a murmuré. Abel a distingué Ahmed qui le saluait un couteau à la main depuis le bout du comptoir, et il a levé son bras et attrapé la jeune fille pour l'enlever de ce miroir. «Avant que mes parents divorcent nous venions déjà manger ici, quand nous montions à Paris. Moi j'avais six ans» a raconté Bénédicte pendant que nous marchions vers la Mouffetard. Elle s'est arrêté à un angle de la place de la Contrescarpe et son regard s'est empli avec l'or horizontal qui filtrait entre les maisons blanches. «On va en boire une autre» a-t-elle défié: «Mais l'amour n'existe pas». Je l'ai poussée par la taille à l'intérieur d'un bar et j'ai commandé deux bières.

«Mes frère aussi sont divorcés» a tout de suite gargouillé la jeune-fille, en mordant presque le bord du demi: «Mes oncles aussi. Mes voisins aussi». «Moi aussi» a dit Abel, en lui soulevant le menton pour essuyer les moustaches de mousse avec son doigt. Alors j'ai réalisé la même grimace qui lui avait caressé l'âme le nuit où nous nous sommes connus, et ça l'a fait pouffer et finalement rire aux éclats. Cette fois-ci je n'ai pas eu besoin de mots pour la ressusciter. (Ou pour la faire tomber amoureuse? aurais-je pu me demander en étudiant sans le moindre désir le profil radieux de la gamine. La faire tomber amoureuse de qui, de quoi ? Je ne sais pas: mais je suis là en train de croire, j'aurai pu me répondre pendant qu'on marchait jusqu'à la station du Lux en remontant la rue de L'Estrapade sous le dernier soleil.) «Abel, ce serait mieux qu'on se voit plus» a suggéré Bénédicte au moment de se quitter -ou du moins c'est ce que j'ai compris. «Oui» j'ai dit: «Oui. C'est mieux». Et je l'ai regardé se perdre en courant dans la foule de l'escalier sous-terrain sans regarder en arrière.

CETTE NUIT nous sommes sortis le plus tôt possible du Bateau pour chanter un essai dans une taverne espagnole qui s'appelait La Reja et qui se trouvait dans la rue de la Cossonnerie -une petite rue presque inconnue de 50 mètres entre le Boulevard Sébastopol et la rue Saint-Denis, à hauteur de la gigantesque excavation qui se substituait pour l'instant au marché des Halles. Dans la taverne travaillait déjà un trio de Guatémaltèques nains et un gitan français joueur et danseur de flamenco. On a chanté près d'une heure -

jusqu'à terminer presque rauque- et les Galliciens étaient contents: ils nous ont offert un salaire fixe et boisson à volonté, en plus des pourboires que laissaient les *gigos* et les *yiras* de la rue Saint-Denis ou les ambassadeurs attirés par le pittoresque de ce café hybride que *Le Nouvel Observateur* avait décrit comme «un endroit authentique».

Abel s'était accoudé solitairement au comptoir pour boire son troisième Cuba libre en se rappelant la pérégrination avec Bénédicte, quand Pepillo (le serveur) a mis un disque où une voix ancienne de femme faisait monter ses peines à la Vierge. Alors s'est mis à chanter un énorme chien de berger -propriété du patron et artiste exclusivement réservé aux habitués de la maison- baptiser le Poète. Ce n'était pas un hurlement: c'était un gémissement mélodique avec plusieurs notes aiguës qui s'accrochaient au vol douloureux. Seul cet air -*Oye, Nuestra Señora*- faisait chanter le chien, a expliqué le serveur à Abel avec une tendresse domestiquée. Et au bord de l'aube le Poète claironnait.

SAINT-TROPEZ

TROIS MUSICIENS sortent du travail de Chez Marlène avant l'aube, accompagné par deux tropéziennes encore jeunes. Les deux musiciens adolescents et leurs femmes respectives invitent le guitariste -un homme à moitié chauve- à venir dormir avec eux à Saint-Tropez: cela lui évitera d'avoir à attendre assis sur le port jusqu'à huit heures qu'arrive le premier taxi pour rentrer au camping. Le guitariste accepte, entre distrait et maussade. Le groupe parcourt quelques rue pissées par l'or mousseux des siècles et monte au second étage d'une maisonnette compartimentée. En entrant dans l'appartement ils interrompent un couple qui forniquait bruyamment dans l'obscurité: l'ombre de la femme tombe de dos sur les draps et se replace de suite à sa chevauchée, après avoir salué avec un grognement. Le guitariste n'a même pas demandé où il allait dormir mais ne peut réprimer un coup de gueule de contrariété quand une autre des femmes lui étend un maigre matelas dans un coin. Alors l'adolescent le plus grand s'approche -trébuchant sur le grand lit- pour murmurer des excuses: il lui explique qu'il ne pouvait pas deviner que l'appartement était d'une seule pièce. Le guitariste retire ses chaussures et s'assoit pour

fumer accouder sur le matelas, sans lui répondre ni le regarder. Maintenant la femme hurle sur le grand lit essayant de surjouer un orgasme qui n'arrive pas: l'homme semi-chauve peut nettement distinguer son profil chevauchant découper sur la clarté de la persienne. Pendant ce temps, les adolescents ont commencé à fornicait dans les autres coins et dehors chante un coq. Le guitariste écrase sa cigarette à moitié fumé comme s'il se rendait compte -presque avec effroi- qu'il est possible que l'asthme ne le laisse pas dormir. Alors il se concentre en bougeant à peine les lèvres en position fœtale, jusqu'à ce que dans son regard émerge la fraîcheur dorée d'un souvenir encore humide. Un autre coq a chanté, et l'homme -déjà endormi- est l'unique habitant de la pièce qui respire tranquille et avec du bonheur sur le visage.

LE JOUR précédent le concert de Pablo Regusci ils avaient déjà réussi à s'installer définitivement à Saint-Tropez: les fonds économisés durant la semaine ont suffi pour retirer les passeports du Camping du Grand Saule et acheter une tente et s'associer au protocole Pam Beach Club -où ils venaient dormir clandestinement depuis la nuit de la fumette en cercle à Cogolin. Nous avons acheté la tente le vendredi, et le samedi nous sommes partis tôt pour Cannes par l'omnibus provinciale qui caracolait pendant des heures entre de petits villages cézanniens avant d'arriver à Saint-Raphaël. Après train et taxi, à une heure de l'après midi nous étions à Ranchito à moitié mort de faim et de chaleur et de paresse: nous devions faire le même voyage en sens inverse sans perdre une minute afin de pouvoir continuer à travailler à Saint-Tropez le soir même.

Pendant que le taximètre descendait les cinq ou six blocs qui séparaient le Pam Beach Club de la route, Abel étudiait ébloui le dégradé du crépuscule sur les vignes. Il pensait leur dédier un poème, tout en savourant -avec un insondable soulagement- la certitude que l'assassin ne pouvait avoir accès à la nouvelle adresse.

L'homme à la réception les a contemplé comme des mendiants du Titicaca, mais ils n'ont pas sourcillé. Il était presque sept heures, et ils ont traversé le plus vite possible les dix ou douze blocs qui les séparaient de la plage. Le premier tronçon, une avenue bitumée à double sens qui était la colonne vertébrale du camping, ne nous a posé aucun problème. Ce qui nous a crevé c'est la promenade qu'on a dû faire sur le sable, entre les files serrées de tentes où se faisait entendre les Beatles mélangés avec le bruit des poêles et le fouettement tremblant des vêtements suspendus.

Abel a trébuché sur le file d'une tente et est tombé en se cognant la tête sur la machine à écrire. Les garçons ont continué comme de vrais campeurs et moi je suis resté par terre entre la valise et le sac, me frottant le crâne avec auto-compassion. Deux pupilles teutoniques congelées sont sorties d'une tente secouée par ma chute et m'ont obligé à me lever: j'ai suivi la trace des garçons avec le regard figé sur le dernier soleil. J'avais les mains et les pieds ornées d'éraflures, même si je ne leur prêtais pas trop d'attention. Maintenant j'étais distrais à haïr avec ferveur ce faux utérus où se payait le prix dantesque de la promiscuité.

La tente qu'on avait achetée était très près de l'eau, dans un coin du camping sans voisins directs. Cela réconfortait un peu le panorama. C'était un igloo de deux mètres de diamètre pour deux mètres de hauteurs (et par conséquent suffisamment haut pour se tenir debout à l'intérieur, Pedrito inclus) monté sur des tubes gonflables. Il y avait un plancher de toiles superposés, et le Suédois qui nous l'avait vendu nous avait laissé un équipement composé de vaisselle et d'une bouteille de gaz avec lanterne. Sur le chemin des douches, nous avons rendu visite aux artisans, qui avaient eu la gentillesse de nous garder les instruments pendant le déménagement: nous avons trouvé Mili et Miguela en train de s'épiler les sourcils, le visage enduit de cold-cream.

«On dirait une chanteuse de murga, follesse» a dit Pedrito, en faisant un pas de danse de murga. «Tais-toi majo aujourd'hui j'ai rendez-vous avec Amadeo qui va m'offrir un appareil photo. Et je dois être ravissante, tu sais» ca dit la Miguela en gloussant: «Tout le monde n'a pas ma chance. Regarde la Gastona, qui en ce moment est en train de se faire friser la tête chez le coiffeur pour avoir l'air plus jolie. Et rien. Et toi qui me dévalorises». «Quelle dommage que tu sois, galicienne» a commenté Mili en terminant de remplir une lanterne à gaz: «Gastón ne veut pas de mec, tu le sais très bien. Ce qu'il veut c'est ne pas avoir l'air d'une ruine, au moins». Ça m'a fait mal d'une manière bizarre. «Ta gueule, la naine» a répliqué Pedrito: «Tu te relaches, et après tu te laisse faire n'importe quoi par celui-là-». «Regarde, bébé» lui a répondu la naine en désignant son pubis: «Moi, avec ça je fais ce que je veux, pas ce que les autres veulent. Et toi?». Pedrito a accusé le coup et est resté silencieux. Alors le Cordobés l'a paternellement pris d'un bras (prenant un visage de révolutionnaire magnanime) et nous avons continué à marcher vers les douches. En passant devant le coiffeur Abel a salué Gastón par la fenêtre: l'artisan lui a offert un sourire

désolé mais réconfortant, sous le séchoir qui lui donnait l'air d'une matrone.

Une demi-heure plus tard, ils se dirigeaient vers la route pour faire de l'auto-stop. Abel s'était douché et habillé plus vite que les autres, et il montait la pente abrupte avec quelques blocs d'avance. En arrivant à la route il a eu la déprimante sensation que quelques années plus tôt (à son époque Beatles) l'idée de cette vie qu'il vivait lui aurait paru une aventure extraordinaire. L'insondable soulagement provoqué par l'assurance que l'assassin n'avait déjà plus accès à son adresse s'est évaporé d'un coup dans l'obscurité - lui faisant se rappeler que les yeux de la Gargouille pouvait aussi briller à l'intérieur de lui, maintenant. Alors il a accepté qu'en réalité il n'avait pas la moindre envie de rencontrer Pablo Regusci ni personne capable de percevoir sa condition misérable. Je me suis rendu compte aussi -en levant le pouce pour demander de l'aide aux premiers phares qui ont balayé la route- qu'il n'y a pas couteau qui vaille dans la valise pour nous défendre contre nous même.

DANS LA Citadelle j'ai reçu avec une satisfaction dissimulée la nouvelle que Pablo venait d'arriver et était reclus dans la maison de l'impresario jusqu'à l'heure du concert. Le concert était à dix heures, et je lui ai laissé un message taquin signé Abel Marlowe (où j'avais joint l'adresse de Chez Marlène) avec l'espoir qu'on ne lui donne pas. Cette nuit ils ont fait la manche jusqu'à l'épuisement pour commencer une campagne urgente de récupération de fond. Au Gorille ils ont croisés les jumeaux et Abel a demandé au Sourcille comme allait Isabelle. Il m'a répondu en souriant -un peu surpris- que tout allait bien, même si elle était très contrariée. «Elle est à bout» il a crié en se retournant après avoir commencé à remonter la rue. Alors j'ai fait des signes pour qu'il envoi un bisou à la jeune fille enceinte, sans bien savoir pourquoi: le jumeau a levé un pouce à la romaine comme pour dire qu'il m'avait compris.

Chez Marlène nous attendaient Stéphanie et une autre tropézienne blonde qui n'avait pas l'air trop marginale, malgré le rictus que prend une jolie actrice de seconde zone qui a déjà essayé plusieurs fois d'être quelque chose. Je ne sais pas pourquoi elle m'a prêté attention et pas au Cordobés: possiblement elle m'a trouvé une tête de candidat à la misogynie et ça l'a excité. Après le premier passage la patronne est venu nous féliciter pour le début et a posé avec nous pour la presse local. Cette femme avait dû être un avion à réaction, j'ai pensé en contemplant la beauté aiguisée du visage quarantenaire de

Marlène. Elle leur a préparé un flambant cocktail bleu qu'elle réservait -déclarait-elle- pour les grandes occasions, et elle a porté un toast à l'art.

«Mon amour» elle a demandé à une femme aux cheveux platinés qui est apparu par une porte intérieur du piano-bar: «Viens, je veux que ces jeunes-hommes te rencontrent. Les garçons, ici vous n'avez rien de moins qu'un poète un danseur un musicien un chorégraphe et un mage enfermés dans un seul corps. Li Pomerio: l'ensemble Jamaica». Les offices de Li Pomerio avaient été formulés virilement, mais elle, elle était une tigresse inoubliable. «Un ange» a laissé échapper Pedrito pendant que la femme-qui avait à peine passé les trente ans -marchait pieds nus vers nous. Elle portait une tunique hindoue transparente comme la Méditerranée et une culotte turquoise: rien de plus. Lamentablement que les anges ne sont fanatiques d'aucun sexe, a pensé Abel rapetissant ses yeux pour scruter ses seins avec beaucoup plus de désir qui débordait (autant que possible en cachette, comme un bon moine rosso) qu'en face des tigresses à moitiés nues du camping. «Salut, Jamaica» a dit Li, en levant sa coupe de cocktail bleue que lui a tendu Marlène. C'est alors que j'ai vu le velours luisant et sous marin d'un crucifix suspendu à l'envers, flottant entre ses tétons. À ce moment quelqu'un a crié mon nom depuis la porte et m'a presque fait renverser de frayeur le cocktail. C'était Pablo Regusci.

Mon jumeau plus vieux, a pensé Abel en voyant avancer l'homme avec une calvitie compacte et des lentilles de contacts qui était né à peine quelques semaines avant lui - même s'il paraissait beaucoup plus mature. Maintenant Abel n'avait plus trop peur de montrer ses yeux devant ce miroir: il y a eu une foudroyante congélation du temps durant laquelle les âmes se sont reconnus pendant que se consumait l'accolade physique. «Comment ça va, loco» nous avons murmurés à l'unisson, chacun sur l'épaule (à la même hauteur) de l'autre. J'ai laissé Pablo avec les garçons un instant et je suis allé demander à la patronne si elle pouvait nous faire préparer quelque chose de solide pour deux personnes au restaurant qui communiquait avec Chez Marlène. Quinze minutes plus tard ils nous ont servis un plat parfumé de spaghetti bolognaise et une carafe de vin, et nous nous sommes accommodés au fond du bar. On a mangé en discutant de la dictature des élections universitaires des familles respectives et des irréversibles ex-amours.

«Mais ça va bien pour toi» j'ai dit en passant le pain sur le plat, déjà assez saoul. «Je vais bien» a dit Pablo, en vidant sa troisième coupe et acceptant une Peter Stuyvesant avec un

théâtral remord. «Je ne devrais pas fumer une seule cigarette de plus. Aujourd'hui j'ai sonné comme un frigidaire et demain je joue à Saint-Raphaël». «À quel hôtel tu es là-bas à Paris, *bacan*?» je lui ai demandé pour le taquiner un peu. «Je ne suis pas un bacan, garçon: je ne suis pas un bacan. Je suis au Saint-Michel, comme toi lorsque tu es arrivé. (Ma-Sa m'a raconté: je l'ai rencontré un jour dans la rue.) Et toi t'es où maintenant?». J'ai dû presser les paupières quelques secondes pour contenir l'envie de pleurer que m'a provoqué la soudaine évocation de ma sœur. «J'étais au Stella» ai-je finalement répondu: «Dans la rue Monsieur-le-Prince. Tout près du tien, mon vieux. Dommage que tu sois arrivés après que l'on soit venu dans le sud». Alors Pablo s'est étonné. «Allons, che» il a dit en essayant de refroidir sa pitié avec une blague: «Les détectives ne pleurent pas».

Il y a eu un silence profond tandis que j'essuyais les deux seules larmes qui avaient réussi à couler. «Ils pleurent» j'ai murmuré: «Dans les livres ça n'apparaît presque jamais mais-». «Donc ne le mets pas dans ton roman, au moins» a répliqué Pablo, encore en train de blaguer. «Pour l'instant, il n'y a pas de roman, mon frère» a dit Abel: «Tant que n'est pas résolu l'affaire, le roman se vit, il ne s'écrit pas. J'étais justement en train de travailler sur un polar là-bas à Paris, mais il est mort. Maintenant j'écris des poèmes pour ne pas crever, rien de plus. Comme quand j'étais gamin. L'autre l'a regardé fixement et s'est servi plus de vin. C'était trop de vin pour lui. «Crois-le ou non, à l'hôtel Stella il y a eu un meurtre» a continué Abel, traçant avec son couteau le contour d'un nuage de vin qui restait sur la serviette: «Ils ont tué un ami. Mais l'affaire c'est pas tout-». «Et toi qui t'as tué?» a demandé le guitariste: «Cain?». J'ai levé les yeux: Pablo ne blaguait plus trop, maintenant. Mais il était pratiquement saoul. «Tu connais un peu ces thèmes?» je lui ai demandé, avec un écho de supplication: «Tu sais combien de fois tu dois ressusciter pour que le diable te laisse tranquille?». Pablo a haussé les épaules, souriant avec moins de tristesse que d'incrédulité. À ce moment ils m'ont appelé pour continuer à jouer et pendant que je marchais vers la mezzanine devant le bar j'ai réalisé que moi aussi j'étais plus saoul que je le pensais.

Li Pomerioi est réapparu pendant que l'on chantait et elle s'est assise pour fumer une superlong en face de Pablo Regusci. Le guitariste l'a regardée longuement une paire de fois et il a eu envie de jouer: ça se notait dans ses pieds. Quand on a terminé le passage je l'ai appelé avec un geste et il s'est approché à grandes enjambées et il a joué *Éloge de la*

danse: les gens se sont attroupés autour avec les yeux brouillés par la beauté dominante que produisait cet homme. Je vais écrire comme ça, me suis-je promis: Je vais écrire comme ça un jour, si je suis en encore en vie. Li Pomeroy et Marlène se tenait à côté de moi avec les mains entrelacées et la patronne m'a demandé en secret (avant que se termine le morceau) qui avait composé cette merveille. «Un cubain» j'ai murmuré assez fort pour que l'autre m'entende: «Brouwer. Leo Brouwer». Mais juste quand ont explosé les applaudissements j'ai pu voir les yeux de la Chimère briller à l'intérieur de Li Pomeroy. Elle, elle ne pouvait pas me voir, par chance. Pablo a serré la main aux garçons et a regardé sa montre exorbité et m'a poussé jusqu'à la porte. «Chau, mon grand» il a dit: «On se verra à Paris. Rappelle-toi de moi et n'ai pas peur de la partition (il a dit Partition avec une majuscule, évidemment): le truc c'est de la dompter. Si tu peux la dompter, tu vas voir qu'elle est magnifique. Excuse-moi je divague: je suis à moitié bourré. Je m'en vais maintenant parce que si je rate la voiture de l'impresario je vais finir faisant la manche avec vous». Alors il a approché ma tête de la sienne pour embrasser l'aire et il s'est échappé en courant dans la ruelle en bas. Je lui ai dit adieu plusieurs fois, mais il ne s'est pas retourné. Quand je suis retourné chez Marlène je me sentais comme abrité par mon propre futur.

Maintenant Abel avait envie de pleurer mais pas de tristesse, et comme il passait à côté de la Pomeroy il a pensé La pauv' Lilith -cette fois sans regarder ni ses seins ni ses yeux. Ensuite je me suis assis pour discuter avec la blonde craquante en prenant la tête de Bogart, tout en regardant le Cordobés -qui ne comprenait pas comment cette fille pouvait me courtiser. Stéphanie (la vampire certainement déjà expulsée par le Diamant) suçait le cou de Pedrito à une autre table, et Marlène et la Pomeroy avaient disparu de la scène. Alors Abel a commis l'heureuse erreur de boire un autre verre.

«Tu sais pour quoi je ne peux pas faire l'amour jusqu'à nouvel ordre?» j'ai demandé tout à coup à la blonde craquante. Elle a dit que non, feignant de s'amuser. «Parce que je suis divorcé et marié en même temps. Tu comprends?» a expliqué Abel, avec une cinématographique cigarette éteinte à la bouche. «Non. Je comprend pas» a ronchonné la femme, en perdant le sourire. «C'est très simple, my lovely» je lui ai dit: «Je dois être fidèle à la fille avec laquelle je vais me marier. Je ne sais pas encore qui c'est, mais elle est quelque part en train de vivre. Maintenant, en ce moment même. Et on doit être fidèle, même si elle ne peut pas voir. Je suis certain qu'elle aussi m'attend sans se laisser salir:

sinon, ce ne serait pas elle. Tu comprends ou pas?». L'actrice de seconde zone s'est levée en me regardant avec plus de peur que de haine et est allée se réfugier contre le renard de Córdoba. Je suis sorti sur le trottoir pour me rafraîchir un peu du doux vertige de la révélation, comme les ivrognes de Paco Espínola. Mais il se trouve qu'il y avait deux révélation, au final: l'une était le souvenir doré de mon futur, et l'autre un couple de mots -pas encore identifié- qu'il devait réussir à marier à tout prix. Tout de suite j'ai su (déjà moins étourdi) que ces deux mots étaient un prénom et un nom. Tiens, la pauvre Lilith Brower: l'ex-femme de Sinclair -j'ai murmuré, en faisant craquer mes doigts. Et j'ai continué à répéter le nom de cet ange avec ses yeux de Gargouilles pendant que nous marchions vers l'appartement où les garçons m'ont invités à dormir, pour m'éviter le dérangement d'avoir à attendre le taxi dans la solitude portuaire.

CHAMBRE 9

UN GARÇON et un homme marchent sur la rue Guisarde une aube de lune, avec les yeux comme du velours. Ils ont mangé des ravioles à la caruso au Sans-Culotte, un petit restaurant couvert de lambris de cèdre qui imprégnaient les écrans les casseroles et les carafes d'une douceur irréaliste. Le garçon ferme son manteau sans bouton et lève ses yeux d'alcool vers la lune: il voit la lumière sous-marine du brouillard allumée en face des maisons blanches et tordues et superbes comme des vaisseaux fantômes. La merveille n'abandonne pas ses yeux quand ils doivent remonter la rue Monsieur-le-Prince en esquivant les amas d'excréments humain. L'homme roux relève le col du manteau noir et caresse secrètement le garçon du regard: la haine presque fluorescente de ses yeux bleuit un peu. En arrivant au Stella ils s'assoient pour fumer dans l'escalier et l'homme fait un commentaire sur le concierge de l'hôtel qui leur provoque un crescendo de rire jusqu'à se tordre. Alors le garçon sèche ses larmes et déclare être définitivement guéri de la nausée: déclare avoir faim de Paris, encore une fois. L'aube fait resplendir les visages rassasiés des amis. En montant les escaliers et voyant la boîte aux lettres le garçon prophétise l'arrivée de quelque chose d'important, ce matin même. Dans la chambre ils trouvent un adolescent qui ronfle et l'homme s'effondre tout habillé sur le lit de la pièce

compartimentée. Le garçon fume une autre cigarette en pyjama, avant de sortir dans le couloir. Quand il entrouvre la porte des latrines il trouve un vomi brutal éparpillé sur les toilettes. Il se retourne en se cachant les yeux et descend les escaliers, en direction des latrines du premier étage. Sur le chemin il croise le petit concierge mauricien, qui le salut chargé d'un seau et d'un balai. Le garçon ne peut lui rendre son sourire, mais il lui tape l'épaule tandis qu'il comprend -sans même se pencher pour voir sa boîte au lettre- qu'il vient de recevoir le message clé. Pendant ce temps, l'homme roux s'est enfermé dans la petite pièce de la chambre 9 pour gribouiller le profil d'une Gargouille aux yeux meurtriers.

LA NAUSÉE est revenu à son apogée, en cette fin décembre. Maintenant il n'y avait plus besoin de traverser le défilé de la Mouffetard (et humer les fleuves de sang de porc bouillonnant dans les égouts après avoir presque comptabilisé les visages des jeune filles qui ont échangé leurs auréoles) pour qu'Abel ait des haut-le-cœur dans la rue: il suffisait de rencontrer un écolier arrêté devant les kiosques des coins de rues où se mélangeaient les cartes de Noël avec des cartes postales orgiaques et des magazines avec des fesses entrouvertes en première page informant la population sur la crise économique, et la nausée se déchaînait automatiquement.

Bénédicte était réapparue quelque jours après sa première visite, annonçant par téléphone qu'elle allait amener une amie. J'ai commis une erreur en demandant au Cordobés de rester pour m'aider avec l'autre fille. La gamine s'est présentée coiffée d'un frivole béret rouge qui m'a sérieusement fait reconsidérer la sentence de Ray. Nous avons parlé de choses sans importances pendant que s'éteignait le jour, nous nous amusons pour pas cher essayant de leur faire boire du mate amer et nous avons fini par les accompagner en couple jusqu'à la station du Lux: Bénédicte a pris de l'avance avec le Cordobés et l'autre adolescente (intelligente indifférente quoiqu'elle ait un très beau corps) s'est résigné à continuer d'échanger quelques phrases insignifiantes avec moi. Quand nous sommes revenus à l'hôtel j'ai dit au Cordobés qu'il pouvait rester avec la gamine, si l'occasion se présentait. «C'est une paire de petite pute. L'une ou l'autre c'est pareil pour moi» a menti Abel, sans entrevoir les conséquences de ce double péché.

Une semaine plus tard j'avais presque oublié la gamine -pas sans l'avoir mise auparavant au forceps dans le scénario de mon polar et lui avoir écrits quelque poèmes, il faut

reconnaître. C'était une mi-journée obscure et la nausée me pliait et j'ai décidé de passer l'après-midi au lit. À peine allongé on a frappé à la porte et est apparue Bénédicte. Le pyjama d'Abel était un gigantesque pantalon de flanelle offert par Pedrito, dans lequel pouvait se fourrer n'importe quelle chemise déchirée crasseuse ou passée de mode sans qu'elle sorte la nuit dans le dos. Cette fois je portais une chemise imprimés à large col que m'avait offert mon ex-femme pour mon pénultième anniversaire: je l'avais récupérée quelques jours plus tôt, quand nous nous sommes décidés à faire le grand ménage dans la chambre et j'ai retrouvé ce souvenir enterré dans une des poubelles qui se formait sous les lits. Bénédicte est venue vêtue d'un ensemble en velours côtelé bleu et elle a rangé doucement sa frivolité sur la couverture quand elle a appris pour mon hystérie hépatique.

Abel n'a compris que bien des années plus tard comment il avait réussi ipso facto à surmonter sa honte d'être presque puant et les cheveux sales: elle non plus ne comprenait rien, évidemment. Mais c'était la première fois qu'ils pouvaient avoir besoin l'un de l'autre en paix et camper une après-midi à l'ombre de la pureté: quelques heures où elle est d'abord descendu acheter une soupe instantanée de tomate pour lui préparer et l'obliger à boire la moitié de la casserole et en plus elle lui a définitivement cousu les boutons de sa veste et elle s'est assise au pied du lit et ils ont chantés *If I fell* en duo (fredonnant le contrepoint que Pablo Regusci avait appris à Abel l'avant dernier été) et elle a finalement accepté de danser sur le thème fait au synthétiseur qui m'a de nouveau transporté sur les ramblas du ciel jusqu'à ce qu'elle s'arrête d'un coup et se mette à grogner humiliée: «Je ne suis pas un clown».

Alors je me suis redressé sur le lit, je lui ai tendu une cigarette allumée et j'ai souri en la regardant fixement comme pour lui expliquer qu'elle n'était pas la seule à se livrer. Elle était sur le point de s'asseoir sur le lit d'en face mais elle est revenue sur le mien. «Tu sais?» elle m'a dit: «Tout à l'heure quand j'ai fermé les yeux pour danser j'ai eu l'impression que je courrais dans le passage Dubois poursuivie par mes camarades de classe et qu'il y avait un type caché, qui attendait pour me tuer». «Qui était ce type, cosita?» je lui ai demandé en essayant de lui prendre la main pour la première fois de l'après-midi. «Toi» elle a répondu, sans se laisser toucher. «Non, je crois que c'était pas toi» elle s'est corrigé immédiatement, avec une lueur de cruauté infantile dans ses yeux rapetissés. «Je crois que c'était un flic». Alors Abel s'est fait expliquer comment se disait kidnapper en français et a promis de l'enlever et de l'emmener à Venise le jour le plus

inattendu. Ils ont clos l'après midi en rêvant la fugue dans ses détails les plus cinématographique et après elle est sortie un moment de la chambre pour que je m'habille et l'accompagne jusqu'au Lux, où nous nous sommes dit au revoir en nous embrassant à la commissure des sourires. En revenant à l'hôtel Papito m'a félicité en catapultant ses frénétiques signes phalliques dans l'aire. Je l'ai remercié pour les félicitations (sans essayer de les corriger dans sa marge d'erreur) pour la simple raison qu'elles étaient méritées.

LA BATAILLE amicale qu'ils menaient avec Ray a souffert un développement inverse à celui de la nausée d'Abel: c'était une sorte de trêve d'avant Noël adoucie par les festins de nuit célébrés dans le récemment découvert Sans-Culottes, et aussi pour une boisson (elle aussi récemment découverte) qu'ils buvaient à n'importe quelle heure au bar-tabac du coin. C'était une coupe rougeâtre, sucrée et charitable qui s'appelait mêlé-cass (moitié cassis moitié rhum) incapable d'enivrer qui que ce soit avec autre chose que le mélange magique de leurs jus sentimentaux. Alors nous pouvions faire révérence à la beauté de la femme du barman sans que Ray ne se mette à rêver à voix haute quelque scène érotique insupportablement dégoûtante, par exemple. Ou bien continuer à projeter d'extraordinaires voyages à Serton ou à Bahia ou à Recife quand nous rentrerions et moi j'allais passer une saison dans la ferme de Ray à Livramento, ou l'édition bilingue d'un livre de poèmes illustrés que nous présenterions à Montevideo et à Porto Alegre.

Parfois nous buvions deux ou trois mêlé-cass et nous montions pour prendre le maté tranquillement dans la chambre jusqu'à l'heure du Bateau, avec le Cosmosphère (qui a arrêté de nous rendre visite pendant longtemps quand nous avons réussi à le faire embaucher comme pianiste au Favela) ou Colette (qui a commencé à s'intégrer avec une timidité muette, au départ pour écourter les soirées solitaires dans la pièce où Pedrito n'était presque jamais) et l'immanquable Cordobés, mouillant ses cuirs dans le lavabo et lissant les boîtes de choucroute tandis qu'il nous inventait de nouveaux épisodes de son emprisonnement pour avoir combattu dans la guérilla péroniste.

Le soir où est réapparu Sinclair Abel était de mauvaise humeur, sans un franc pour se rendre sentimentale avec un pauvre mêlé-cass et se demandant si cette nuit entreraient suffisamment de gens pour rembourser au moins les coûts du jour de l'hôtel et des cigarettes et de la nourriture. Il fallait que le choc pétrolier nous touche, il a pensé avec

un relan et refusant le maté récemment préparé par Ray. «Aujourd'hui je n'ai la tête à rien» j'ai dit attisant la mauvaise humeur non seulement par le souvenir du roman temporairement arrêté par l'abrupte insertion de l'intrigue de Bénédicte, mais aussi à cause du sac de linge sale qu'il devait descendre (à tour de rôle rigoureusement) à la laverie automatique dans moins de deux heures. «Tu vas voir que de bons moments s'en viennent, *negro*», scandaient le Cordobés en secouant la sciure de son pantalon: «Tu vas voir qu'on va avoir nos galas du Nouvel An. Et Lucio et Hugo sont sur le point de signer un contrat pour une tournée dans toute l'Europe avec l'Évangile. T'en penses quoi?». «Eh bien» a murmuré Ray: «Alors, vous pourrais au moins m'utiliser comme accessoire, les gars. Les virements qu'on me fait sont de plus en plus petits. Le jour où je n'en aurai plus, je deviendrai un clochard. Je vous jure que je crève d'envie de terminer clochard».

Abel n'a rien dit. Il était en train de calculer la désespérante réactivation de force que lui demanderait le transport du sac jusqu'au trottoir d'en face, quand Sinclair est entré sans prévenir et s'est assis pour gémir sur le petit lit. Il ne portait qu'une serviette en guise de pagne. Abel a pensé à la possibilité qu'il y ait eu Bénédicte ou Colette dans la chambre au même moment et il a bondi de colère. «Putain! Ougandais de merde!» je lui ai gueulé en espagnol: «Saloperie de pleurnicheur. Si tu viens casser les couilles au moins ne vient pas à poil, bordel!». Sinclair s'est arrêté de sangloté et a regardé le Cordobés et lui a tendu un petit papier qu'il avait à la main. «Pour l'amour de Dieu, frère» il a supplié dans son français hybride: «Je te demande de l'appeler et de lui dire qu'elle a été mon unique amour. Ici est inscrit le numéro. Rien de plus, je t'en supplie. De Sinclair à Paloma: qu'elle fut son unique amour». Le Cordobés a pris le petit papier, l'a lu et m'a regardé. «Ici c'est écrit Paloma Picasso, che» il a dit un peu effrayé. «Oui. Paloma Picasso» a confirmé Sinclair, attrapant une poignée de yerba pour la mâcher: «Dis-lui que je suis en train de voyager pour le ciel d'Auvers, si elle demande de mes nouvelles. Rien de plus. Bon, de toute façon tu lui expliques que -sauf le respect que je lui dois- son papa pourrait avoir été un grand peintre mais il n'a même pas réussi à être un chevalier de la résignation. Dis lui que ça ne suffit pas de provoquer des miracles souterrain: n'importe quel homme passionné est capable de ça. Même si ça n'est pas un artiste. Même s'il n'a pas la foi».

Le regard de Ray est passé du brillant amusé à l'éclair horrible de la nuit où j'ai brûlé le Pentax. Moi j'ai souris en me souvenant d'un miracle souterrain que j'avais vu à Conzieu -un village près de Lyon où j'ai vécu quelques jours avant de monter à Paris- provoqué

par un enfant qui s'autoproclamait héritier de Picasso. «Bua, je vais essayer de parler par téléphone. De toute- façon j'ai rien à perdre» s'est décidé le Cordobés, en commençant à changer de vêtement. «Et pendant que tu y es, passe lui le bonjour du prince de Galles et de Pepe Sasia» a murmuré Ray, sans amusement. Abel a de nouveau regardé la fissure de la photo où il embrassait sa sœur et ses parents, et il a baillé un haut-le-cœur. «Oh la la» a dit Sinclair en me regardant nébuleusement: «T'es désespéré?». «Je suis nerveux. C'est tout» j'ai répondu. «Pourquoi» a insisté Sinclair. «Pour tout, che. Pour tout. Et ça inclut les timbrés ougandais» j'ai dit en sachant qu'il ne pouvait pas comprendre. Lui, a fait un effort exagéré pour avaler la yerba et a signalé sa glotte avec un ricanement stupide. «Ça c'est la pomme d'Adam» il a expliqué en maintenant le menton levé: «On ne termine jamais de l'avalier. Jamais. Les chevaliers de la résignation doivent l'avalier toutes les cinq minutes. Les chevalier de la foi sont capable de jeûner pendant très longtemps ». Le Cordobés est sorti pour discuter par téléphone et Ray m'a demandé une cigarette en se frottant les mains. «Ça devient vraiment intéressant» il a murmuré, avec un v méprisant.

«Mais toi au moins tu n'es pas désespéré comme la plupart des hommes» a continué Sinclair, en maintenant la tête pointée vers le plafond: «Tu es désespéré avec le cœur. N'oublies jamais que la majorité des gens qui vivent dans ta maison ta rue ton pays ton continent et ta planète sont désespérés. Alors même que tu n'en a pas l'impression. Mais désespérés sans le cœur: sans espérer ni chercher les signes-». «Che: il serait pas mormon celui-là?» a essayé de me tenter Ray. «Mais, le jour où j'ai connu Kierkegaard je me suis rendu compte que son véritable défaut n'était pas sa bosse» a commencé à raconter Sinclair, après un silence concentré: «Nous étions revenu à Paris avec mon ex-femme, quelques jours après la première en Grèce de *Jérusalem et Athènes*. Mon dernier triomphe a été cet opéra-rock, et je me sentais tellement euphorique que j'ai écrit à mon ami Hank Bukowski pour lui annoncer en blaguant qu'ils allaient finir par me nommer pour le Nobel. Mais ensuite -tout à coup- le petit homme est mort. Moi j'appelais petit homme un profil de mon enfance qui me protégeait comme un scapulaire, dans ce tas de fumier de la jet-set où nous vivions avec Lilith: mon ex-femme avait un prénom de diablesse et un regard d'ange. J'ai tout quitté pour elle. Avant de retourner à Paris Lilith a insisté pour acheter -avec mon or bien sûr- un éphèbe semblable à celui qu'a choisi Visconti pour filmer sa trahison dans *Mort à Venise*. C'était un acteur très jeune, aussi: et je suppose qu'à n'importe quelle âme malade d'impureté il aurait été impossible de ne pas s'énamourer de lui. Et je suppose que nous nous sommes enamourés. Je me souviens aussi parfaitement

de ce que nous avons fait avec lui durant ces semaines. Jusqu'au jour où il s'est réveillé mort. Mort: superbe et nu entre nous deux, il était là le petit homme. À l'hôpital ils ont simplement dit que son cœur avait lâché. Les yeux de Lilith ne ressemblaient plus à ceux d'un ange, dans les derniers temps. Alors je me suis échappé. Je crois que le même après-midi où nous avons enterré le petit je suis entré désespéré au Jeu de Paume -je ne sais pas pourquoi- et je me suis arrêté devant le ciel de l'église d'Auvers et j'ai saisi le signe. C'était comme si Vincent hisser un drapeau de sauvetage. Et je suis entré. Ça été un voyage court: Vincent et Kierkegaard étaient agenouillés face à une lumière bleue. Kierkegaard m'a regardé, et alors je me suis rendu compte que son véritable défaut n'était pas sa bosse: son défaut était de ne pas avoir pu comprendre la surhumanité des gens simples. Je me suis agenouillé avec eux. Là-bas dans la lumière bleue- il y avait le Christ. Quand j'ai vu la main qui restituait son oreille à Vincent, j'ai su que le Christ c'était moi. Mais Lui il était moi. Et vous savez comment les psychiatres appellent ma résurrection, mes frères? Schizophrénie. Voilà comment ils l'appellent eux».

Sinclair a pris un peu plus de yerba et l'a ruminée distraitement, en observant les photos de but que j'avais accrochées au mur. «Voilà. C'est le processus d'adaptation au monde que je t'explique tout le temps.» m'a dit Ray, croyant que l'ougandais ne pouvait pas le comprendre: «La folie, mon grand». «La folie mierda» a crié Sinclair dans un semi-espagnol, après avoir réavalé la pomme d'Adam: «On a pas nécessairement besoin d'aller chevaucher par la Manche pour trouver la vérité. L'amour de la vie et l'amour des gens vivent sur ton trottoir. Même si tu ne les connais pas». «Moi ce que je trouve sur le trottoir c'est de la merde» m'a dit Ray à voix basse. Cette fois Abel a esquivé -sans bien savoir pourquoi- les yeux de son ami.

«Allez je t'accompagne, ougandais» il a souri en attrapant le sac de linge sale et il a frotté l'épaule dénudée de Sinclair: «Vas dans ta chambre». Nous sommes sortis dans le couloir l'un derrière l'autre, et en passant devant les toilettes je me suis souvenu de ce violent vomi qu'avait dû laver Faruk quelques matins plus tôt. C'est pas juste, j'ai pensé. Je l'ai pensé dans ma chaire et dans mon âme pour la première fois de ma vie, mais sans comprendre encore que ces simples mots pourraient être l'inscription adéquate pour les portes de l'enfer du purgatoire et du paradis ensemble: pour l'âge adulte lui même. C'est pas juste, s'est remis à penser Abel en voyant monter le Cordobés à grand par les escaliers. «Ils m'ont répondu» il a haleté. «On m'a répondu. Et c'était la maison de Paloma Picasso.

Mais elle venait de sortir pour un défilé de mode ils m'ont dit. Comment va notre galant du Stella?». L'ex-galant montait déjà vers sa chambre ayant manifestement oublié le sujet, monologuant féroce avec le grand Danois. Moi je suis descendu à la laverie et j'ai attendu que les vêtements soient prêts sous le froid paralysant du sombre trottoir. Alors j'ai senti que se projetait un signal lumineux qui montait et se répandait dans le ciel du temps, effleurant silencieusement les os de ma nuque.

CETTE MÊME nuit le Cordobés a été recommandé par Lucio et Hugo pour faire deux galas en dehors de Paris, avant Noël. «Nous débutons ce samedi à Massy» il a annoncé pédant, arquant les sourcils comme s'ils allaient jouer à l'Olympia. Abel a laissé échapper cette information non seulement par pur distraction, mais aussi parce qu'il n'adorait pas encore avec autant de force Bénédicte au point de me faire saisir la flèche rouge courbée qui sur tous les plan de métro de Paris indiquait exclusivement la banlieue où vivait la Vierge. Cette nuit il était devenu sentimentale dans d'autres directions, en plus. Il était revenu du Bateau une fois encore tout à fait aviné et sans un franc de trop, ce qui l'a amené à allumer dès l'entrée le petit magnétophone pour écouter les buts marqués par Liverpool contre Nacional -les mêmes que sur le mur, mais enregistrés par Ma-Sa et son père dans l'indépassable version de Carlitos Solé. Ce qui m'émouvait jusqu'à l'attendrissement c'était ce coup-franc marqué par Saúl Rivero à la fin du match: un but d'une petite équipe gagnant deux à zéro dans le stade Centenario, rien de moins. Derrière la voix brulante de Solé se produisait une douce explosion de la tribune qui faisait indéfectiblement pleurer Abel. C'était comme si la fumée de l'enfance incendiée ne le laissait voir -durant une longue rafale de vent contraire- que ses propres yeux sans fond, et même sans nom. Nous gagnons rarement, j'ai pensé en levant le regard vers le visage de ma sœur: nous gagnons tellement rarement, Ma-sa. Sur la cassette que je vous ai enregistrée avant de m'en aller je te disais que ce qui m'importait le plus n'était pas d'être heureux, sinon de trouver la paix. Mais ça fait tellement longtemps que je suis malheureux que maintenant je ne trouve plus rien.

Ma-Sa a presque arrêté de sourire, menacée par la fissure croissante de la photo. Elle aura déjà couché avec quelqu'un? s'est tout à coup demandé Abel, se rendant compte que maintenant il ne pensait plus seulement à sa sœur. Bien sûr: Marie n'a pu être la Vierge qu'en cessant d'être vierge, a-t-il pensé aussi résigné qu'horrifié: Le problème c'est la colombe. Mais combien d'entre-nous les hommes sont capables d'éjaculer la colombe? À

ce moment le Cordobés a mis pour la millionième fois sur le magnétophone Simon & Garfunkel, et la première chanson m'a transporté sur les avenues aux arômes d'eucalyptus où devait encore vivre Gabi. Abel a fermé les yeux et pu voir parfaitement son ex-femme, debout et l'attendant dans l'obscurité du jardin. C'était une jeune fille blessée, et elle baissait la tête avec une humiliation insupportable. Un homme peut pardonner à n'importe quelle autre homme jusqu'à l'éternité, mais à lui même jamais -il philosophait en tapant sur la machine à écrire un long poème. J'ai travaillé jusqu'à trois heures. Je l'ai intitulé *Gabi vieille* et je l'ai montré à Ray, qui était en train de relire *Le Puits* avec des yeux injectés.

«C'est bien» il m'a dit, après avoir jeté un œil sans envie. Alors j'ai commis la même erreur de le consulter sur la substitution d'un verbe que je pouvais -et devais- solutionner tout seul. Ray a tout de suite trouvé un bon substitut. «Merci, mec, t'es un crack» j'ai dit, en sortant de la pièce. Lui ne m'a pas répondu. Ce que j'ai rêvé par la suite -avec la lumière éteinte et le corps en position fœtal bien qu'à moitié éveillé encore- se passait sur un fond musical de joie hollywoodienne. Il y avait aussi un autre élément cinématographique dans le ton du paysage, où l'impressionnisme captait quelque chose de Rembrandt et les couleurs et les vêtements et les cheveux du personnage principal s'harmonisaient avec l'ensemble dans le style d'Agnès Varda. Moi je poursuivais Bénédicte le long de la côte arborée et jaune de la Seine. Elle, elle courrait au ralenti avec la chevelure rousse en flottement et le pull-over doré qu'elle portait quelques jours plus tôt merveilleusement gonflé par la grossesse. Après (à la fin de la séquence) l'objectif révélait qu'Abel était un centaure: une grande créature bleu qui traquait l'enfante avec le regard des chimères de Notre-Dame.

SAINT-TROPEZ

Un homme fume en face d'une bière au Sporting Bar de Saint-Tropez, avec les yeux brumeux. Il vient d'arriver de l'autre côté de la place avec sa guitare sur le dos, après qu'une voiture l'ait laissé à la jonction du chemin qui descend à Pampelonne. Sur la place

on joue à la pétanque sous des guirlandes de lumière jaunes: une foule villageoise entoure les pêcheurs qui de temps à autre se penche en faisant briller une petite boule métallique dans l'air sur le terrain assombri par les platanes. Le guitariste mélange le tabac avec la bière et observe fixement l'espace doré ou fume la terre levée par la foule. Il a l'air de regarder un mirage où flotte son enfance. Quand il sort du bar et commence à parcourir une ruelle pleine de commerces qui débouche sur le port, son visage resplendit comme pacifié. Puis il avance aspiré par le défilé touristique qui s'entasse sur les pavés séparant les restaurants des yachts. À hauteur du Gorille il voit un noir gigantesque vêtu d'un tutu et de bas et de chaussures de ballet rose, en train d'effectuer des pirouettes: les gens stupéfaits lui ouvrent le passage, et presque tous terminent par mettre une pièce dans le chapeau que fait circuler un adolescent tropézien sur un skateboard. Le guitariste trouve ses compagnons conversant avec deux jeunes-filles italiennes dans le vertex même de l'angle du quai. Quand les autres découvrent le ballerine ils échangent des regards à peine amusés, et continuent leurs trucs. Le guitariste s'assoit pour fumer sur l'étui de son instrument, admirant les mouvements réalisés par le tropézien qui fait le poisson pilote du noir: il travaillait sur son skate (comme un surfeur sous une vague humaine) tournant à des vitesses incroyables. Soudain il le voit de très près, avec le visage presque infantile verdit par la peur au moment de perdre le contrôle et de voler vers le bas du quai. Avant l'éclaboussure et le cri collectif, on entend l'explosion disproportionnée du crane du garçon. Le guitariste saute et voit une énorme tache rose au flanc d'un yacht. Sa paix se décompose comme un maquillage ruiné par le reflux de l'horreur.

MES RECHERCHES ont commencé à se dérouler de manière volontaire à partir de la nuit où j'ai découvert -par pur hasard, il faut bien l'admettre- que Li Pomeroy et Lilith Brower étaient la même personne. Cela ne faisait plus un doute. Le problème est que si je me met à creuser et fais un faux pas on se fait virer du restaurant, je pensais. Abel a pris un whisky au bar de chez Marlène tôt dans la soirée. Même si l'on doit plus cinquante francs à l'Inspecteur Bugeia. Et on le sait trop bien pour rester les bras croisés. Certainement là-bas à Paris tout est déjà réglé, me suis-je mis à raisonner de suite: Et moi ici, en train de me masturber.

Abel a commandé un autre whisky et s'est approché de la table où Pedrito et le Cordobés travaillaient les deux italiennes qu'ils avaient rencontrées la nuit où le garçon en skate s'était ouvert le crane contre un yacht. La milanaise de Pedrito était une vraie beauté et

avait au moins vingt-cinq ans. Il ne se passait pas grand-chose avec celle du Cordobés. «Pardon, les imberbes» j'ai demandé: «Ces minas chamuyan*?». «Plus ou moins» a murmuré Pedrito: «Fais attention nono. On sait jamais. Qu'est-ce que tu veux?». «Je voulais te demander si par hasard ta cousine Colette t'avait donné des nouvelles de l'affaire Sinclair que tu aurais oublié de me raconter». «Non: la seule chose que ma cousine Colette m'a communiqué c'est qu'elle a besoin de money» a répondu Pedrito en souriant: «Et moi j'essaie de lui obtenir, ici et maintenant. Tu comprend nono?». «Oui» j'ai dit: «Il est évident que tu es né pour te sacrifier, pauvre créature».

Abel s'est levé pour fumer et terminer son verre dans le cadre de la porte. Alors il a vu une Citroën crasseuse se garer sur la place de l'Hôtel-de-Ville (à quelques cinquante mètres) et il ne pouvait pas le croire. Il a vu le noir Batalla descendre de la voiture abrité sous son chambergo blanc et le percussionniste brésilien qui l'accompagnait en été, et il a finalement bien dû le croire. Batalla a fait un signe à l'autre noir pour qu'il marche en direction de Chez Marlène. Quand ils m'ont reconnu ils se sont précipités pour me serrer dans leurs bras avec leurs instruments en l'air et tout le reste, ce qui a provoqué un entrechoquement de guitare ton-ton cigarettes et whisky on the rocks digne d'être filmé. «Comment va la plus jolie patronne de toute la côte d'Azur, hein?» m'a demandé Batalla: «Vous connaissez Marlène?». «Nous travaillons ici. Nous avons signé un contrat d'exclusivité pour tout l'été» j'ai menti, en le regardant fixement. «Très bien. Très bien, mon frère» a répondu sa myopie arrogante (bien que suspicieuse) derrière ses verres fumés: «Moi j'ai joué ici beaucoup de fois. Ici je suis comme à la maison, mon frère». «C'est bien» j'ai dit: «Entre. La patronne n'est pas arrivée encore». Le petit noir m'a percé de ses yeux rosacés en passant, et moi je lui ai rendu la pareille en caressant ses cheveux crépus. Marlène est arrivé tout de suite après et il était évident que Batalla essayait de nous voler notre boulot, même s'il ne s'est rien passé: ils ont mangé des spaghettis bolognaise, ont chanté cinq ou six daubes et ils sont partis. «Ils jouent pas mal. Mais vous êtes meilleurs» m'a dit la patronne: «Il y a pas longtemps nous sommes montés à Paris et nous étions au Favela. Quelle boîte horrible». Moi j'étais sur le point de lui demandé jusqu'à quand avaient-ils été à Paris mais je me suis contrôlé. Après le premier passage je suis sorti faire un tour sur le port et j'ai rencontré les jumeaux en train de célébrer au Gorille. «J'ai une fille, Ujuguayen» m'a annoncé le Sourcille, en me serrant dans ses bras: «C'est arrivé hier, avec la tempête». «Bon Dieu: jusqu'à Saint-Tropez il existe des jeunes-filles fertiles qui parfument la nuit et des types qui te prennent vraiment dans leurs bras»

a murmuré Abel, lyriquement sentimental. Et il a bu un autre whisky.

En revenant Chez Marlène en marchant par la ruelle de derrière j'ai commencé à entendre l'Andante du Concerto 21 pour piano de Mozart: mais le piano était étrangement seul, sans le moindre accompagnement. Je suis entré dans le bar par le fond et j'ai vérifié stupéfait que quelqu'un était capable d'arracher cet Andante à un piano de bar -et même ainsi de transformer tous les gens présent en instruments muets de l'orchestre qui manquait. Les paroissiens gonflaient de leurs yeux les silences proposés par les mains parfaites du gringo insupportablement tapette et ridicule qui était en train de jouer. J'ai essayé de ne pas faire de bruit en fermant la porte ni en marchant pour m'asseoir le plus près possible du prodige. Ensuite je me suis laissé porté sur les vallées du whisky jusqu'à l'endroit doré depuis lequel Mozart nous appelé. Ah: que la vérité de mon coeur puisse encore se chanter, j'ai prié. Pourvu qu'ils ne me tuent pas ma mère, pas encore. Mon vieux Dylan, j'ai prié: mon vieux Wolfgang. Attendez-moi.

Comme je n'avais pas fermé les yeux, j'ai pu voir entrer simultanément un «homme chic» par la porte de devant et s'asseoir sur une banquette et commander un verre que Marlène lui a servit avec trop de bruit. Mais le glaçon paressait avoir roulé dans le dos du pianiste: la tapette a arrêter l'Andante et s'est approché du comptoirs avec une inoffensive gargouille rosacée accroché au dessous de ses lunettes. «Merde» il a crié: «Marlène, tu ne mérites même pas de mourir pour avoir attaqué ma musique. Moi -Wolfgang Amadeus- je te déclare morte». «Allez vas te faire enculé, schizo» a rigolé la patronne en le chassant de la main: «C'est la première fois que tu daigne mettre un pied dans mon bar et tu fais un scandale? Allez va et essaye de peindre un bon tableau, tu as encore le temps. Et ne vole pas des phrases de Conrad quand tu parles -ni au pauvre Dinu Lipatti, quand tu joues. Ne voles plus rien à personne s'il te plaît». Alors le pianiste s'est mis à pleurer à grand cris et s'est échappé du bar en se déhanchant proprement.

Maintenant tout le monde pleurait aussi, mais de rire. Abel a allumé une cigarette trop rapidement. Il essayait de se concentrer lorsque Pedrito l'a appelé depuis le comptoirs pour lui présenter le «brésilien» qui avait déchaîné le scandale pour avoir commandé une vulgaire vodka on the rocks. L'éphèbe vivait dans la villa d'un célèbre architecte et il nous a proposé de jouer deux demi-heures pour cent francs. «Il y aura B.B» il nous a dit: «Si vous montez dans la voiture moi je vous emmène. Ça fait trois heures qu'ils m'ont

demandé des musiciens et vous êtes les seul que j'ai trouvés». Nous nous sommes regardés avec Pedrito. «Bon, c'est pas beaucoup d'argent» a reconnu le portugais: «Mais B.B est venue, enrhumée et comme elle est. Et Marlène vous laisse partir: je lui ai demandé la permission». Comme par hasard, le jour précédent nous nous étions achetés (malgré ma farouche opposition, il faut le reconnaître) trois costumes au cas où une occasion comme celle-ci se présenterait. «Il faudrait nous emmenez au camping pour nous changer d'abord» lui a répondu Pedrito, en me lançant un regard narquois: «Tu t'imagines bien que pour les galas nous utilisons d'autres fringues, brésilien». «J'imagine, j'imagine» a gueulé le portugais avec un accent carioque.

A PARTIR de la nuit où ils ont joué pour les amis intimes de Brigitte Bardot les choses se sont tellement améliorées qu'avant la fin Août ils avaient dépassé de loin le statut économique atteint à Ranchito. Abel avait déjà économisé le double de ce qu'il devait à Bugeia, et pendant plusieurs semaines il pensait -avec de raisonnables espérances- pouvoir payer tout seul son billet de retour en Uruguay. Quand ils ont été embauché pour animer un anniversaire au très célèbre Club 55 avec le noir Batalla (qui avait incompréhensiblement réapparu après longtemps sans le voir) la gloire a atteint son apogée: cette nuit ils ont eu une photo bras dessus bras dessous avec B.B qui leur a permis de se faire payer comme des vedettes dans plusieurs shows privés, en plus d'autres avantages. Abel a envoyé une copie à Montevideo et ainsi pu authentifier la ribambelle de mensonges qu'il avait écrit à sa famille sur sa dolce vita.

Puis nous avons quitté le camping. La tente s'était effondrée après les trois jours de mistral et tramontane qui ont failli effacé Saint-Tropez de la carte (quand a accouché Isabelle et s'est enrhumé Brigitte et moi qui me suis presque envolé) et nous l'avons vendu à prix d'or à la Miguela, qui s'était retrouvée seule: Gastón et Mili étaient partis pour Rome complètement ruinés avant d'avoir à vendre la voiture. La Miguela n'a fait aucun commentaire sur ses contrats sexuels et j'ai perdu une précieuse opportunité de gagner du temps dans mon enquête. À ce moment-la j'avais perdu presque toute foi en mes capacités de détective, mais cela ne me peinait pas trop. Maintenant il vivait en plein Saint-Tropez, et comme la tigresse ne donnait aucun signe de vie, moi je me dédiais à l'écriture d'un livre délirant qui s'appellerait *Deux cents sonnets affamés pour Paris*. J'ai réussi à en écrire cent onze en une semaine -beaucoup d'entre-eux avec des structures régulières- et quand je me suis senti suffisamment exorcisé j'ai commencé à profiter du merveilleux

petit port déjà assez vide, au début de septembre.

L'automne se substituait au tourisme, maintenant. Les endroits préférés d'Abel étaient la terrasse du Sporting -où il déjeunait en savourant le charme de la place qui se velouté sous le soleil ocre- et le sentier qui passait derrière la Citadelle. Il allait s'asseoir là-bas presque tous les après-midis, pour voir se profiler le bleu différent des Alpes proches et lointaines (et plus lointaines, encore) sur l'infinie lueur du golf. Abel travaillait avec le dictionnaire et déchiffrait un seul poème de Rimbaud chaque après midi -avant de contrôler les gradations de la lumière projetées horizontalement sur le blanc cimetière marin qui se tenait à ses pieds, cinquante mètres plus bas. Une nuit j'ai croisé le Sourcille en descendant à la Citadelle et après l'avoir félicité pour les quatre kilos et demi que pesait la petite j'ai osé lui demandé un paquet de yerba: il m'a répondu que ce serait un honneur pour lui de m'offrir la totalité. Alors j'ai commencé à me levé assez tôt et à prendre le maté face aux grandes fenêtres de la chambre qu'on partageait avec Pedrito au troisième étage d'un immeuble délabré et sans ascenseur, situé dans l'Impasse des Conquêtes. Le Cordobés louait une pièce dans une autre pension, par chance. Depuis notre fenêtre on pouvait voir une frange de la Méditerranée et plus loin les collines, et un matin où une averse a bleuit une lumière escarpée Abel a écrit un poème à Bénédicte et l'a terminé comme ça: *La pluie de ton enfance a embrassé le soleil pour toujours.*

Cette après midi il était sur le point de sortir pour la Citadelle quand on a frappé à la porte avec un léger ton d'autorité. C'était un petite brute élégante, cette fois. Après m'avoir dit (très aimablement bien sûr) qu'il venait me chercher parce que mademoiselle Li Pomerio voulaient me parler, je suis resté là à regarder ses lunettes noirs fixement sans dire un mot. «Si vous êtes d'accord, évidemment» a-t-il ajouté en tournant le regard vers le couloir entre arrogance et humilité. «C'est pour un contrat?» j'ai demandé. La petite brute a fait tourner une clé dans sa main hâlée et a haussé les épaules. «C'est possible» il a dit, jouant le sympathique. Alors j'ai pris la photo de B.B avec Jamaica et je lui ai passé sous le nez jusqu'à lui faire soupirer le Oh la la qui se devait.

La seule chose qui manquait était de me faire emmener par un poseur, ai-je pensé en montant dans le dernier modèle Ferrari qui nous attendait en bas: Ça fait longtemps que je ne prête plus attention aux miroirs, mais à en juger par la manière dont ce gorille s'est comporté je dois avoir les yeux infectés. Le vieux Marlowe n'a jamais du les avoir aussi

infectés et pourtant il devait bien mieux connaître le mal que moi, j'imagine. *Mais quel genre de mal, champion?* lui a demandé une voix comme venant du sous-sol. Le mal est un, s'est répondu Abel Rosso commençant à suer de peur non seulement de Lilith Brower mais de n'importe quel spécimen de l'espèce humaine qui se présentait à lui. Et si l'ange t'apparaissait pour te faire pleurer sur l'humanité souffrante? Si apparaissait le chérubin comme cette nuit obscure et sereine où tu as commencé à croire? *Qui: la petite pute Ma-Sa?* s'est interposé la voix de Ray -maintenant parfaitement distinguable à l'intérieur de moi, pour la première fois de l'été. Abel s'est senti asphyxié et s'est accroché au tableau de bord avec tant de brutalité que l'autre a mis un coup de frein. «Vous vous sentez mal?» il m'a demandé avec un air de supériorité. «Non. Juste des gazes» je lui ai répondu (accompagné d'un geste éclairant) et il a redémarré sur la sinueuse route qui montait entre les villas avec un sourire figé. Le pire c'est que ça n'était pas exactement la voix de Ray, ai-je pensé tandis que nous entrions dans une incroyable mansion construite sur la falaise: C'était la mienne aussi. Ça commence à vraiment mal tourner. Mais ne t'écroule pas. Souviens-toi de ceux qui se battent. Ne laisse pas la voix passer. Abel a fermé les yeux pour se les frotter doucement. Quand il est descendu de la Ferrari son dos dégoulinait de sueur mais il lui restait suffisamment de force pour faire baisser les yeux au garçon. «Elle est où?» j'ai demandé. «Par ici, s'il vous plaît» a dit la petite brute en perdant le sourire.

Li Pomeroy m'attendait étendu sur un divan -on voyait à peine sa tête couleur or blanc- devant une énorme piscine décorée (sous l'eau) avec des mosaïques byzantines sur lesquels les personnages évangéliques avaient été géométrisés en série, dans le style des Menines de Picasso. Je ne pouvais même pas les regarder, à cause de certains détails que j'ai relevés du coin de l'œil. Ensuite j'ai vu la femme, mais ça ne m'a pas provoqué le moindre dégoût: elle ne portait qu'une paire de lunettes et un crucifix à l'envers qui se muait doucement entre les tétons. «Salut» elle m'a dit, et m'a montré un pouf. Je lui ai répliqué la même chose pendant que je m'asseyais. Je n'ai pas osé sortir une cigarette par peur du tremblement, mais j'ai accepté. «Whisky double» j'ai expliqué à la petite brute: «Sans glace. Et avec deux mesures d'eau gazeuse glacée». J'ai ajouté un clin d'œil. Le garçon a souri et me l'a apporté tout de suite, impeccablement préparé. Li Pomeroy n'a pas arrêté de me regarder fixement pendant que j'avalais une première gorgée avec anxiété. Abel a commencé à sentir une sorte d'infinie et absurde gratitude parce que la femme portait des lunettes noires, jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'elle les portait parce qu'elle était droguée. Il s'était rendu compte à cause de la sueur frontale -et il s'est immédiatement

souvenu de son maître et ami: le brave Monsieur K. «On va voir» elle a croisé ses mains sur son sexe comme si elle avait honte: «Ils m'ont dit que tu es un créateur: un musicien, un poète-». «Musicien non» je l'ai corrigé. «Enfin, c'est pas important. Un poète. C'est suffisant. Mais tu es très ami de ce guitariste extraordinaire qui a joué Chez Marlène l'autre jour, n'est-ce pas? Par hasard tu connais -ou plutôt: tu as connus- quelqu'un qui s'appelle Brower, mon chérie?».

La question m'a pris par surprise: elle m'a presque assommé. Abel est resté un moment absorbé dans la contemplation d'un Saint Joseph cornu -qui souriait sous les eaux turquoises- avant d'acquiescer de la tête. «Ce n'était donc pas une coïncidence» a murmuré la femme. Et j'ai pensé; Si c'est la fille sur laquelle je suis tombé la nuit au Stella qui volait l'argent de Sinclair je suis grillé. J'ai donc terminé le whisky et j'ai allumé une cigarette sans trembler et j'ai regarder les yeux de la tigresse. Elle, elle avait mis ses lunettes sur ses cheveux d'argent et alors il a pu voir sa vraie nudité, pendant une fraction de seconde: c'était l'obscénité asexuée et létale que je connaissais déjà trop bien. C'était un pur abus. Mais si quelqu'un résiste et se concentre -en acceptant les conséquences, évidemment- il n'y a pas une Chimère au monde qui ne finit pas par baisser les yeux.

«Haha: ça n'était donc pas une coïncidence» a répété Lilith Brower en écartant les jambes et levant les genoux. J'ai eu une érection mais je n'ai rien dit. «Tu vois ce crucifix à l'envers» a-t-elle commencé à sermonner tout à coup, avec l'enthousiasme du haschich: «Ça ne représente pas le diable avec des petites cornes ou n'importe quelle autre connerie. Ça c'est la vita nova Poète: la vie sans passé. Sans futur. Sans mort. Et sans crucifixion. Seulement la vie que nous créons nouvelle: celle du pur plaisir en état de grâce. Sans péché concevable». La femme s'est mise à rire longuement et a levé les bras, et Abel a fixée son regard sur l'une des blondes aisselles non rasée. Confirmé: les anges ont leur sexe dans les aisselles. C'est pour ça qu'ils en ont deux. Et obstruées -il a pensé: quelle médiocrité, mon Dieu. Quel satanisme de troisième zone. Les garçons qui torturent dans n'importe quelle petite caserne de Montevideo sont des docteurs à côté de cette oie: dommage qu'elle soit tellement belle. Ensuite il a commandé un autre whisky par signe et la petite brut lui a apporté de suite et lui a fait un clin d'œil exagéré, faisant allusion à la patronne. Abel a senti qu'il commençait à y avoir une certaine affection entre eux.

«Ça fait pas longtemps que je connais Marlène. Ça fait pas longtemps que je l'aime» a

recommencé le sermon de Lilith, tendant ses seins pour s'étirer: «Elle est merveilleuse. J'aime les gens qui ouvrent leurs merveilles: il y a quelques jour deux musiciens brésiliens vivaient à la maisons, par exemple. Et aussi un peintre hollandais qui joue Mozart comme un dieu-». «Ou comme Dinu Lipatti» j'ai laissé échapper. «Tu connais Wolfgang Amadeo Strudel?» a demandé la tigresse remettant ses lunettes pour scruter mon visage. «De vu» j'ai dit. «Bien, vous allez faire connaissance. Nous organisons une petite fête, ce soir. Tu ne veux pas rester?». «Je dois travailler» j'ai dit en me levant brusquement -mais sans oublier d'ajouter les remerciements: «Tu as besoin d'autre chose?». «Non» a murmuré Lilith: «Ça m'a juste intrigué que quelqu'un nomme un Brouwer en face de moi, c'est tout. Et je voulais vérifier si c'était une coïncidence».

Alors elle a remis ses lunettes sur sa tête couleur or blanc et cette fois je n'ai pas pu tenir son regard. «Sinclair était déjà mort bien avant de mourir» elle a dit avec une froideur qui m'a hérissé: «Moi je m'appelle Li Pomeroy depuis très longtemps et en plus je-n'ai-pas-de-pas-sé. C'est clair?». Abel n'a pas répondu. Il regardait fixement le whisky presque intact et pensait cette fois que la bête nue qu'il avait en face de lui ne devait pas être une sataniste inférieure aux tortionnaires des petites casernes. «Salut, Li» j'ai dit en faisant un signe à la petite brut pour qu'il me descende au port. Elle a rendu le Salut en se retournant sur le ventre mais j'ai évité de regarder ce qui devait se regarder.

«DOMMAGE QUE tu ne sois pas resté» a dit la petite brut, pendant que nous démarrions: «Les fêtes sont vraiment pas mal». «Je dois travailler» j'ai répondu. «Dommage» a répété le garçon: «Parfois nous terminons tous ensemble dans la piscine. Même les employés participent aux happenings». «Quelle patronne tellement démocrate» j'ai dit en regardant dehors. Le jour s'obscurcissait et moi j'avais perdu ma surveillance depuis la Citadelle. «Bon, pas aussi démocratique que tu pourrais le penser» a corrigé le garçon: «Elle, elle couche avec tout ce qui bouge. Et pourtant elle a viré le noir de la villa parce qu'il voulait la sauter. *Fuera bicho* elle lui a crié en espagnol».

Donc c'était Batalla, a pensé Abel en tripotant une cigarette: Je crois que tout commence à faire sens. Donc j'ai commencé à jouer en contre-attaque: «Tu ne sais pas si ta patronne l'a connu à Paris, le brésilien?» j'ai demandé avec un rictus d'inquiétude: «Moi je ne l'ai jamais vue dans la boîte là-bas». «Je ne sais pas» a répondu l'autre: «Moi ils m'ont embauché cet été. Je suis de Cannes. Mais le noir c'est le peintre qui l'a fait entrer dans la

villa, d'après ce que j'ai compris: cette pédale qu'ils appellent Mozart». Abel a jeté sa cigarette à moitié fumée et croisé les bras tout le reste du trajet pour dissimuler son tremblement. Mozart c'est l'ami de Amelot: celui de la fête à laquelle a assisté Ray, il a pensé avec moins de peur que d'éblouissement. J'ai réussi. Ami d'Amelot de Sinclair de Lilith et du noir. Je crois que je vais bientôt pouvoir envoyer un télégramme en bonne et due forme à Bugeia, s'il on est encore en vie.

«Merci, mon vieux» j'ai dit à la petite brut quand je suis descendu à l'Impasse des Conquêtes. Il faisait presque nuit et je ne tremblais plus, j'ai donc accepté de lui montrer une fois encore la photo de B.B avec Jamaica à la lumière du tableau de bord. «Incroyable, franchement» s'est dit le garçon en roulant ses yeux encore innocemment dégénérés: «Quand tu pourras, viens à une petite fête et tu vas voir elles sont incroyables». «Je t'ai déjà dit que moi je travaille, garçon» j'ai grogné gentiment.

CHAMBRE 22

Trois garçons posent devant un photographe dans la prairie boisée d'une villa à Bièvres un radieux après-midi printanier. Ils sont vêtus de bottes, de ponchos et de T-shirts noirs, et manient leurs instruments avec la férocité exagérée de ceux qui font semblant de porter des armes chargées d'avenir. Cependant -au fil des clics- l'adolescence de chaque visage finit par émerger, détruisant les masques. Le garçon qui tient un charango debout à droite n'a pas plus de seize ans: entre la flottaison de sa crinière charrúa, la gentillesse enfantine, l'intelligence et la luxure brillent par intermittence. Celui qui se tient à gauche avec un tambour sur l'épaule est un peu plus âgé et beaucoup plus petit: il a un nez moins aquilin, une moustache de renard et des cheveux courts, et avant le dernier déclic son impuissance s'est embarrassée d'un nouveau masque de vanité. Au centre -sur la base gigantesque d'un pin abattu- est assis le guitariste, probablement pour dissimuler sa petite taille. Ses pommettes sont gonflées par l'alcool et sa barbe très longue (les autres essaient seulement d'en faire pousser une) et il a incliné son visage vers le sol, ce qui permet d'entrevoir sa calvitie précoce. Mais ce qui le différencie en profondeur de ses pairs n'est pas le lustre de la décrépitude physique qui est bien dissimulé dans le contexte photographique, mais

plutôt la lucidité: son adolescence agonisante lui fait reconnaître presque paisiblement qu'il n'a pas encore compris la vie. Quand ils ont fini de poser, ils rendent leurs ponchos à l'homme d'affaires et se jettent sur les canapés du jardin de la villa pour fumer. D'autres musiciens -dont un flûtiste habillé en fumeur- prennent des photos dans les bosquets traversés par des canaux et des petits ponts du XVIIe siècle. A côté du guitariste, une vieille chienne se couche, s'allongeant doucement sous la lumière horizontale. Puis une phrase de Mozart, qui semble ne pas être jouée par le joueur de flûte caché mais par un coucher de soleil du temps de Saint-Colombe et de Marin Marais, se fraye un chemin dans les prés et les yeux du garçon sont inondés pendant quelques secondes comme s'ils étaient baptisés: un intérieur doré calme sa soif face à la splendeur du ciel arrêté.

LE PATRON de la Reja leur donnait une nuit de repos par semaine, et le pénultième lundi de mai ils en ont profité pour se consoler du triomphe de Giscard au second tour en allant dîner au Bateau comme au bon vieux temps. Même Pedrito a bu du vin. Au Bateau les remplaçaient un trio composé de deux français ineptes et d'un dégoûtant argentin grisonnant qui utilisait la quena pour illustrer graphiquement comment il avait sucé un autre genre d'orifice la nuit précédente. Nous autres latino-américains nous l'appelions el Coya, et il s'asseyait sur la même banquette que moi. Abel s'est saoulé en se rappelant avec une merveilleuse tristesse la nuit où il avait rencontré la gamine: ça allait bientôt faire vingt jours sans nouvelles de Bénédicte, et cela l'affligeait au moins autant sinon plus que l'infâme défaite de l'Union Populaire.

Je pourrais l'appeler en prétextant que mon pantalon noir est décousu et que dimanche nous avons une séance photo à Bièvres. Mais non, moi je n'appelle pas. Colette était folle de joie parce que Pedrito l'avait emmenée se promener, et j'ai choisi de lui demander cette faveur. «Qu'est-ce qui se passe avec la gamine che?» a demandé le Cordobés, sur lequel j'avais toujours eu une évidente influence télépathique (il suffisait par exemple que je pense à une mélodie pour que lui la siffle instantanément dans quatre-vingt-dix pourcent des cas). «Elle va bien» a menti Abel: «On se voit lundi prochain». «Mais il se passe quelque chose, che?» a insisté l'autre, en caressant ses moustaches de renard. «Oui et non» j'ai dit: «Au final je sais pas». Ce que je sais c'est qu'au moins elle ne sort pas avec toi, j'ai pensé en regardant avec gratitude la cleptomane: Martine était ivre et mordait la pointe grenade du foulard de cow-boy que portait le Cordobés quand il se sentait beau.

Ensuite ils sont sorti à parcourir la Mouffetard en rêvant à l'argent qu'ils allaient faire en une tournée -sur le point de se concrétiser- dans les Maisons de Jeunes de tout le pays, en chantant des thèmes révolutionnaires habillés avec des uniformes type Quilapayún. («C'est dans la poche: la révolution est toujours une bonne affaire» avait commenté Ray quand il a appris pour le projet de l'impresario qui est venu nous voir à la taverne, et moi je me suis énervé.) Abel se rappelait différentes étapes de Paris et de Ray -qui s'il recevait son virement ou s'il vendait le Pentax pouvait disparaître de sa vie à tout moment.

Cette même matinée j'avais gagné le plus grand face à face que nous avons jamais eu, et ça me torturait. «La révolution pourrait être une bonne affaire pour les fils de pute» je lui avais répliqué en traversant le Pont Saint-Michel en direction du quartier (nous venions de parcourir les îles et de nous arrêter pour divaguer face aux chimères de Nôtre-Dame pour la millionième fois): «Moi je pense faire le fric suffisant pour retourner là-bas à militer contre le fascisme. Comme il se doit». Alors je me suis souvenu de Bénédicte et j'ai ajouté sans solennité: «À militer contre le fascisme et contre la putréfaction. Et ça je suis déjà en train de le faire ici et en moi-». «Ça sonne bien» a dit Ray: «Mais la vérité c'est que ce qui pèse au fond c'est le mécanisme physiologique, gamin: tout animal ne se meut que par instinct de conservation purement égoïste. Et ça peut devenir dans le fond la forme la plus parfaite de putréfaction ou de fils-de-puterie, même s'ils veulent la déguiser avec le mot amour. Ça c'est l'unique vérité: faut te faire une raison, gamin».

Alors je me suis freiné et j'ai pointé du doigt la tête de Ray, qui est restée clouée comme un insecte contre la Seine incendiée par le crépuscule: “Dis-moi pourquoi un homme donne sa vie pour un autre” j'ai murmuré doucement, mais avec autorité: “Explique moi pourquoi”. Le regard du riverense a brillé un instant, jusqu'à ce que son pittoresque sourire chargé de cynisme lui fasse baisser les yeux et m'oblige à continuer à marcher silencieux jusqu'à l'hôtel. «Tout ce que je sais c'est que l'amour ne cesse jamais d'être une bonne affaire, mon vieux. À court ou à long terme» il a dit quand nous sommes arrivés à la porte du Stella: «Je vais passé chez Amelot. Ah: j'ai oublié de te dire que je me suis débrouillé pour faire la plonge chez Robert demain, et je vais voir si je peux me faire un petit voyage en Hollande avant qu'arrive la tournée. Et ne sois pas trop amer à cause des élections, Abel. Il n'y a pas de solution pour le monde: avec ou sans les rouges».

Abel s'est énervé de nouveau en pensant à la provocation. Ce malade est pire que quand

nous nous sommes rencontrés, il a pensé en voyant descendre son ami (avec sa veste en jean délavée) dans le gouffre crépusculaire de la Monsieur-le-Prince. Et cette même nuit -se remettant de la beuverie dans une brume presque céleste- j'ai eu l'horrible certitude de la condamnation de Ray. De la condamnation d'un homme. J'ai essayé de l'aider, il a pensé, sentimental: Moi j'ai essayé de l'aider. À ce moment Colette a vu l'enseigne du Favela et a commencé à faire des petits sauts comme les enfants. «On va la mettre dans cet antre du vice, nono?» m'a demandé Pedrito, en soulevant l'aile de son chapeau à la John Wayne. «*Dale, boludo*» a dit Colette en espagnol, me menaçant par signe de ne pas coudre mon pantalon. «Bon, ok» je leur ai dit: «Comme ça on écouterait chanter la petite-amie du Cosmosphère». Mais c'était le dernier endroit au monde où j'avais envie d'aller. Le Cordobés et la forte poitrine venaient en s'embrassant cinématographiquement quelques mètres derrière, et nous ont suivis en frottant leurs respectables nez.

Pour descendre au sous-sol où se trouvait la boîte il fallait traverser un labyrinthe de couloirs à peine éclairés par des spots de couleur sang recouvert de toiles d'araignée. «J'ai jamais aimé le Train Fantôme» j'ai confié à Pedrito tandis que nous descendions les dernières marches: «Même plus grand je ne pouvais pas les supporter». «Courage nono, on est pas au Parc Rodó» a murmuré le gamin avec le visage verdi par la lumière du bouge. Le Favela était encore une couverture typique pour les vendeurs de drogue bien que mieux accommodé maintenant. Au moment où nous sommes entrés, Batalla était en train de jouer un pot-pourri de sambas et bossas très connues, accompagné -comme toujours- par de véritables brésiliens. Le public était un mélange déprimant de drogués et de touristes snobs qui acceptaient sans le moindre préjugé la mode far-west de consommer les cocktails avec les pieds croisés sur la table.

«Quelle odeur de fromage, mec» a commenté le Cordobés, et nous avons ri aux larmes pendant un long moment (Colette et la cleptomane par pure solidarité, puisqu'elle ne pouvaient pas comprendre la blague): ça m'a réanimé. Batalla est venu nous saluer avec ostentation dès qu'il a fini de jouer mais ne nous a rien offert, pas même un verre d'eau. Dans la verdure fantomatique de la scène s'est dessiné la masse du Cosmosphère et nous l'avons applaudi avec rage sans qu'il nous reconnaisse: ça lui a pris cinq minutes pour s'accommoder face au clavier jusqu'à ce que son free-jazz constelle ce taudis comme une aube lunaire. Il faudrait trouver où vit Cortázar juste pour le faire venir écouter ce monstre, a pensé Abel ébloui.

Tout à coup une main s'est posée sur mon épaule et j'ai sursauté en laissant échapper un petit cri comme dans le Train Fantôme: Ray était debout derrière moi, souriant avec cynisme et douceur à la fois. «Quelle coïncidence» il a murmuré, pour que les autres ne l'entendent pas: «Justement aujourd'hui c'est mon tour de jouer les Virgile. Regarde qui m'a demandé que je l'accompagne jusqu'ici. Mozart -je crois- a raconté à Sinclair que sa Béatrice était à Paris et que parfois elle fait un détour par ici». Abel a descendu ses pieds pour pouvoir se retourner complètement et il a vu Sinclair se débattant avec le rideau de l'entrée. «Tu l'a rencontré chez Amelot?» j'ai demandé sans pouvoir éviter d'avoir l'air trop sérieux. «Oui. Il semblerait qu'il y aille souvent, il peint. Et il vient ici aussi: il est partout celui-là» a dit Ray, en s'asseyant sur une marche pour me demander une cigarette: «Mais aujourd'hui il est passé à l'appartement parce que Guy organisait une fête d'Adieu pour Mozart. C'est un peintre homo qu'ils appellent Mozart -un hollandais. Tu te souviens qu'une nuit j'ai apporté du Valpolicella et du poulet, quand je suis arrivé à Paris début Avril?». «Oui» j'ai acquiescé de la tête: «Je crois me souvenir de quelque chose. Ce Mozart c'est le peintre qui partait pour le sud?». «Pour Saint-Tropez» a murmuré Ray, se résignant à se lever pour démêler Sinclair du rideau.

Quand Abel a réalisé que l'ougandais portait le pyjama du club Peñarol sous son costume bleu, il a senti la vieille nausée s'installer dangereusement. Mais j'ai tenu bon: Sinclair et Ray ont occupé la table qui était à ma gauche, et de là ils ont salué avec des grimaces le reste du groupe. «Et ceux-là d'où ils sortent?» m'a demandé Pedrito: «Ça te fait plaisir tout ça, nono?». «Che, qu'est qui lui arrive à ce type?» m'a demandé Colette en regardant l'ougandais avec une vraie pitié. «En dehors d'être fou?» j'ai contre-interrogé. «Cet homme n'en a plus pour longtemps» a étonnamment dit Martine en se bouchant la voix avec ses longs doigts de pickpocket: «J'ai vu mourir mon père». Le regard de la cleptomane était transfiguré par une lucidité douloureuse. «Moi j'ai vu mourir un garçon sous la torture lorsque j'étais en prison» a inventé le Cordobés. «Et tu crois que le visage que tu vois là n'est pas celui d'un torturé aussi? Il faut que ce soit un guérillero péroniste pour que ça t'impressionne, débile mental?» a répliqué Abel gratuitement. Ils étaient déjà en train de se défier pour se battre -comme ils le faisaient (depuis l'incident avec Bénédicte) plus ou moins une fois par semaine, à certaines heures de la nuit et souvent en pleine représentation- quand Batalla a annoncé Mich.

Il l'a présentée comme une gloire de la chanson française qui avait enregistré avec Django Reinhardt et qui revenait aujourd'hui sur scène plus par envie que par nécessité économique. Il l'a reçu en enlevant son gigantesque chambergo blanc, et a affectueusement passé sa main dans sa perruque -qui cette fois était de couleur safrane- avant de lui donner le micro. Il y a eu quelques applaudissements. La femme portait la même robe verte très décolletée du temps du boogie avec laquelle elle était apparu dans la chambre pour nous siphonner le Valpolicella, mais cette fois -en la voyant marcher sur les planches- je lui ai diagnostiqué au moins soixante ans et une nécessité post-ménopause de venger ses misères. Elle a chanté *Yesterday* avec une douce voix de cascade qui me rappelait l'aube infernale que nous avions conjurés à moitié avec un cracheur de feu -et d'autres nuit meilleures et pires d'autrefois. Quand Mich a accroché sa frange sous l'ampoule verte pour remercier l'applaudissement finale, Sinclair s'est approché avec une inexplicable agilité et s'est agenouillé devant elle. «Pourquoi Lilith?» il a crié sans qu'aucun de nous ait le temps de le freiner: «Pourquoi tu as tué le petit homme? Pourquoi tu m'as tué?». «Lilith a chanté avant-hier. Moi je suis l'autre, bébé» a répondu la femme avant de s'effacer avec une grimace amusante.

Nous avons dû traîner Sinclair vers l'arrière entre Ray et moi, bien que sans trop d'effort: l'ougandais ne pesait plus grand-chose. «Les enfants» il nous a sermonnés, avachis sur sa chaise: «Nous qui n'aimons que nous même nous n'aimons personne. Même pas nous même». Nous nous sommes regardés avec Ray. Au même moment le Cosmosphère s'est laissé tombé sur les coudes contre le clavier et il y a eu un cri de femme terrifiant, pendant que Batalla se débarrassait du tas en gesticulant désespéramment et s'arrangeait pour continuer le show accompagné des authentiques brésiliens.

LE LUNDI suivant je me suis réveillé encore ébloui par le souvenir du couché de soleil à Bièvres : j'avais la sensation d'avoir accepté la vie pour la première fois en vingts-six ans, et j'ai bu le maté en paix (en planifiant un poème qui s'intitulerait *La flute et la chienne*) jusqu'à ce qu'une Peter Stuyvesant me replonge irrésistiblement dans le raz-de-marée. Je sais pas pourquoi je fume, j'ai pensé en me déprimant pour la presque définitive absence de la gamine et pour la réécriture empêchée du roman. Ray s'est réveillé vers midi: il faisait la plonge au Robert depuis le mardi précédent, faisant plusieurs services qui lui bouffaient jusqu'à douze heures par jour.

«J'en peu plus» il a aboyé en prenant son premier maté: «Dès que j'ai réuni deux-cents balles je me casse en Hollande». «Et tu penses faire quoi en Hollande?» a demandé Abel, avec un intérêt feint. «Fumer. Fumer comme un pompier. Et baiser, che: ça fait des mois que je trempe pas -je sais pas ce qui m'arrive. Comme ça j'oublie un peu cet enfer» a répondu l'autre: «À Amsterdam on trouve de la marijuana Colombienne pas cher. Et dans ce genre d'endroit il y a toujours beaucoup des gonzesses». «C'est bien» je lui ai dit: «Vas-y fonce». «Quand je pense que l'autre jour j'étais sur le point de vendre le Pentax à Mozart. Et je pourrais m'être tiré sans attendre le virement» a soudainement révélé Ray: «À propos de ça: j'ai le Pentax emballé dans l'armoire. N'y touche pas. Il faut faire attention avec la fille du Cordobés: tu t'es rendu compte que lundi dernier elle est sortie du Favela avec un verre à cocktail et un cendrier? Et ici on laisse toujours ouvert». «Je crois pas qu'elle viendra nous voler» j'ai objecté sans trop de conviction: «Et moi pourquoi j'irai toucher ton appareil, tu peux me dire? Si je ne sais même pas m'en servir». «Mais tu sais le brûler avec ta cigarette tout en parlant de la mère du Christ» a répliqué Ray, déjà habillé et sur le point de sortir pour le boulot: «T'énerves pas, mon gars. Je rigole». Abel n'a rien répondu.

Après quinze minutes de solitude, luttant avec l'obligation de se laver et de s'habiller et de sortir pour affronter le printemps, on a frappé à la porte. «Entrez, merde. Entrez» il a crié pensant que ce serait Papito. Bénédicte est entrée dans la chambre en souriant timidement et s'est tout de suite arrêtée. Ça m'a presque donné une attaque. Je lui expliqué avec des signes et des mots de m'attendre un instant dehors et je me suis lavé toutes les parties du corps que j'ai pu (pieds tête aisselles oreilles entre-jambe dents) en cinq minutes, en plus de m'habiller et d'étirer les couettes. Puis je l'ai faite entrer, après avoir échanger de délicat baisés au coin des sourires dans le couloir.

Qu'est ce qui lui ait arrivé, j'ai pensé en la regardant s'asseoir sur l'autre lit: elle avait les cheveux sales et était vêtue avec un désordre non étudié. Nous avons bavardé un moment sur les récentes élections et la «révolution des œilletons» et du retour de Perón en Argentine, jusqu'à se retrouver tout à coup sans sujet. Je lui ai proposé une cigarette mais elle a refusé. «J'ai les miennes» elle a dit sèchement. Elle a allumée une Gauloise sans filtre et j'ai noté que ces mains tremblaient. «Je ne pensais pas revenir» elle a dit en rougissant: «Mais je suis là. La dernière fois que nous nous sommes vus je suis arrivé à

la maison saoule et j'ai pleuré en faisant pipi comme une idiote. Pourquoi tu m'as dit que c'était mieux qu'on ne se voit plus, Abel?». «Moi?» je me suis levé: «T'es folle?». «Non» a contesté Bénédicte: «Je ne suis pas folle. Au moment où nous nous sommes séparés je t'ai dit que ce serait mieux qu'on ne se voit plus -pour voir comment tu réagirais- et toi-». «J'ai compris le contraire» a dit Abel, se rendant compte (grâce à une très récente leçon de grammaire de l'Inspecteur Bugeia) que le problème venait d'une mauvaise interprétation du mot «plus», qu'il prononçait sans le *s* final et impliquait donc la négation. Je l'ai expliqué à la gamine, mais elle a continué à manipuler fébrilement sa cigarette.

«Pardon» elle a dit soudain: «Pardon, Abel. Pardon». Alors j'ai eu peur. Je suis passé sur le lit de Ray et me suis assis à côté d'elle pour passer ma main dans ses cheveux. «Qu'est-ce qui se passe» j'ai demandé. Elle a gardé la tête basse puis a raconté: «L'autre samedi je suis allé au Bateau avec ma famille et j'ai bu beaucoup de vin et je me suis mise à parler avec le type qui joue de la flûte et-». «Avec le Coya?» j'ai crié. «Oui» elle a dit. «Ne t'énerves pas. Nous sommes allés boire un verre et je lui ai demandé son adresse et le lendemain-». «Arrête» j'ai murmuré, en retirant sa main de sa tête: «S'il te plaît arrête. Ne m'en raconte pas plus». «Il n'y a presque rien d'autre à raconter» a coupé Bénédicte: «Je ne suis même pas entrée dans l'appartement. Depuis la porte on voyait des posters dégoûtants. Je suis partie en courant». «Ah, tu es partie en courant. Mais tu avais apporté la pilule au cas ou pas vrai?». «La pilule je l'ai jamais sur moi. Je la prend tous les soirs» a souris la petite. Abel a baillonné un haut-le-cœur. «Je ne le ferais plus. Je t'ai déjà demandé pardon» elle a souligné. «Ce que je ne comprends pas c'est pourquoi tu viens me narguer et me raconter ces conneries et t'excuser et me faire des promesses. Tu vas me rendre fou, cosita» j'ai dit rapidement en espagnol pour qu'elle ne me comprenne pas: «Qui je suis à la fin bordel?». Mais quand j'ai retiré mes poings de mes yeux j'ai trouvé la réponse: Bénédicte était en train de me regarder comme si j'étais son Fils. «C'est bon, ça ne fait rien» j'ai murmuré alors: «Moi je ne vais pas te laisser tomber. Moi je suis ici et je t-». «Allez» elle m'a coupé: «Maman va s'inquiéter».

À la Station du Lux ils se sont embrassés à la commissure des sourires, et Abel est revenu au Stella en sifflant la phrase de Mozart qu'il avait écouté l'après midi antérieur. Je réalisais presque que Bénédicte était la première personne que j'avais réussi à aimer plus qu'à moi-même, en vingt-six ans. Et cela me faisait mal comme une merveille, de celle dont on ne cicatrise jamais.

SAINT-TROPEZ

Un homme à moitié chauve lit Antonio Machado assis sous la toile d'une tente, à la lumière d'une lanterne. C'est le troisième jour de vent à Saint-Tropez. La tente est un igloo soutenu par deux tubes gonflables qui semblent avoir à peine assez d'aire pour continuer à résister au mistral et à la tramontane: ils sont dégonflés et entaillés en plusieurs endroits et le rythme du vent menace de les faire tomber. L'homme se lève d'un bond et renforce les articulations et les bases des tubes en attachant des ceintures et en empilant des vêtements sales, des valises et tout ce qu'il peut trouver. Finalement il ne lui reste plus qu'un étui à guitare et l'utilise sans hésité, bien qu'après avoir retiré et allongé l'instrument à côté de la lanterne à gaz agonisante. L'homme (le guitariste) recommence à lire, interrompu toutes les cinq minutes par les tremblements démoniques de la tempête: à chaque interruption il corrige la mollesse des tuyaux et saute à nouveau dans la lecture, comme pour rassembler son courage. Alors le gaz qui alimente la lanterne s'épuise. La clarté d'une courbe déchiquetée s'ouvre dans la tête de l'homme, jusqu'à ce que ses lèvres commencent à syllaber la complainte d'un psaume. Ensuite il manipule les allumettes et continue à travailler alternativement à la lecture et à la maîtrise de l'effondrement, entre les souffles de lumière. Avec la dernière allumette lui brûlant les doigts il s'incline sur la guitare, et observe son reflet incrusté dans la lueur dorée et craquelée du bois. Quand l'obscurité devient totale, le bruit de la tempête s'amplifie. L'ombre du guitariste continue à s'agiter pour ordonner à-taton les veines gonflables et caresser les pages où brillent les nécessaires goûtes de *sang Jacobine* *. Finalement le jour se lève et le vent se calme. Alors le guitariste enlève sa machine d'un coin et tape -presque en tombant- trois vers qu'il intitule: «Pour Antonio Machado». Ils se prient ainsi: «Ma petite guitare / Que ne te blessent pas / les fils du diable».

APRÈS AVOIR renvoyé la petite brut, Abel est lourdement monté jusqu'à sa chambre et s'est couché sur le lit pour fumer. Maintenant il avait dans les mains assez de pièces de l'affaire pour se casser la tête à loisir. Même si le *l'affaire* c'est l'autre, frère Caïn De Deus

-ai-je pensé, en me redressant d'un bond. Est-il déjà arrivé que le chevalier de la foi soit contaminé par un genre de putréfaction impossible à guérir avec des antibiotiques? A t-il déjà entendu la Gargouille déféquer des chose entortillées et dégoûtantes dans son cerveau?

Abel a ouvert la machine et commencé à composer un poème conradien sur la spectrale nuit de tempête qu'il avait traversé seul au Pam Beach Club, jusqu'à ce qu'une voix sordide le paralyse. Ce n'était pas une voix intérieure, par chance. C'était un chant incompréhensible que quelqu'un hurlait dans la pièce d'à côté, où jusqu'à présent il n'y avait jamais eu signe de voisinage. Abel a perdu patience et frappé le mur adjacent en réclamant à grand cris qu'on le laisse travailler en paix. Le silence c'est fait, puis il y a eu un claquement de porte et de violents bruits de pas dans le couloir. On a frappé à ma porte.

«Entrez» j'ai crié, sans envie de me lever -mais me préparant à tout. Un visage familier est apparu et m'a souri, me demandant la permission d'entrer. C'était Wolfgang Amadeus Strudel: Mozart lui même. «Entrez» j'ai répété avec un presque enthousiasme: «Asseyez-vous, s'il vous plaît». Mozart est entré en roulant ses hanches osseuses, s'est assis sur le lit d'en face et a allumé une superlong. Il a pris un temps fou pour mettre en place ce préambule. Abel lui a calculé un peu plus de trente ans: c'était un blond très mince très myope et très teint, qui m'observait avec une Gargouille rose accroché sous ses lunettes. C'est une Gargouille de la cornée, j'ai pensé (comme s'il lui diagnostiquait un cancer de la peau): Bénigne. Bien qu'il faille l'analyser de toute- façon. Ses pupilles en revanche débordaient d'un bleu ciel soyeux que je n'avais pas réussi à capter la nuit où je l'avais découvert Chez Marlène.

«Je vous pris de m'excuser, monsieur» il a finalement dit, en agitant ses paupières comme les pattes d'un scarabée renversé dans l'herbe: «Ça n'était pas mon intention de vous déranger, je vous assure. Ça fait des semaines que je n'étais pas venu dans ma petite chambre. Vous vous êtes nouveau ici, pas vrai? Et d'après ce que je vois, vous écrivez. Vous sentez que vous travaillez quand vous écrivez, et ça c'est merveilleux. Je pourrais tuer ceux qui me perturbent quand je suis en train de travailler. Parce que je suis peintre-». «Et pianiste, en plus» j'ai ajouté: «Je vous ai écouté Chez Marlène». Mozart s'est mit à rougir et ses cils blonds ont recommencés à tourbillonner follement. «Bon, je regrette que

vous m'avez connu une nuit si agitée» il a dit: «Normalement je ne suis pas comme ça. Et je ne suis pas pianiste non plus: je suis à peine capable de copier les interprètes qui m'intéressent. Je vole, selon Marlène. Elle dit aussi que je vole ce que je peins. Mais ça n'est pas vrai. De toute façon, nous les artistes nous le faisons par nécessité». «Moi j'ai plus volé que Robin des Bois et Dick Turpin réunis» je lui ai confessé et nous avons ris de bon cœur. Ça m'a fait pensé à Ray. «Pardon» je me suis décidé à attaquer: «Je ne t'ai pas dis que nous avions des amis en commun, Wolfgang. Moi je partageais ma chambre à Paris avec un petit roux qui allait souvent chez Monsieur Amelot, je ne sais pas si tu te rappelles-». Mozart s'est durcit. «C'est ton ami?» il a demandé. «Nous étions très amis» a dit Abel en cachant ses yeux: «Après il y a eu des problèmes».

Après qu'on ait assassiné Sinclair?» a devancé le Hollandais, de manière inattendue. «Oui» j'ai dit: « Mais ce qui est arrivé n'a rien à voir avec ça. C'est une affaire à part, entre lui et moi». «Bon, j'ai fait quelques affaires avec ce Ray. Mais il n'y a jamais eu d'amitié. Quel type répugnant. Tout était répugnant, là-bas à Paris: j'ai trouvé Sinclair cinglé, Amelot cinglé-». «Et Lilith comment tu l'as trouvée?» j'ai contre-attaqué, sans la montrer la moindre nervosité. Mozart non plus n'a pas bronché. «Lilith, je l'ai à peine vue une nuit, imitant la Piaf dans la boîte de noirs» il a dit: «Mais elle n'est pas aussi folle qu'elle en a l'air. Et à cette époque elles étaient en lune de miel avec cette vipère de Marlène et elle était aux anges. Elle m'a même invité à passer l'été dans sa villa, encore une fois-».

Mes bras commençaient à me lâcher et je les ai mis sous la table. «Elle t'a amené ici» j'ai demandé, en supprimant les signes d'interrogation pour feindre l'indolence. «Non» a dit Mozart: «Je suis descendu quelques jours plus tôt et j'ai loué cette petite pièce. Maintenant je continu à la louer pour mes choses intimes». Il a rougit de nouveau. Abel n'a pas osé lui demandé où était Lilith lorsqu' on a assassiné Sinclair. «Tu sais si Batalla a quitté Saint-Tropez? Parce que je dois lui parler de plusieurs contrats» j'ai improvisé. «De quoi tu as besoin? Du Haschich?» a essayé de me faire avouer la folle. «Oui» j'ai menti. «Bon» il a murmuré: «Tu vas devoir attendre quelques jours. Batalla s'est disputé avec Lilith la semaine dernière. Habituellement, nous, les bourgeois, cessons d'être *amis* avec les dealers lorsqu'ils sont à court de marchandises. Mais je suis sûr qu'à tout moment, le noir reviendra avec plus de haschisch et ils *s'adoreront* à nouveau. Mozart a eu un petit rire en battant des cils et s'est levé pour partir. «Attends» je l'ai freiné en sortant un bras déjà assez

ferme de sous la table: «J'ai oublié de te dire que j'étais très ami avec Sinclair. C'est moi qui l'ai trouvé mort pratiquement-». «Ne te sens pas coupable, je t'en supplie» m'a interrompu le pédé, en retirant ses lunettes pour commencer à déglutir son mucus en silence. Moi je n'ai pas pu lui répondre que je ne me sentais pas coupable de ça sinon de *tout* ces derniers temps. Donc je suis resté là à regarder pleuvoir ses larmes bleues ciel.

«Tout est tellement répugnant» il a dit en se séchant le visage: «Et on se sent coupable». «Quelqu'un peut avoir la culpabilité aussi» je l'ai corrigé. C'était comme lui avoir glissé un glaçon dans le dos. Maintenant la Gargouille de cornée lui violait presque violemment le contour des pupilles. Juste au même moment on a frappé à la porte et il s'est coiffé et est sorti en roulant des fesses, sans dire au revoir. Abel a sauté après lui. «Hola majó» m'a dit la Miguela: «Est-ce que tu vis ici? Ne me dis pas que tu me trompes avec mon Amadeo. Tu vois on vient de se réconcilier». Mozart ne comprenait rien. Et moi j'ai compris ce que j'aurai dû déduire quelques semaines plus tôt si j'avais eu des aptitudes de détective. La Miguela sortait de chez le coiffeur et portait autour du cou l'appareil photo que lui avait offert Mozart. «Pardon» je me suis enfermé dans ma chambre avec l'envie de m'échapper en sautant du troisième étage.

CHAMBRE 9

Un garçon tape furieusement sur une machine à écrire montée sur ses genoux, assis sur le lit individuel de la plus grande pièce de la chambre 9. Ça fait deux heures qu'il écrit, depuis que ses camarades sont descendus pour manger des œufs au jambon au pub Saint-Germain sans l'inviter. Bientôt il fera jour. Le garçon n'arrête pas de travailler quand il entend une troupe de pas avancer dans le couloir en direction de sa porte. Un homme roux -enveloppé dans un pardessus noir- entre avec ses yeux verts injectés de hasch et s'étend sur le lit double. Dans cette position il fait un signe en direction de la porte ouverte. Une jeune fille noire entre, suivie par deux adolescents et s'arrête pour observer celui qui écrit: elle est ravissante -bien que trop maigre- et sa pâleur frileuse s'accentue après un rictus de contrariété. Le plus grand et jeune des adolescents la pousse jusqu'à la petite pièce de la chambre. Alors le garçon arrache la feuille, couvre la machine et abandonne le lit pour

commencer à s'habiller. L'autre adolescent croise les bras adossé à l'armoire, avec la tête inclinée. Dans la petite pièce il y a une dispute en sourdine qui ne se termine que lorsque la prostituée sort en arrangeant son châle: elle se regarde dans le miroir de l'armoire le temps de mesurer son impuissance et de mettre en ordre ses cheveux crépus, et elle sort de la chambre. Le garçon finit de s'habiller à-taton et scrute une seule fois l'homme roux, qui fait osciller la haine vers les deux murs.

QUAND LE propriétaire du Bateau -un juif marocain qui chantait des chansons de Atahualpa Yupanqui en broyant une guitare qui avait appartenu au Viejo- nous a confirmé les galas de Noël et du Nouvel An au Club Med, nous avons été obligé de créer une affiche du groupe. Faruk nous a appris que la Moustache était photographe amateur et qu'il avait même monté un studio dans l'hôtel alors nous lui avons demandé un devis. Il a eu une expression de contentement -pour la première fois en quatre mois- et il a dit qu'il ne nous facturerait que le développement, parce que ce travail il le faisait par vocation. Ensuite il a reclus sa pipe avec son rictus habituel de saturation et nous a prévenu que ce samedi la police allait débarquer pour une revue semestrielle des passeports. «Je vous le dis au cas où certain n'aurait toujours pas de titre de séjour» il a murmuré sans me regarder: «Il vaudrait mieux passer la nuit dehors, dans tous les cas».

Le vendredi nous avons eu les agrandissements et nous avons décidé de nous baptiser Jamaica sur conseil de Ramón qui est venu nous voir et, apprenant pour la fouille de police, nous a invité à passer le week-end à Épinay-sur-Orge où il louait une grande maison avec un ami argentin. Ramón argumenté que la mode pour le folklore andin était déjà en complète décadence et qu'il nous convenait de donner une influence caribéenne à la chose. «En vérité ce sont les brésiliens qui prennent la main maintenant» il a dit en refusant le mate avec un dégoût de gringo: «Mais qu'est-ce que tu veux. C'est plus facile de passer pour un centre-américain que pour un brésilien, petit». «On a qu'à faire chanter Ray» a suggéré Abel: «Il vient de la frontière lui». Ray m'a regardé en souriant, entre ironie et tristesse. «Moi je suis un bon à rien mec: tu le sais bien. Ne mets pas des coups de pied à l'ailier ou tu vas finir par te prendre un coup de talon». «Putain, qu'est ce que t'es susceptible» je me suis défendu sans colère, mais avec la tête de quelqu'un qui vient de recevoir un coup de crampons dans les tibias: «C'était juste une blague» .

Ramón a couvert son dos avec le manteau en cuire qu'il a ramené de sa tournée aux États-

Unis avec Paul Simon avec le charango et il est resté un moment à observer le mur. «Tu as encore ces saloperies accrochés au mur?» il m'a demandé en désignant les photos de buts. Et il m'a regardé comme émerveillé et déçu à la fois «Toi tu dois changer petit. Je te l'ai déjà-». «Quand j'aurai changé je te préviens» a rétorqué Abel, en montrant les dents. On aurait dit un lycéen en rébellion et Ramón a caressé sa couronne avec un doigt tiède. «OK. T'énerves pas, le Petit Prince» il a dit. Ensuite il est resté quelques secondes à observer Ray (qui semblait barrer quelque chose sur son bloc avec furie) et a demandé tout à coup: «Toi aussi tu viens samedi à Épinay, l'ailier fou? On a de la bonne yerba». Ray a recomposé son visage de complicité et dit «Je vous remercie de votre amabilité, don Ramón. L'ailier gauche est toujours prêt à jouer -si l'on ne le fatigue pas avec des passes trop profondes, évidemment».

LE SAMEDI ils ont trouvé des remplaçants pour le Bateau et ont pris le train à la gare Saint-Michel avant la nuit, content de s'être libérés du Cordobés -qui a fait ses débuts à Massy- et avec enthousiasme pour le week-end en banlieue, comme disait Pedrito en imitant les bourgeoises fanatiques de *Hasta Siempre, Comandante*. Abel était en colère contre Pedrito parce qu'il n'avait pas voulu emmené Colette, mais avait été apaisé par la magie argentée qui constellée le sud. Un désordre sentimental à peine comparable à celui produit par une écoute très inspirée de *Síncopa* (après deux ou trois mêlé-cass) m'a fait survoler doucement la nausée, jusqu'à me déposer dans les banlieues du ciel. Il doit y avoir un droit à une autre vie -j'ai pensé en traversant la brume bleue des ruelles d'Épinay-sur-Orge: Il doit y avoir un droit.

Ramón était euphorique et les a reçus en les prenant dans ses bras comme s'il ne les avait pas vus depuis des années. «J'ai cru que vous ne viendriez pas» il a murmuré dans l'épaule de chacun, en fermant son regard et le ré-ouvrant en clignant des yeux: «J'ai cru que vous ne viendriez pas». Qu'est qui t'arrive? Tu as déjà fumé le premier pétard? j'étais sur le point de lui demander, mais je me suis abstenu à temps. La maison avait deux étages et un jardin avec des arbres fruitiers où Ramón et l'argentin avait monté un studio d'enregistrement professionnel. Abel est monté au premier étage et là il a retrouvé le presque paradis qu'il avait entrevu dans la banlieue: Eva venait de mettre au lit sa fille et m'a invité à me pencher sur le berceau. «Moi, je ne peux pas la regarder trop longtemps parce que je pleure» elle a murmuré, après m'avoir emprunté un mouchoir pour essuyer le vomis infantile qui taché son chemisier. Au même moment est apparu Ramón et la

jeune fille a couru pour l'embrasser sur la pointe des pieds. Penser que cette fille avait dû être comme Bénédicte, il a calculé en l'imaginant avec huit ou dix ans de moins: Une candidate à petite pute, dans le meilleur des cas. Ramón a incliné sa tête barbu sur la gracilité de sa femme -qui faisait quelque vingt centimètres de moins que lui- comme s'il soutenait une fleur. Et j'ai pensé innocemment: C'est ça l'indestructible.

En descendant nous avons trouvé Pedrito en train de rouler un pétard face à l'éblouissement de Ray, qui se frottait les mains assis sur la moquette, le pardessus encore sur le dos. On dirait un faux moine, a de nouveau pensé Abel: Un sosie roux. Montiel (l'argentin) a suggéré d'aller fumer dans le studio d'enregistrement et ils ont traversé le parfum naissant des arbres fruitiers pour s'étendre dans la pièce capitonnée. Eva n'est pas venue. «Bordel: s'ils avaient enfermé Dostoïevski dans un bunker comme celui-ci quand il était en Sibérie» a commenté Abel: «Il en aurait profité pour travailler tranquille au moins une fois dans sa vie». «Che, maintenant que tu en parle: par hasard, ce serait pas Dostoïevski qui a écrit ce conte des deux prisonniers et du cafard?» m'a demandé Ramón, avec l'espoir non-dissimulé d'avoir à le raconter. «Je ne sais pas. Je ne le connais pas» j'ai dit. «Tu ne le connais pas, petit? C'est un classique universel, de Dostoïevski ou je ne sais quel autre fantôme: je ne me souviens plus du titre. Je l'ai écouté de l'un des noirs qui chantait avec Simon sur la tournée». Alors le géant a fait un geste presque voluptueux pour que son frère retarde le moment de l'allumage du pétard.

«Il se trouve qu'il y avait deux type prisonnier au bout du monde» il a commencé à raconter, infantilisé par la joie: «Imagine la Sibérie, si tu veux. Les types sont seuls pendant des années, au pain et à l'eau : eux et les cafards, c'est tout. Comme au Stella. Jusqu'au jour où ils terminent de manger -chacun dans son coin- et entre un cafard qui prend la dernière miette qui restait sur le sol. Les deux types se regardent mais ne disent rien. Le jour suivant ils sont assis dans la même situation et revient le cafard pour emporter la dernière miette. Tu as vu, che? -dit un des types. -Aujourd'hui je l'ai gardée exprès pour lui et il est venu la chercher comme ça. -Je comprend pas- demande l'autre: Tu a gardé *quoi* pour *qui*? -J'ai gardé une miette pour mon petit cafard -répond le type, avec la tête de Laurel. -Putain de merde -gueule l'autre, en se levant d'un bond de son coin comme pour aller chercher le knock-out: -Être bloqué dans cet enfer, et devoir en plus se coltiner un anormal. Mais comment tu peux me dire que c'est *ton* petit cafard? Donc entre les centaines de bestioles qui entrent dans cet enfer tous les jours toi tu peux distinguer

ton petit cafard? -Demain tu va voir qu'il va encore venir -dit le type, tranquillement: - Demain tu vas le voir. -Je vais voir quoi? -crie l'autre: -Je vais voir un cafard, évidemment. Et quoi? Qu'est-ce que tu veux dire avec ça? Pourquoi tu ne lui arrache pas une patte pour voir s'il est capable de revenir en rampant, hein? -Arracher une patte à mon cafard? - demande le type, avec un peu de tristesse. -OK. Ça suffit -dit l'autre. -Fais ce que tu veux mais ne m'emmerde plus avec ça.

À ce niveau du récit, Ramón était euphorique, debout au milieu du studio et nous faisant rire aux éclats avec les imitations de Laurel. Pedrito n'a pas pu se retenir et a allumé le joint et l'a fait tourner. «Bon. Et le jour suivant il est revenu» a continué à raconter le géant après avoir fumer, son regard se veloutant déjà: «Le type le voit s'approcher de la miette et regarde la bestiole et la prend avec beaucoup de soin. -Lui arracher une patte? - il demande: -A *mon*? -Pas le tien, bordel -l'interrompt l'autre: -Espèce de taré, écoute moi: on n'a pas le droit de jouer avec la patience des gens comme ça. Et encore moins lorsqu'on est que deux comme nous. Arrache lui seulement une, ok. Et si demain il revient on pourra commencer à discuter- Alors le type ferme les yeux et tire un coup sec. -Pardonne-moi petit cafard -il lui dit (n'ayant plus l'air d'un idiot) tandis qu'il le regarde s'en aller en boitant».

«Eh bien, le jour suivant la bestiole ponctuelle apparaît en boitant et le type saute dans son coin comme un boxeur qui vient de tomber deux fois de suite. -Salut, petit cafard -il lui dit en s'agenouillant avec un visage plein de remord. -Ça t'a fait très mal hier, pas vrai? -Mais tu peux quand même marcher avec une patte en moins, pas vrai? -Bien sûr qu'il peut marcher, garçon -murmure l'autre (se remettant déjà) depuis son coin: -De la centaine de cafard qui entre dans cet enfer, plus de la moitié sont comme lui. Tu n'as pas remarqué? -Tu as raison -dit le type. Et tout à coup il regarde l'autre et commence à pâlir. -Mais tu prétends que- -Moi je ne prétend rien du tout, champion. Moi je ne prétend rien. Ce que je te demande s'il te plaît c'est que tu arrêtes tes conneries avec *ton petit cafard*. Tu vas me rendre fou, sérieusement. Et un fou c'est suffisant et même de trop, je peux t'assurer. -Et si je lui en arrache une autre? -demande le type en reprenant la bestiole comme pour la caresser: -Tu as vu marcher beaucoup de cafard avec deux pattes en moins? -Il faudrait prendre le temps de vérifier -négocie l'autre: -Mais ce serait différent déjà- Alors le type ferme les yeux et tire un coup sec. Et le troisième jour il se passe la même chose et le quatrième et le cinquième et le sixième aussi (je ne sais pas combien de pattes a un cafard)

jusqu'à ce que la bestiole entre dans la cellule presque en rampant : puisqu'il ne lui reste que les deux pattes arrières».

Ramón a fumé à nouveau à genoux sur la moquette, où il s'était couché pour mimer. Déjà plus personne ne riait à ce moment là. Et Abel a parfaitement pu capter quelque chose comme l'amollissement de la joie du géant -qui a fait tourner entre son public un regard trop noir, avant de reprendre la pose pour sa parodie. «Eh bien» il a haleté, essayant d'imiter la fatigue d'un cafard qui aurait du se traîner à la seule force de ses deux pattes arrières: «Et là le type se refuse à continuer estropier la bestiole. Définitivement. -C'est fini -il dit:-Aujourd'hui si c'est fini. Regarde où nous avons terminé. -À rien -rétorque l'autre: -Ce qui est plus ou moins où nous avons commencé, si je ne me trompe. -C'est bon -souple le type: -Elle est déjà presque foutue de toute façon. Mais attend mec: maintenant dis-moi vraiment si tu as déjà vu marcher un cafard avec une seule patte. - Jamais -répond l'autre: -Je ne crois pas qu'ils peuvent marcher avec une seule patte. -Ah, non ? -avec un ton de défi, il va dans le coin d'en face comme s'il se battait avec le miroir: -Dis-moi: et s'il apparaît cette fois, tu vas croire que c'est le mien? Tu vas me croire finalement? -Oui, garçon. Je te crois -lui dit l'autre: -Mais fous la paix à cette pauvre bestiole. À ce niveau je crois ce que tu veux moi, t'inquiètes plus pour ça. -Ah, maintenant tu as pitié de lui -rit le type: «Très bien. Viens ici petit cafard- Et il l'attrape une fois encore comme pour le caresser et le met sur le sol avec beaucoup de soin et la bestiole sort de la cellule en se traînant horriblement lentement, sans miette entre les antennes ni rien. -Ciao, petit cafard -dit le type, faisant comme s'il s'essuyait le nez. -C'est bon -l'autre baisse la tête: -Excuse-moi, mon gars. Ne te mets pas dans cet état. Maintenant je reconnais que c'est le tiens, sérieusement. -Non monsieur -crie le type: -Si c'est mon cafard il doit revenir demain, même si c'est avec une demi patte. Il ne va pas me laisser seul, tu vas voir: il ne va pas me laisser seul- Et le lendemain les deux passent la journée à scruter le trou de la cellule jusqu'à ce qu'il fasse nuit mais le cafard ne revient pas. Il n'est jamais revenu» a terminé abruptement Ramón, avec le noir des yeux abîmé à la fois par la haine et le dégoût.

«Putain. C'est génial» j'ai dit après un moment: «Il faudrait le réécrire exactement comme tu l'as raconté». Ramón n'a rien dit. Montiel s'est levé pour mettre un disque de Pink Floyd et moi j'ai fermé les yeux pour commencer le pèlerinage: il y avait un brouillard bleu, dans les spirales du chemin qui montait à la Ville. Les paysages étaient des bulles de

temps cristallisées pendant chaque fulgurance de l'harmonie, jusqu'à consteller un rosaire pavé de pupilles fumeuses. Les premières à apparaître étaient celles de Pedrito. Nous étions à Carrasco -où nous nous sommes rencontrés- et son enfance brillait protégée entre les eucalyptus. Mais les eucalyptus réapparaissaient dans les yeux de Ray, et une luxure incandescente incendiait leur verdure jusqu'à transformer les avenues en gigantesques cloaques: là-bas flottait un caillot qui n'aurait jamais même de regard. Dans le regard de Ramón aussi était Gabi vieille, pleurant et allongeant ses bras en ma direction. Moi j'étais agenouillé à Jérusalem, vaguement handicapé. Les yeux de la Vierge adoucissaient la nuit avec une transparence couleur miel. Alors se projetait le signe, effleurant ma nuque et élargissant son passage dans le temps étoilé. Sinclair -devenu Jésus- me regardait en silence, depuis la lumière d'Auvers.

«Pardon» a murmuré Abel. «Les cafards ne pardonnent à personne, champion» a rétorqué Ray en secret couché à côté de lui -et toujours cuirassé par la noirceur du pardessus- alors même qu'Abel n'arrivait pas à l'entendre. Il n'a même pas pu rouvrir les yeux avant de s'endormir dans un coin du studio.

RAMÓN NOUS a réveillé à la moitié de la matinée avec la joie ressuscitée et un plateau fumant où s'entassait tasses de café au lait et sandwiches chauds assaisonnés avec un condiment ramené des États-Unis. «Pa» s'est frotté les mains Pedrito: «Ça ça sent le dimanche matin, mon gars. Tu te souviens?». «Oui» a murmuré Ramón, abritant son frère avec le regard titillant de la nuit antérieure (avant qu'il nous raconte l'histoire du cafard): «Mais ne penses plus à ça s'il te plaît, Pedrito. Ce qu'ils t'ont fait là bas c'est de la torture et c'est tout. Maintenant c'est différent». «Ou est-ce qu'ils t'ont torturé, bepi?» a demandé Montiel, avec une indifférence non dissimulée. «Là bas. Où veux-tu que ce soit?» a aboyé le gamin en donnant un coup de tête pour dégager sa frange: «À la préfecture de Police de Montevideo. Ils m'ont attrapés en train de distribuer des tracts du FER* (federacion estudiantas revolucionaros) et ils m'ont giflés à se faire péter les engelures: j'en suis sortie avec un tic nerveux et tout». «Et donc il a dû abandonner le lycée et se tirer pour Paris parce que le frère aîné -le père de famille exemplaire avec une carrière montante en Europe et aux états-Unis, comme mes vieux doivent me décrire dans les conciliabules du marché du quartier- lui offrait un billet et qu'au psychiatre ça lui paraissait excellent» a complété le géant: «Mais quand j'ai dit qu'il t'ont torturé *là bas* je ne me référais pas à l'Uruguay, Pedrito. Je parlais d'autre chose. Et si tu roulais un joint, Monti?».

«Et de quoi tu parlais che, si c'est pas indiscret ?» a creusé Abel, pour se réchauffer. «Il parlait de l'enfance. Pourquoi tu demandes si tu le sais déjà, champion?» a murmuré Ray à côté de lui, levant le col du pardessus comme les clochards. Je l'ai regardé du coin de l'œil et j'ai compris que la trêve d'avant Noël était définitivement terminée entre nous. Ça a commencé la nuit où il a incité Pedrito à ramené une pute à la chambre, j'ai pensé déconcerté: Je ne comprends pas pourquoi les choses sont si compliqués. Abel a demandé la permission pour uriner entres les arbres fruitiers et Ramón a répondu avec un obscure regard complaisant. Dehors il ne faisait pas froid. Depuis le fond de la maison on voyait un horizon lointain et nébuleux, constellé maintenant par l'atavisme de la matinée dominicale. Bénédicte est proche, a pensé Abel suspendu par un hérissément plein d'espoir qui ne durait qu'une secondes à peine: Massy est là près d'ici, j'en suis sûr. Et il s'est appuyé sur un tronc pour inspirer le parfum naissant (bien que sans floraison encore) des arbres fruitiers.

SAINT-TROPEZ

Je suis allé dîner au Sporting. Sur la place ils venaient de jouer à la pétanque sous les chapelets jaunes d'ampoules suspendues. La foule villageoise et les pêcheurs -qui de temps en temps se ramassaient en faisant briller la petite boule métallique sur le terrain à l'ombre des platanes- n'étaient déjà plus là. Moi j'observais fixement l'espace doré où fumait encore la terre soulevée par les gens. Abel a pensé qu'il était temps d'écrire quelque chose à Bugeia concernant Lilith, mais une espèce de mortelle paresse lui faisait mal aux bras. Et pourtant il faut continuer, il a pensé: Travailler. Et se battre. Et croire. Il faut croire pour survivre. Et vice versa, mon père.

Tout à coup est apparu dans le Sporting une bande composée de Pedrito Isabelle le Cordobés et la craquante actrice de seconde zone. Ils se sont assis pas loin de ma table même s'ils ont mis un certain temps avant de m'apercevoir. Moi je n'avais pas vu Isabelle depuis un bail avant l'accouchement et je l'ai à peine reconnue. Ce qui l'a rendait presque

méconnaissable n'était pas l'absence de ventre mais plutôt le manque d'une pureté bleue - brillant à contre sens- dans ses yeux maquillés comme ceux d'une pute. *«Tu t'étais pas rendu compte que c'était une petite pute enceinte et tout?»* m'a demandé la voix de Ray, et je me suis noyé paniqué comme dans le siège avant de la Ferrari. J'étais sur le point de sortir en courant pour vomir sur la place mais je me suis retenu fermement: je devais payer. Quand j'ai levé le bras pour appeler le serveur les garçons m'ont vu et m'ont salué. Je n'ai pas eu la même chance avec Isabelle (qui ne voulait pas me connaître) ni avec l'actrice de seconde zone qui a tourné la tête comme si elle avait vu le diable.

Au mieux je ressemble au diable, c'est tout -j'ai pensé, en me frottant les yeux. Ensuite j'ai appelé Pedrito. Le gamin s'est approché à contrecœur, me regardant avec une culpabilité infantile et une luxure baveuse en même temps. *«Qu'est ce qui se passe, nono»* il a dit. *«J'imagine que t'irais pas faire une connerie inédite, à ce stade du championnat»* a grommelé Abel avec douceur: *«Où est le mari de cette jeune mère?»*. *«Le Sourcille? Ils sont partis en Allemagne ce matin avec le Diamant: ils ont obtenu un contrat à Hambourg. Et moi j'ai sorti la dame à boire un verre, c'est tout. C'est bon, nono»*. Pedrito a fait demi-tour pour s'en aller et retourné sa chevelure en direction d'Abel. *«Autre chose, che»* il a dit aigrement sérieux: *«J'allais oublié de te prévenir: Colette est apparue cet après-midi. Elle est venue en stop, cette folle. On était déjà en train de parler et je l'ai virée. Elle m'a dit qu'elle aimerait te voir avant de partir. Elle doit se promener sur le port. Mais je t'en supplie ne l'emmène pas Chez Marlène ou à la pension. Je ne la supporte plus»*. Abel n'a rien répondu et le gamin est retourné à sa table en se dandinant comme un apprenti-proxenet.

Je suis allé au port. Pour tout dire la journée avait été tellement compliquée que je n'avais même pas envie de voir Colette. Je devais en plus, lui montrer mes yeux pourris. Même s'ils n'avaient pas beaucoup impressionné Pablo Regusci, j'ai pensé tandis que je sortais sur le pavé parcouru par le rare tourisme automnal. Alors j'ai vu démarrer une Citroën crasseuse depuis le parking privé d'une boîte en face de la station de taxi: le conducteur portait un chambergo blanc grand comme une soucoupe volante. J'ai couru jusqu'à un taxi et j'ai donné l'ordre de suivre la Citroën sans bien savoir pourquoi. Le chauffeur avait l'air enthousiasmé. Pendant que nous étions arrêtés au feu rouge de la route qui mène à Pampelonne il a regardé dans le miroir du rétroviseur et demandé: *«On reste plus près de*

celui qu'on suit ou bien de celui qui nous suit, patron?». «Qui nous suit?» a demandé Abel, en contorsionnant son cou. Derrière on ne voyait aucune voiture. «Une Ferrari rouge» a dit le chauffeur avec un ton de supporter: «Il sait comment travailler. Pour l'instant il peut se cacher. Mais sur la route ça va être impossible. Le problème c'est qu'il a beaucoup plus de moteur que nous, patron».

Il faut reconnaître que je ne me serais jamais rendu compte de la poursuite. La Ferrari a continué à travailler avec virtuosité sur la route, profitant des falaises en chaîne pour disparaître durant quelques minutes. Les noirs ont pris le chemin de terre qui descendait au Pam beach Club et nous avons attendu un peu pour les suivre. Ça a compliqué la vie de la Ferrari, qui a préféré accélérer et nous doubler à cent-cinquante à l'heure. Après le Pam Beach Club il y avait une courbe totalement cachée par les pins pour pouvoir se garer de toute façon. Le chauffeur a lâché un petit sifflement rhétorique. «Celui-ci, ce serait pas un flic?» il m'a demandé, commençant à se mêler -sympathiquement- de ce qui ne le regardait pas. Je lui ai répondu que je ne pouvais pas le savoir. «Continue» j'ai ajouté, en prenant une voix de dur à cuir.

Alors que la voiture descendait les cinq ou six blocs qui séparaient le camping de la route, Abel allait étudiant la croissance de l'imminence lunaire sur les vignes. Il pensait à Colette tout en acceptant que depuis la première lettre écrite par Pedrito à la jeune fille, Ray pouvait avoir eu accès à sa nouvelle adresse. À l'administration je me suis débrouillé pour savoir l'endroit exact qu'occupait Batalla: il était dans une caravane, très proche de la double voie asphaltée, colonne vertébrale du camping. Là bas j'ai renvoyé le taxi. «Bonne chance» m'a dit le chauffeur, et je lui fait le v de victoire avec mes doigts en prenant une gueule de président bourgeois progressiste.

La caravane que louaient les noirs était situé dans la «zone résidentielle» du Pam Beach Club, avec très peu de stridences de vêtements tremblants poêles ou Beatles. Abel a trouvé Batalla en train de descendre des sacs encore plus crasseux que la Citroën. Aucun des deux ne s'est empressé pour m'embrasser. Batalla avait retiré son chambergo et ses lunettes fumées, et sa myopie supérieure faisait même un peu pitié. Le petit noir était recroquevillé devant la voiture, avec les yeux fixés sur le téton de terre d'où surgirait la lune. La rondeur nacrée du ton-ton flottait dans ses bras comme une seconde lune prête à briller.

«Qu'est ce que tu cherches mon frère?» m'a demandé Batalla: «Vous ne vivez plus ici, pas vrai?». «C'est vrai» j'ai dit: «Mais on continue à manger du chocolat, mon frère. Et on en a plus. Ça fait longtemps. Tu as quelques chose à vendre?». Le noir s'est camouflé en vitesse avec le chambergo et les lunettes, sans pouvoir éviter un tremblement d'agacement. Il a à peine souri. «Moi je ne vend pas» il a grogné: «Moi j'ai jamais vendu ça. Quand j'en ai, j'invite. Mais c'est tout. Un guitariste de Bahia n'a besoin de vendre que sa samba pour survivre». Ça m'a énervé. «Claro» j'ai dit: «Mais dans le cas des musiciens angolais qui se font passer pour des bahianos ça doit être différent, j'imagine».

Batalla a gardé son calme. «Vas-y doucement» il a murmuré: «Et si tu arrêtes de dire des conneries, quand j'obtiens du chocolat je vous en file un peu». Alors je me suis risqué. «Donc tu n'as rien pu vendre à la blonde diabolique, Sidney Poitier? T'as pas de chance cet été. Les divas ne veulent pas t'embrasser et celle-là-». «Qui t'a chanté cette samba?» m'a demandé Batalla avec la patience toujours intacte. «Quelqu'un qui était là-bas» j'ai souri le plus cyniquement possible: «Aujourd'hui j'ai visité la villa-». Tout à coup a commencé à sonner le ton-ton du petit noir et je n'ai pas pu m'empêcher de me déconcentrer pour le regarder jouer: une lune presque aussi vermillonne que celle que j'avais une fois vu s'élever au Tajo était entrée dans la nuit. Elle était entrée dans la nuit comme une propriété indépouillable à nous, et le noir fêtait. Il fêtait en arrachant de son ton-ton nacré la conjuration désolée de la fertilité. Ce tambour sonnait comme un peuple.

«Pourquoi tu ne demande pas à la blonde diabolique ce qu'elle venait faire avec moi au Favela, mon frère? m'a défié Batalla par derrière, avec l'assurance recomposée: «Qu'elle essaie de te mentir, si elle peut». Celui qui mentait c'était lui, mais j'avais déjà trouvé le fil que j'espérais pour entrer dans la trame. «Quoi? Tu l'as sauté après qu'elle ai imité Piaf?» j'ai demandé, en jouant celui qui en sait beaucoup: «Et la femme-garçon n'a pas protesté, che? Et l'ex-mari non plus?». «L'ex-mari était cinglé» a murmuré l'angolais, avec dégoût: «Et la dernière nuit où la fille est venue chanter à la boîte il était couché sur le lit en train de saigner de la tête. Ça c'est vérifié -avec témoin- à la préfecture de police». Abel est devenu blanc, sans avoir regardé la lune. «L'inspecteur Bugeia ne m'a rien dit» j'ai blagué, avec rage: «Et il a réussi à localiser Lilith, là-bas à Paris?». «Oui, monsieur» a dit le noir: «Et aussi réussi à fermer le Favela, ce fils de pute. Mais ça c'est arrivé récemment, après que vous soyez descendus dans le sud. Et il doit nous surveiller ici, moi

et la fille, je n'en doute pas». Alors j'ai pensé à la Ferrari et j'ai offert une Peter Stuyvesant à Batalla.

«Qui t'a raconté ce qui s'est passé à la villa, mon frère?» a insisté le noir, tandis que nous allumions les cigarettes: «Juste pour savoir, c'est tout». «Le pédé» j'ai menti, pour voir ce qui se passait: «Le peintre. Mozart». «Mais-» le noir a tourné au gris: «Mais les gens sont vraiment dégueulasses, non?». «Certains» a dit Abel, sans cesser d'écouter la conjuration du ton-ton. «Et penser que cet enfoiré de Mozart ne s'est même pas tapé les interrogatoires» a conte-attaqué Batalla: «C'est le seul à y avoir échappé au final». «Il n'était pas à Paris quand on a tué Sinclair» a fait remarqué Abel. «Mais est-ce qu'il y a témoins qu'il était *ailleurs*?» a dit l'Angolais. «Je sais pas» j'ai dit: «Je ne sais pas. Bon. Je dois aller travailler. Excuse-moi du dérangement». «Tu veux pas que je te dépose au port?» m'a demandé Batalla, entre amabilité et suspicion. «Non, merci. J'y vais en stop» j'ai dit: «Comme quand je vivais ici». Alors je me suis retourné et j'ai caressé les cheveux crépus du petit noir. Il n'a pas arrêté de jouer, mais il a souri en léchant les gouttes de nacres qui lui givraient le visage. Sueur ou larmes -peu importe, j'ai pensé. La lune entrait comme une avalanche de beauté rougeâtre dans l'allée du camping.

Quand j'ai terminé de monter le chemin de terre et que je me suis arrêté à la route, on entendait encore le battement du ton-ton. Alors est apparu la Ferrari. Elle était garé au Pam Beach Club, en évidence. Je n'ai même pas eu besoin de faire le classique signe d'auto-stoppeur: la petite brut a freiné tout seul et offert de m'emmener au port. «À l'Impasse des Conquêtes?» il m'a demandé, comme un chauffeur -et moi je me suis souvenu subitement de la précision du taxi qui m'avait amené au camping. «Oui» a dit Abel: «Je vais passé là-bas d'abord pour chercher la photo avec B.B. Ils nous l'ont demandé pour l'accroché sur la devanture de Chez Marlène. Beaucoup de boulot, mon vieux?». La petite brute l'a fixé avec des yeux innocemment dégénérés mais sans sourire. «Hay del divertido y del aburrido » contestó: «No me quejo »

«Je me plains pas». Il a fallu beaucoup d'effort à Abel pour ne pas rire tout seul pendant le trajet. Le policier petite brut, il pensait sans arrêt: Et moi vigilant les couchés de soleil. «Et c'est dur la vie de *tira* champion?» je me suis déchargé en lui demandant en espagnol, juste après être descendu. Il m'a fait un clin d'œil et démarré comme une fusée.

Les fenêtres du troisième étage étaient toutes sombres. Mais toutes les chambres n'étaient pas vides: Abel a entendu des gémissements amoureux à la moitié du dernier escalier. Ils sont motivés les gars, il a pensé distraitemment. Ce qui me gardait concentré -et allégé et nostalgique, en même temps- c'était la certitude que mon rôle de détective n'avait jamais été qu'une bouffonnerie. Une vraie bouffonnerie, Inspecteur Marc Bugeia: vous m'avez doublé -j'ai pensé en riant tout seul: *Qu'est devenue ton errance / Chevalier / Quelle tristesse*. Abel ne s'est rendu compte qu'après avoir machinalement ouvert sa porte que le gémissement venait de là. La lune n'argentait pas encore la pièce mais c'était suffisant pour illuminer Pedrito et Isabelle. «Sadique» a crié Abel, en claquant brutalement la porte: «Tu pouvais fermer à clef au moins». Tandis qu'il descendait l'escalier à grand bond il se rappelait avoir écouté que les post-partum ne pouvaient pas faire l'amour le mois suivant l'accouchement. Mais on est à Saint-Tropez il a pensé: Et ici même la communion doit se faire contre-nature. Ils devraient prévenir les touristes -avec des panneaux sur les routes et tout- de ne pas regarder derrière qu'en ils s'en vont, au cas où. Vous pouviez parfaitement vous changer en statue de sel, voyageur.

JE N'AI pas pu trouver Colette sur le port. Il était déjà tard, et je suis monté Chez Marlène avec une humeur de chien. Cette nuit ils ont à peine parlé avec Pedrito. Mais après le travail le gamin a clarifié à Abel qu'il n'allait pas dormir à la pension. «Si tu trouves Colette, offre lui mon lit» il a dit: «Elle a nulle part où pioncer. Moi je vais ailleurs». Abel l'a regardé dans les yeux et le gamin a baissé le visage, entre crainte et cynisme. «Ça me paraît très bien» je lui ai dit: «Tu sais changer les couches? Comme ça tu peux aider Isabelle, aussi.». Pedrito a mis un coup de tête et a monté la rue en se dandinant. Je suis descendu au port pour essayer de trouver Colette une dernière fois.

Je l'ai trouvée. Elle était assise dans l'obscurité argentée du brise-lames, avec les jambes ballantes et les yeux ancrés entre les rayons lunaires des yachts. Elle n'a pas montré grand-chose en me voyant. Abel a inhalé obligé le parfum de la jeune fille et n'a rien senti de bon derrière cette rencontre. Il n'a pas eu besoin de cacher ses yeux, parce qu'elle ne le regardait même pas. Il faisait déjà assez froid, j'ai passé mon pardessus sur son sweater et je l'ai emmenée jusqu'à la pension sans lui donner d'explications. Elle, elle semblait se foutre de tout.

«Ça c'est le lit de Pedrito?» c'est la première longue phrase qu'elle a dit, à peine entrée dans la pièce. Je lui ai répondu que oui et j'ai commencé à préparer le maté. «Quand tu aura fini avec le maté tu peux éteindre la lumière, s'il te plaît?» m'a demandé la fille, en se jetant sur le lit défait par Isabelle et Pedrito. Cette phrase a déclenché en Abel une violente attaque de voracité qui l'a même forcé à tourner le dos à Colette, pour cacher l'explosion difforme de son sexe. Alors j'ai rapidement éteins la carafe et la lumière, et me suis jeté sur le lit. «Tu n'a rien envie de boire?» j'ai demandé: «Je suis crevé». Elle n'a rien répondu. Elle est resté là, son corps entier brillant sous la lune, avec ses membres d'oiseau tendu vers un endroit que je ne connaissais pas.

«Je suis adopté» elle a commencé à dire après un instant: «Mais je connais très bien mes parents. Eux ils vivaient dans le même village que moi, en Auvergne. Ils m'ont offerte ou vendue ou quelque chose comme ça, parce qu'ils avaient trop d'enfants. C'est assez courant là bas. Dans la maison de mes parents adoptifs il fallait pisser et tout le reste au même endroit que les cochons: mais c'est très courant, aussi. Mon père adoptif m'a pas violé ni rien de ce genre. Ce sont des garçons saouls qui m'ont violée à plusieurs sur une table dans un bal de mariage quand j'avais quinze ans. Après ça j'ai plus eu d'homme. Crois moi ou non mais j'ai proposé Pedrito en mariage et il a accepté. C'était peu de temps après nous être rencontrés. Depuis le début il m'a dit qu'il avait vingt-deux ans et moi je l'ai cru. Tout, j'ai tout cru: qu'il allait envoyer quelqu'un me chercher depuis Cannes puis depuis ici. Qu'il était en train de réunir l'argent pour qu'on se marie à la fin de l'année. Et moi je crevais de chaleur à Paris et en revenant du boulot je rentrais dans le bain turc du Stella et je mettais un oreiller sous ma robe et je rêvais que j'étais Eva et lui Ramón. Jusqu'à ce que je me pourrisse de l'attendre et je suis venue en stop: ça m'a pris quatre jours. Et maintenant il m'envoie paître. Tranquillement. Il dit qu'il a seize ans. Seize ans. Mon Dieu».

Le pire c'est qu'elle ne pleure pas -a pensé Abel, après que la jeune-fille se soit tue. Alors la voix de Ray est apparue (même si ça n'était pas exactement la voix de Ray, je le savais bien) pour la troisième fois de la journée: «*Allez, saute la*» elle disait «*Tu vois pas qu'elle est offerte abruti?*». Cette fois je me suis senti noyé, mais pas par l'hystérie panique: j'avais faim de Colette, et j'imaginais extraordinairement bien tout ce que j'aurai pu faire ici sous la lune. Avec la jeune fille au parfum triste.

«Ah, j'allais oublié: Ramón va venir vous rendre visite bientôt» elle a annoncé tout à coup, récupérant la voix que je lui connaissais. «Ah oui?» a murmuré Abel, comme imprégné d'un soulagement bleu. Je vais enfin pouvoir raconter le problème avec Ray à quelqu'un qui puisse le *comprendre*, il a pensé : Enfin. Dieu sois loué. Enfin. «Et aussi, le Cosmophère et Mich te passent le bonjour. Ils vivent dans la 22» a ajouté la jeune fille. «Et Ray. Nous sommes descendus avec quelques jours de différence et hier je l'ai rencontré près d'ici, à Saint-Raphael: il voyage avec un gitan, tournant dans une camionnette. Il m'a dit de te prévenir qu'il allait venir te voir bientôt. De ne pas t'inquiéter». Abel a passé sa main plusieurs fois dans ses cheveux et s'est approché du coin où était sa valise. Il a fait comme s'il cherchait des vêtements pour pouvoir rester accroupis quelques instants dans l'obscurité, soupesant le couteau de l'hôtel Stella. Le sang jacobin, il a pensé: Et la source sereine. Lorsqu'il est revenu à son lit il a vu que la lune était en train d'abandonné le corps endormi de la jeune-fille, et il l'a soigneusement couverte avec son pardessus.

CHAMBRE 22

UN GARÇON fume la dernière cigarette de la journée à sept heures et demi du matin. Dans l'autre lit de la chambre ronfle violemment un homme roux. Le garçon révisé un tas de feuilles gonflées par les ratures qu'il y a sur sa petite table, et termine par se contorsionner pour observer avec désespoir les grilles de lumières printanières que projette les persiennes. Puis il entend les halètements de quelqu'un qui ouvre la porte (fermée sans clé) et saute du lit: sa frayeur augmente quand il voit le diminué concierge mauricien lui faire des gestes désorbités depuis la porte, et s'échapper en courant. Le garçon étripe sa Pete Stuyvesant et court pieds nus et glisse en passant sur la mosaïque fraîchement lessivée dans le couloir. Alors il voit le concierge accroupi sanglotant face à la mare de lumière mauve qui coule la dernière porte, et il le pousse doucement pour pouvoir passer. La clarté se fait violente à l'intérieur de la pièce: un homme grand et mince -vêtu avec un pyjama à rayure jaunes et noirs- est étendu en travers du lit. Le sang de la tête ouverte de l'homme ne coule déjà plus jusqu'au sol -même si les planches n'ont pas encore tout absorbé. Le garçon reste immobile et impassible durant quelques secondes, les

yeux cloués dans les yeux semi-ouverts du mort. On n'entend que le hoquet du mauricien, pleurant dans le couloirs. Le regard du mort semble recevoir avec jubilation la douceur de la lumière printanière. Tout à coup le garçon fait un mouvement abrupte avec la tête, et fixe le papier peint vide du mur où est adossé la tête du lit: ce qu'il trouve accroché est à peine une pâle empreinte -l'empreinte d'une croix qui devait avoir paru scandaleusement grande quand elle était accrochée entre la saleté du mur.

QUELQUES HEURES à peine avant que Sinclair soit assassiné nous avons fait face à un cortège inhabituelle de visiteurs dans la maudite chambre 22. Moi j'avais travaillé jusqu'à l'aube dans la taverne, et après être descendu pour manger quelque chose avec Ray au bar-tabac je mourais d'envie de faire une bonne sieste. «Envie de pioncer?» a murmuré Ray en commençant à sucer un cure-dent : «Au fait, che: tu la trouve pas mal baisée la Tabaquita?». Abel a salué la femme du barman avec un clin d'œil et sauté de la banquette. «Je sais pas» il a dit: «En vérité je me rend pas compte si une femme est bien ou mal baisée, loco». «Qu'est ce qui se passe? a demandé le riverense, tandis qu'ils traversaient la rue: «Marlowe n'a donc jamais bien ramoné une fille?». «La vérité c'est que Marlowe ramone peu» a préféré continuer à métaphoriser vaguement Abel: «C'est bien dit dans les romans. Et je te dirai que jusqu'à la fin du *The long goodbye* il a assez peu de chance avec les femmes». «Et *Silver Wig* t'en dis quoi?» a défié Ray: «Elle ne compte pas dans le memorandum, mon gars?». «C'est une des principales nymphes du memorandum» j'ai confirmé avec enthousiasme, en réalisant que le thème Bénédicte avait -enfin- surgit: «Et d'une certaine manière on pourrait dire la *principale*. Évidemment: d'une certaine manière j'entends. Attention. C'est une chose compliquée à comprendre, mais je peux t'assurer que Marlowe n'a jamais eu envie d'elle. Ou du moins ce qu'on appelle *envie*».

(*companero del alma*- Miguel ernandez

elegia)

«Che, dis-moi: c'est quoi le problème avec le compagnon de l'âme -le fameux Terry Lennox- finalement? Ils sont amis avec Marlowe ou plus que ça?» a demandé Ray, avec un ton de plaisanterie absolu et la bouche en cul de poule. «Marlowe l'aime bien» j'ai dit: «C'est évident qu'il l'aime bien. Mais l'autre est un type sournois, non? ». «L'autre c'est une merde» a corrigé Ray: «Enfin, moi je dirais que les deux sont des grosses merdes chacun à leurs manières -et comme tout le monde. Mais vraiment tu ne penses pas qu'ils sont *plus* que des *amis*, che?». «Non» j'ai dit en riant de bon cœur : «Franchement non».

Au même moment on a frappé à la porte et Abel a senti ses chances de faire la sieste s'évanouir dangereusement. C'était le Cordobés et Martine, La cleptomane nous a salués timidement et s'est mise à mordiller la pointe grenade du foulard de cowboy que le Cordobés portait un jour sur deux, depuis qu'il se sentait «aimé». Pauvre malheureux, j'ai pensé sentimentale. Il a capté mon expression et il est même venu s'asseoir au pied du lit de Ray. «Che, mec» il m'a dit, presque affectueusement: «Lucio nous a invités à venir voir les débuts de l'Argentine et de l'Uruguay au mondial, après demain. Il a une télé en couleur du tonnerre. Tu viens avec nous?». «Non, champion» a dit Ray en tirant son haleine sur ses ongles pour les lustrer sur son blouson: «Dis à Lucio que je le remercie beaucoup pour l'invitation expresse et personnelle, mais qu'après demain je vais être à Amsterdam en train de fumer de la colombienne et en train de baiser comme un curé dégénéré, grâce au Diable. Martine a lâché un rire. «Bordel» s'est énervé le Cordobés: «Les uruguayens s'offensent pour n'importe quoi, une crotte de mouche. Écoute si Lucio se met à inviter tout le quartier latin personnellement un à-». «Ok, ok: t'énerves pas champion» l'a coupé Ray: «Et dis pas de conneries, non plus. Les uruguayen s'offensent comme tout le monde. Bon, nous les riverenses nous nous offensons un peu plus -je le reconnais- parce qu'on est tous à moitié paranoïaques. Mais ce que j'ai dit c'était pour rire, mon petit régolotionnaire».

«Donc tu pars pas en Hollande?» lui a demandé Martine en espagnol. La cleptomane s'était d'abord approchée du piano et ensuite de l'armoire pour jeter un œil aux livres. «Si, ça oui. Demain même je pars» a dit Ray: «Aujourd'hui je me tape quelques heures supplémentaires, je me saoule chez Monsieur Amelot et demain salute. Che qu'est-ce que tu regardes là-bas, on peut savoir?». «Je regarde s'il y a un livre que j'ai offert à Abel quand nous vivions chez Amelot» a répondu la jeune fille, sans sourciller. Puis elle a montré le *Lautréamont par lui même* et est revenue embrasser le Cordobés -qui était déjà debout avec l'envie de se tirer le plus vite possible- pour lui suçoter un peu le foulard. «Fais attention toi» a dit le Cordobés à Ray, en entrouvrant la porte: «Les jumeaux de la taverne ont dû partir parce qu'ils ont arnaqué des arabes en lien avec la mafia d'Amsterdam, je crois». «Et c'est quoi le rapport» s'est exaspéré Abel: «Picaflor m'a expliqué l'histoire. Et en quoi ça a un lien avec ça?». «Mais les gars» a intervenu Ray: «Ne vous disputez pas pour moi. Pourvu que j'ai à me tirer une bonne fois pour toute de cet enfer. Voyons voir: où sont les arabes que je dois arnaquer?». J'ai ris, avec tristesse. «Oui, ça c'est plus possible» a sorti triomphant le Cordobés, quand ont commencé à

résonner les pas de Martine descendant l'escalier: «Dès que la fille m'aide à rassembler un peu de fric on se tire de l'hôtel: un studio, un appart. T'imagines un peu le pied? ». «Je te félicite» j'ai dit, sincèrement apitoyé par sa carapace de vanité.

«Bien, mec: tout va bien» a annoncé Ray une fois tous les deux seuls: «C'est de la balle. Une cigarette, s'il te plaît». Abel n'a pas réussi à comprendre totalement l'euphorie de son ami. «Y a rien à faire» j'ai sociologisé, presque pour moi-même: «Sur le long cours tout le monde termine rêvant de sa maison et de sa femme et même de la progéniture qui va avec, si tu fais pas attention. Mais le plus incroyable c'est qu'ils sont capable de te jouer la comédie à la moindre opportunité qui se présente, les salauds. Regarde le Cordobés. Ses parents sont des aristocrates qui sont dans le divertissement entre Buenos Aires et Punta Del Este et ils ont une chaîne d'hôtels, une concession automobile et le châteaux en Espagne (rêve à porter de main): le gamin ils le laissent venir (le *laissent* ou *l'envoient*?: ça on sait pas même pas lui, évidemment) jouer le bombo à Paris -et mourir de faim, si l'occasion se présente: pour ça y a pas de problème- pourvu qu'il laisse *pour un temps* la politique de côté. Raconté textuellement par le Cordobés: une relâche politique, tu comprends? Et voilà le type, avec une vie en morceau».

«Mais toi tu crois que ce crétin est un véritable rego? Tu crois qu'il a participé à quelque chose de sérieux -ou qu'il pouvait se mettre dans un truc couillu comme une guérilla?» a rigolé Ray. «Je sais pas. Ce qu'il raconte je le crois pas, bien sûr. Mais je suis *en train de le voir* tomber. Et n'oublies pas que c'est moi qui l'ai poussé pour qu'il s'emboîte avec cette pauvre fille, en plus». «Pauvre?» a répliqué Ray: «Je peux t'assurer qu'au rythme où vont les choses elle va vite sortir de la pauvreté, cette jument». Abel a regardé le profil de l'autre, sans lui répondre. Maintenant j'ai eu la sensation que dans le visage tacheté de rousseur et mal rasé de mon meilleur ami ne brillaient déjà plus comme de la mousse ses dernières espérances: maintenant brillait compact -comme une espèce de masque rougie- la condamnation. Et pourtant il avait tellement changé après notre retour de Beirut -j'ai pensé en observant la douceur sanguinaire de son regard cloué sur le plafond: il va vraiment me manquer quand il va partir.

Après un instant je me suis retourné et j'ai essayé de dormir un peu sans même tenter de me déshabiller, au cas où un autre genre de visite venait. Alors Ray a murmuré en haletant étrangement (après que les ronflements d'Abel soit devenus réguliers): «Le truc c'est que

la vie est une grand bordel, mon gars. C'est ça le truc. Je peux t'assurer que même le pauvre Terry Lennox ne s'est pas sauvé de rêver de s'emboîter avec son ami, par exemple: alors même qu'il n'était pas pédé et qu'il avait un tas de fille à disposition, s'il voulait. Mais le détail triste c'est qu'il n'a jamais rencontré une fille avec une âme aussi excitante que celle de Philip Marlowe. Tu comprends petit?».

On a encore frappé à la porte. Abel s'est assis sur le lit et a gargouillé un Entrez résigné, en frottant ses yeux. Alors les membres d'oiseaux de Colette ont parfumés tristement la chambre. «Pardon, boludos» elle a demandé en souriant: «Je peux entrer un moment?». «Vous n'avez besoin de permission pour entrer dans aucune des cellules de l'enfer, mademoiselle» a répondu Ray. «Je viens pour deux trucs, c'est tout» a expliqué la jeune fille en espagnol: «D'abord pour vous laisser la traduction que j'ai faite d'un de vos poème, Monsieur Rosso. Dites-moi ce que vous en pensez». Et elle m'a tendu tremblante une feuille écrite à la main. «Assieds toi, ma vieille» j'ai dit en signalant les pieds de mon lit: «Assieds toi, s'il te plaît». «Non: je m'en vais maintenant». Colette est devenue rouge: «Lis le plus tard, parce que j'ai honte. L'autre truc c'était pour vous prévenir que je viens de voir par la fenêtre le Cosmosphère et la Mich, avec tout l'intention de venir par ici. Je venais vous prévenir au cas où». Tout à coup Ray est descendu du lit et a commencé à poursuivre la jeune fille comme il le faisait avec Faruk au bon vieux temps de la chambre 9. «Elle a honte la pauvre petite» il disait en imitant son accent et faisant semblant de lui faire de chatouilles, jusqu'à ce que la fille s'échappe de la chambre en criant de joie.

«Et celle-la» a demandé Ray, avec une douceur haletante: «C'est pas l'une de celle qui joue la comédie peut-être?». «C'est très différent» a sentencié Abel: «Cette provinciale est meilleure que tout Paris réuni et emballé dans du papier cadeau, mon frère. Celle-là c'est la force de la terre, comme disait Faulkner». «Ne m'appelle pas mon frère» s'est assombri l'autre: «Moi aussi je suis provincial mais je ne suis pas la force de la terre. Je dois être autre chose plutôt». «Toi tu dois savoir» j'ai répliqué en jetant un œil à la traduction du poème (qui m'a donné l'impression d'être beaucoup plus convaincante que le poème lui même): «Ce qui est certain c'est que tu as toujours été d'une grande aide pour moi. D'ailleurs, quand tu reviendra de Hollande il faudra qu'on termine les derniers détails du scénario du polar: tu sais, j'ai l'impression que ce roman est sur le point de finir à la poubelle, non? Et il nous reste à régler le projet du livre illustré aussi. Tu as esquissé quelque chose de nouveau?». Ray ne m'a pas répondu. «Quand je reviendrais de Hollande

on va discuter de beaucoup de choses ne t'inquiètes pas» il a dit immédiatement: «Écoute, on entend les pas de l'éléphant Cosmosphérique et de la Piaf frankensteinisée. Il manque plus que Sinclair pour compléter la murga. Je crois que le génie traduit ne dormira pas la sieste aujourd'hui». «Va te faire foutre» a murmuré Abel, en mettant l'eau à bouillir pour le maté.

La vedette du couple stellaire a entrouvert la porte et mis sa perruque (couleur carotte) dans la chambre comme chez elle. En me voyant elle a fait une moue froide, où l'on pouvait dépister l'irréversible impossibilité de sourire avec le crâne. Quelle chose terrible -j'ai pensé en réalisant que c'était la première fois que je voyais ses yeux. La femme avait une lueur dans le regard. C'était un regard marécageux, qui avait avalé le désespoir à la même vitesse qu'il aurait avalé la haine ou la peine. Oui je connaissais ces marécages -a pensé Abel en se souvenant un épisode de sa rupture avec Gabi digne d'être transcrits dans le suprême style des contes de bar de *La mer change* ou *Les assassins*. Ray a fêté le naufrage d'autrui sans dissimulations, et s'est relevé pour se frotter exagérément les mains. «Allez les gars allez. Ça fait longtemps qu'on s'est pas vu, che» il a dit en me faisant signe pour que je lui donne une autre Stuyvesant. Le Cosmosphère s'est assis aux pieds du lit de Ray pendant que la femme -éternellement sanglée par la robe verte décolletée du temps du boogie- a préféré se dédier à renifler le piano.

«On a plus de yerba depuis des jours. Et nous mourions d'envie d'un petit maté» a avoué le Cosmosphère, adoucie plus que jamais par l'infantilisme pourri de sa folie. Abel a sellé le mate en évitant de regarder la femme qui avait ouvert le piano et l'observait avec l'attention assurée d'un accordeur professionnel. «Je crois que c'est fini, che» a dit le Cosmosphère quand je lui ai tendu le premier *amargo*: «Le sang coule trop. J'ai envie de lâcher la cosmologie et assumer ma responsabilité anthropologique et m'enrôler une fois pour toute dans la guérilla grecque». Nous nous sommes regardés avec Ray. «C'est bien» je lui ai dit: «Si c'est possible». «C'est possible» a grommelé le Cosmos: «J'ai la nationalité et tout. Jevous ai jamais raconté?». «Non» a dit Ray, avec les yeux radiants: «C'est une super idée, mon petit Cosmos. Moi ça fait des mois que j'ai un projet de ce genre -même s'il n'est pas comparable au tien, évidemment. Quand je vais revenir de Hollande je pense devenir clochard. Pour quelques mois, c'est tout. Mais je pense m'intégrer aux couches les plus souffrantes de la population une fois pour toute: le peuple m'attire, che.

Abel a souris sans envie et a offert un maté à Mich, qui s'est approché en deux enjambés pour boire avec désespoir le mélange encore bouillant. Ils sont mort de faim, j'ai pensé: Mais elle c'est autre chose. Elle est morte d'autre chose, pire que la faim et la post-ménopause et le manque d'alcool. Maintenant il manque plus qu'elle me dise à la Larsen (personnage d'Onetti - Astillero): «Je vous remercie beaucoup, vraiment. Vous m'avait fait une grande faveur, Monsieur». Mais la femme a à peine dit Voilà, en rendant la calebasse avec la même assurance avec laquelle elle avait scruté les entrailles du piano. «Et Sinclair?» elle a soudain demandé, tordant son visage déformé par un maquillage de plusieurs jours: «Ça fait longtemps qu'il ne vient plus au Favela. Ça va mieux son stress?». Ray n'a pas pu contenir un ricanement et Abel l'a accompagné avec dévotion cette fois. «Stressé? Vous le connaissez bien Sinclair?» j'ai demandé à la femme, en collant ma bouche à la bombilla pour ne pas exploser de rire. «Un peu» a dit Mich, sans rancune visible: «On l'a vu là-bas au Favela». «En vérité on s'est déjà trop vu. Il vaudrait mieux qu'il n'apparaisse plus ce sale nazi» a pointé le Cosmosphère en aplatissant sa mèche avec une féminité cinématographique de mousquetaire -bien qu'Abel ait vu émerger deux pointes d'épingles dans ses yeux aqueux. Alors on a entendu le *Quiere hablar* derrière la porte.

«Justement» m'a dit Ray: «Voilà un miracle sous-terrain». Abel a crié Entrez pendant que l'affaibli Portos raplatissait sa mèche et Mich se retranchait du côté du piano. Mais l'ougandais comme de coutume ne voyait personne. Il a fait les pas nécessaires pour s'étaler près de la table basse et a attrapé une ration de yerba qu'il s'est mis à mâcher. «Je viens dire au revoir» il a commencé à monologuer avec les yeux fermés: «Je retourne mourir dans mon pays. Et aujourd'hui je voulais juste laisser devant vous la preuve inconsolable que -comme le disait le grand Cesare 48 heures avant ses ides- *j'ai donné de la poésie aux hommes*». Sinclair a levé la tête avec une horrible humilité et Abel a dû contenir une poussée de larme. «Mais ça, ça ne te suffisait pas, mon Père» a presque prié l'autre, en faisant une sorte de gargarisme très comique pour avaler la yerba: «Ça ne te suffisait pas. Ah, si j'avais pu être ce que je suis, mon Dieu. Même si pour ça j'avais dû oublier jusqu'à ton nom». Nous nous sommes regardés avec Ray. L'ougandais a terminé d'avalier la yerba et s'est levé comme une marionnette tirée par des files inégaux. «Parce que les hommes sont fait pour tout faire ensemble: croire ou crever» il a déclaré en reculant comme un somnambule jusqu'à la porte. Et j'ai eu l'illusion qu'avant de

disparaître en marchant en crabe dans le couloir -tandis que Mich et le Cosmosphère commençaient à s'esclaffer- Sinclair m'a souri.

À DIX HEURES du soir le jour suivant l'inspecteur Bugeia m'a ramené au Stella dans sa voiture, bien qu'il ne m'ait pas invité à boire un apéritif. C'était pas le moment, évidemment. Pedrito et le Cordobés (qui ont signé leurs déclarations avant que la nuit tombe) devaient être en train d'improviser un duo à la taverne, et moi je devais faire un lavage général et au moins changer de chemise. La vérité c'est que j'avais sué comme un bœuf pendant cette chaude après midi au Commissariat.

En soi, l'interrogatoire (qui était le dernier de la série et certainement le moins superficiel, malgré les heures et les heures que se sont mangés la Moustache et Farouk) m'a paru facile, même si lorsque j'ai attrapé la poignet pour descendre en face du Stella, Marc a rapidement allumé une cigarette, et j'ai compris que ça n'était pas terminé. «Attendez, Monsieur le Privé» il a dit, en s'inclinant pour relâcher la fumée avec le regard figé sur le toit de la Renault. Abel s'est crispé à nouveau dans son fauteuil et il n'a pas eu d'autre choix -bien qu'il se sente acculé- que de sortir une autre Peter Stuyvesant. (Le plus incroyable c'est que juste à ce moment mes mains ont commencées à trembler parkinsonniennement après autant d'heures de tension de suite.) «Vous vous rendez compte qu'il y a boulot et boulot pas vrai?» a murmuré l'Inspecteur. La confirmation que l'abandon du tutoiement était sérieux m'a fait tellement tremblé que j'ai préféré écraser ma cigarette et croiser les bras. «Ou » j'ai dit: «Bien sûr». Mais je ne me suis pas tourné d'un centimètre pour le regarder. «Par exemple vous, Marlowe: maintenant vous devez sortir pour jouer de la musique dans un endroit de rêve» a ironisé Bugeia, en élevant un peu la voix: «Vous prenez quelques verres, chantez (sûrement sans envie, mais ça n'est pas le problème) et peut être même que vous pourrez lever une nana. Et là s'arrête le travail du Privé».

Abel a tourné les yeux vers lui et trouvé le regard féroce d'un homme dégoûté s'auto-punissant avec le rebond de la fumé. Il n'a pas voulu répliqué. «Le travail de Maigret est différent, mon garçon» a continué à métaphoriser l'Inspecteur, avec de plus en plus de dégoût: «Maigret doit conduire dans Paris et ensuite sur la route qui traverse la banlieue sous les lumières des immeubles d'une ville pourrie et sans le moindre salut en vue. (Et je vais vous demander de ne pas mentionner l'Union Populaire, soyez gentil: «l'eurocommunisme» me donne une sincère nausée.) Bon, il se trouve que Maigret

conduit et puis se gare et monte à son appartement où est déjà passée l'heure du dîner en famille avec son merveilleux fils et sa merveilleuse femme (qui d'ailleurs cuisine très bien, comme vous le savez) et peut être même qu'il regardera un peu la télévision et fera l'amour et tout. Le problème c'est que, peu importe à quel point on est habitué au travail, *l'enquête* reste, camarade. Et même pour manger et regarder la télévision et faire l'amour en paix il faut se concentrer de *telle* sorte qu'après dix ans il commence à y avoir trop de moments pendant lesquels on a pas précisément envie de se tuer mais plutôt de mourir, littéralement. Vous êtes jeune, encore. Et peut-être qu'un jour vous aurez mérité la chance que j'ai, par exemple: je vous parle de ma femme et de mon fils. Je vous parle du bonheur, sans ironie ni lyrisme bon marché. Mais il se trouve qu'il existe une autre chose qui n'exclue pas la première et qui s'appelle la défaite, mon vieux. La défaite: individuelle et collective. Vous vous me comprenez, camarade Abel. Alors, si l'on était optimiste on pourrait penser que nous ne sommes pas encore dans «l'ère promise» et que tout cet effort surhumain que nous devons faire pour collaborer avec «la marche du monde» se justifie -même s'il a une fondation beaucoup plus supra-historique que scientifique pour la simple raison qu'est en train d'accoucher quelque chose qui devrait naître. Plus moins volontariste ou absurde. (Et notez qu'en plus d'utiliser des termes «idéalistes» je deviens aussi insupportablement «anti-dialectique», mais je m'en fous. Je suis vraiment désolé.) Maintenant, si tu es irréversiblement pessimiste -comme l'est ton serviteur- il ne reste plus qu'à accomplir ton devoir et aller te faire foutre. C'est clair?

L'inspecteur a jeté son mégot sur le trottoirs puant où nous étions garés. «Bon, maintenant j'aimerais revoir un peu l'affaire avec vous, si vous me le permettez» il a soufflé, presque soulagé: «Merci pour l'attention et surtout le silence, garçon. On va récapituler le plus vite possible parce qu'il est déjà tard : l'homme assassiné est ton ami Sinclair Brower - poète ougandais schizophrène reconnu par la critique internationale et traduit dans plusieurs langues et résidant à Paris sporadiquement ces quinze dernières années où il fréquentait sporadiquement une clinique psychiatrique parce qu'il avait tout l'argent du monde parce qu'il était l'héritier d'un des plus gros gisement d'or d'Afrique d'où on lui envoyait des mandats mensuels qu'il dépensait avec des putes et avant ça avec une artiste dégénérée dont il n'a jamais divorcé. À ce propos, j'ai oublié de te demander quelque chose: la blonde platine que tu as vue cette nuit dans sa chambre avec le fric dans les mains elle avait une perruque ou bien c'était ses cheveux naturels?». «Ah, j'en ai aucune idée» je me suis protégé en levant les mains -tranquilles, à nouveaux: «Elle vit à Paris,

encore?».

«Ça c'est une des deux-cents milles choses qu'il faut qu'on vérifie» a dit Marc: «Elle a été vue dans le coin il y a quelques jours. Mais je continue le résumé parce que j'ai déjà les intestins qui gargouilles: à ton ami Sinclair on lui a ouvert le crâne avec une croix en or pur peinte en noir entre dix heures du soir et trois heures du matin environ, hier ou avant hier. On lui a volé le liquide qu'il avait, en plus. Ce qui veut dire que le fameux «mobile du crime» est très clair. Et le gérant de l'hôtel connaît plusieurs des putes qui venaient pêcher sur ce ponton: nous savons même par où commencer à lancer l'hameçon, tu te rends compte? L'affaire n'a rien d'incroyable en soi, je peux t'assurer: je crois que je vais pouvoir étudier *Zamba de mi esperanza* pour samedi prochain et tout».

Bugeia a sourit et allumé une cigarette qu'il s'est remis à fumer face au plafond de la Renault. Abel avait besoin d'une Peter Stuyvesant mais il n'a même pas touché le paquet car il sentait que ses mains pouvaient à tout moment recommencer à trembler. Et c'est justement ce qui est arrivé. «Pourtant il reste un problème dont on n'a pas parlé encore, Monsieur le Privé» a murmuré l'Inspecteur en retirant soudainement le tutoiement affectueux: «Dans les romans policiers que nous fréquentons tous les deux les policiers et les détectives se comprennent trop peu, vous ne trouvez pas? Même les très bon policiers et les très bons détectives se comprennent trop peu d'après moi. Évidemment moi je suis policier et je parles avec mon petit cœur. Mais je vous demande de ne pas oublier deux choses *très importante* durant les prochains mois. S'il vous plaît. Premièrement: vous n'êtes pas détective. Et deuxièmement: vous un avez un petit cœur. Il y a beaucoup de gens bizarre autour de cette affaire vous comprenez? Dans cet hôtel de merde, au Favela-». «Chez l'ex-scénographe fou» j'ai ajouté avec un petit ton de collabo. «Oui, là-bas aussi» a dit Marc: «Et beaucoup sont des amis à toi, si je ne me trompe». «C'est vrai» a dit Abel, en croisant les bras: «Amis, connaissances-». «Ou ennemis. Peu importe» a presque crié l'Inspecteur: «Je vous demande de ne *rien* me cacher d'important de ce qui se passe -ou de ce qui s'est déjà passé- derrière la scène. Et je ne vous le demande pas précisément d'ami à ami c'est clair?». «C'est clair» a dit Abel: «Mais vous vous êtes trompé sur quelque chose, Inspecteur. Moi je n'ai pas d'ennemis. Je les ai idéologiquement, mais pas personnellement. Je peux descendre maintenant?». «Vas-y» a souri Bugeia: « Et je te prie de ne pas t'offenser pour ce que je vais dire, Abel. Des ennemis il y en a toujours et bien en vue, mon vieux: même si on ne les voit pas. Et même s'ils

partagent notre idéologie. Il suffit de vraiment faire quelque chose pour monde et kaput: ils sont là les bonhommes». Abel est descendu de l'auto en souriant furieux. L'inspecteur a démarré en faisant crisser les pneus et aucun des deux n'a gaspillé la force de volonté nécessaire pour au moins se dire au revoir avec un bras levé.

Quand je suis monté à la chambre il y avait encore des techniciens qui allaient et venaient dans les escaliers, en plus d'un flic (avec la gueule de chien qui correspondait) montant la garde dans le couloir. Abel a évité d'arrêter son regard sur eux et est entré dans la chambre en retirant sa chemise d'un geste pour faire une toilette rapide, mais il est resté bloqué en face du lit de son ami. Ray était couché scrutant le plafond avec une phosphorescence sanguinaire dans le regard comme je n'en avais jamais vu -même si quelques jours plus tard il connaîtrait un brillant plus terrible encore. «Ça va pas bien mon gars?» j'ai demandé en terminant d'enlever ma chemise et en m'asseyant sur mon lit: «Ils t'ont cassé les couilles pendant l'interrogatoire?». «Non: je n'ai eu aucun problème pendant l'interrogatoire. Mais en revenant à l'hôtel je me suis rendu compte qu'on m'avait volé le Pentax» a répondu Ray. «Quoi» a crié Abel. «Ne cris pas» l'a coupé l'autre: «Parce que je ne vais rien déclarer aux flics, et ils sont là dehors à essayer d'attraper je ne sais quoi, non?». «Mais pourquoi tu va pas le déclarer? Quand est-ce que tu t'es rendu compte qu'on te l'avait volé?» j'ai dit en courant jusqu'à l'armoire. «Ne t'inquiètes pas, on ne t'a fauché aucun livre, mec» a murmuré le riverense: «C'est quand je suis revenu de ce putain de commissariat que je me suis rendu compte qu'il n'était plus là. Je te l'ai déjà dit. Mais ça pourrait être arrivé hier soir, c'est pareil: impossible à savoir».

Abel est revenu s'asseoir sur le lit avec la tête dans ses mains et se souvenant de Bugeia avec désespoir. «Ça tombe mal. Très mal» il a soufflé: «Le pire c'est que je crois que tout vient ensemble. C'est évident qu'il y a une seule affaire tu crois pas?». «Non. Moi je ne crois pas» a répondu Ray en me regardant du coin de l'œil: «Mais il te manque encore une info: ce midi j'ai appris par hasard -pendant que j'étais à la réception pour consoler Papito- que le Cordobés et la fille se casse de l'hôtel après demain. Ils ont loué un studio. Maintenant qu'est que t'en pense, hein?».

Un peu plus tard à la taverne Abel a rapporté la nouvelle du vol du Pentax et le Cordobés n'a pas eu l'air de feindre l'étonnement indigné avec lequel ils ont réagi à l'unisson avec Pedrito. Il y avait cependant une différence de nuance importante entre les deux

réactions : Pedrito -chose inconcevable chez lui- est resté de mauvaise humeur toute la soirée. «Quelle merde, pauvre Ray» il m'a dit tandis que le jour se levait et le Poète était obligé d'aboyer ses peines à la Vierge en face d'un très soigné ministre péroniste qui était passé pour goûter la paella de La Reja. (Le Cordobés l'avait reconnu avec une grimace de dégoût quand il est descendu par l'escalier, murmurant que c'était un sale facho. Ensuite il a été spécialement invité à la table officielle et a terminé par porter un toast à Evita et Isabelita et pour la libération et a même pleuré en acclamant le Macho dans les bras d'un des gardes du corps du ministre.)

«Oui» j'ai dit: «C'est de plus en plus dur pour le riverense. Le mieux pour lui c'est de se tirer quelques jours en Hollande pour changer d'aire et attendre qu'arrive ce putain de virement. Le problème ça va être de continuer à laver des assiettes après, non? Même si c'est moi qui paye la chambre -depuis qu'on est revenu de Beirut je lui paye: pour ça il y a pas de problème». «C'est vrai que c'est incroyable» a changé de ton Pedrito: «Et il va rien déclarer, vraiment?». «Il veut pas. Pour rien au monde». «Quelle salope» a dit le gamin en crachant par terre et regardant le Cordobés, qui essayait maintenant -sans succès- de porter un toast pour le Che: «Dire que j'ai faillit la sauter. Si je voulais je la tirais là-bas chez Amelot, je te jure. Mais il y avait un truc, je sais pas quoi». «Arrête» l'a coupé Abel, sans trop de conviction: «Fais pas comme Ray. On peut pas être certain que c'est Martine qui a fauché le Pentax». «Dans ce cas, ce sera la seule chose qu'elle n'a pas eu l'idée de faucher ces dernières années. Et en plus en sachant que vous ne fermiez pas à clé» a craché à nouveau Pedrito: «Le Cordobés est un porc. Traîner avec cette salope». Abel a commandé un cuba libre bien chargé et a préféré se taire.

Le jour suivant Ray m'a réveillé en faisant une espèce de triple saut grinçant qui lui a sortie les pieds de l'autre côté du lit. «C'est terminé» il a dit: «Cette nana ne sort pas de l'hôtel avant de m'avoir rendu le Pentax. Et si elle ne veut pas me la rendre je la défonce à coup de pied: elle et le Cordobés». Et il a couru mettre sa chevelure couleur carotte sous le filet du robinet pendant qu'Abel s'habillait le plus vite possible. Par chance, le flic de garde ne nous a prêté aucune attention en nous voyant descendre l'escalier à grands bonds. Abel en a profité pour taper quelque coups d'alerte en passant devant la chambre de Pedrito et Colette, et il a à peine pu éviter que Ray mette un coup de pied dans la porte du Cordobés et Martine qui -à en juger par les crescendos élastiquaux / vocaux- terminaient de faire l'amour.

«Finissez-en une fois pour toute» a gueulé Ray, récupérant une pointe d'humour: «Et si vous ne pouvez pas finir, tant pis. D'abord nous avons quelques comptes à régler». La porte a pris du temps pour s'ouvrir. Alors Martine est apparue vêtue seulement d'une chemise du Cordobés (qui était un peu courte en bas) et un couteau ouvert à la main. «Qu'est ce que tu veux?» elle a demandé, en pleurant avec douceur. «Pourquoi tu me poses la question si tu sais parfaitement ce que je veux espèce de faux cul?» a répondu Ray: «Le Pentax ou l'argent voilà ce que je veux. Et ferme ce couteau parce que je vais te le prendre et te couper les-». Alors la jeune fille a lentement et tranquillement déboutonné sa chemise et tendu le couteau à Ray, qui n'a pas osé le saisir. «Ok» a dit Martine, sans arrêter de pleurer: «Allez, si t'es un bonhomme. Si tu es certain que c'est moi viens et fais-moi ce que tu veux. Ou bien on appelle le poulet qui est au dessus et je m'occupe moi-même de la déclaration, t'inquiètes pas».

Abel était hypnotisé par les énormes seins de la jeune fille: ils étaient comme son histoire. Les larmes commençaient à s'écraser contre ces méduses abandonnées sur le sable et je n'avais plus d'autre choix que d'essayer de sortir Ray de là le plus vite possible. Il s'est laissé emmener avec un sourire étrange. Puis Colette est apparue courant en chemise de nuit et a poussé la jeune fille à l'intérieure et a même donné une inestimable «étreinte de contention» au Cordobés, qui a ensuite commencé à hurler comiquement le classique Laisse-moi je vais le tuer ce taré -pendant que nous descendions pour tenter d'avalier quelque chose au bar-tabac du coin.

Cet après-midi nous sommes sortis pour marcher longuement à travers la maturité printanière qui veloutait les îles, et Ray avait tout à coup récupéré -comme par malheur, j'ai pensé à certains moments- son meilleur humour cynique. La divagation devant les chimères de Nôtre-Dame a été très routinière -même si sur la fin il avait pris une allure de requiem qui a réussi à assombrir Abel. «Faut dire, che: l'ougandais était cinglé comme une chèvre mais il savait très bien ce que tu lui demandais» a déclaré Ray: «Tu te souviens comme il a foutu ma vie en l'aire avec ce qu'il a lu dans la chambre 9? Moi je crois que depuis ce jour j'ai perdu l'envie de continuer avec les gargouilles, je te jure». «Il a vraiment gâché ta vie à ce point?» a demandé Abel. Ray m'a regardé de travers. «Attends mais j'ai un alibi, mec. Ne penses pas mal de ta bien aimée victime de l'âme» il a dit en louchant comme un acteur comique: «Moi la nuit du crime j'étais chez Amelot en train de me gaver

comme un porc et de boire du Valpolicella: tout le monde le savait. Et Amelot l'a déjà confirmé au Commissariat, en plus». «Bien sûr» j'ai dit: «Et pendant ce temps là quelqu'un liquidait Sinclair et te volait en plus ton appareil: le tout d'un coup. Ça c'est ma théorie. C'est pour ça que j'exclus la cleptomane tu comprends? Elle serait incapable de-». «Ça suffit avec Martine» a souri Ray: «Mieux vaut que tu ne la nommes plus devant moi. Je te paye une bière, gamin: on se prend un demi dans ce bar magnifique sur l'autre île et on lira les articles criminelles, t'en penses quoi? L'affaire doit déjà être sortie dans tous les journaux avec force détails. Et le Pentax n'y penses plus: fais comme si je me l'étais volé à moi-même pour me foutre dans la merde une bonne fois pour toute et voilà. Demain je me tire pour la terre de la fumette et dans une semaine je reviens comme un champion. Toi tu peux regarder l'Uruguay gagner à la télé et te décider à appeler la gamine et enfin lui faire ce qu'elle veut que tu-». «Arrête» j'ai sauté: «Moi je ne nomme plus la cleptomane mais toi tu ne nommes plus la gamine. Et encore moins pour me dire ce que je dois faire, d'accord?». «D'accord» a fait la veine de Ray, tandis que nous commençons à marcher vers le bar au coin de la rue Saint-Louis en L'île et Jean-du-Bellay.

La bière était sensationnelle, mais les articles dans les journaux étaient vraiment insipides. «Bordel: quel manque de sensibilité» a commenté Abel après avoir regardé une dernière fois la photo où Sinclair saluait -main dans la main avec Lilith- le public athénien: «C'était pas n'importe quel mort, je crois non?». «C'est qu'en ce moment le grand sujet c'est le football» a dit Ray: «Et ça prend beaucoup de place. Même si je dois reconnaître que le cinglé n'était pas un mort comme les autres, non: à combien de personne on ouvre la tête avec sa propre croix en or?». Alors j'ai jeté la cigarette et j'ai croisé les bras, comme dans la Renault de l'inspecteur Bugeia. «Ça c'est pas dans les journaux, che» j'ai dit le plus calmement possible: «Comment tu l'as su?». «Uh: ça je le sais depuis longtemps. C'est le peintre qui est parti à Saint-Tropez qui me l'a raconté, je crois. Ou Amelot. Non: c'est le peintre, la nuit avant sont départ. Et toi on peut savoir qui te l'a raconté?». «Faruk» j'ai menti -en me sentant à la fois traître et complice de l'Inspecteur. «Oui, en vérité je crois que tout le monde devait le savoir» a dit Ray en empilant les journaux: «Même cet animal de Cosmosphère a fini par le deviner: tu te souviens de cette nuit historique -celle de l'affrontement entre Jérusalem et Athènes?». «C'est vrai» a soupiré Abel, sortant une cigarette: «Laisse-moi payer». «Non: aujourd'hui je paye, gamin» m'a coupé Ray, avec les yeux injectés: «Mais quand je reviens de Hollande ce sera ton tour de payer, ok?».

Cette nuit j'ai appelé Bugeia et ensuite Bénédicte, durant un intervalle de courageux désespoir: l'Inspecteur était chez lui, malheureusement. Il m'a confié que ça l'arrangeait de suspendre les cours, et il est évident qu'il a noté le tremblement de ma voix parce qu'il m'a dit au revoir avec un «Prends soin de toi» comme ceux de ma maman. Ensuite j'ai discuté en un français approximatif trop aimablement et longuement avec la maman de Bénédicte (qui non seulement me connaissait de nom mais en plus m'a souhaité un bon travail avec mon livre: tiens) parce que la gamine était allée au ciné avec quelques amis. Abel a profité de l'absence momentanée de la Moustache pour mettre un coup de pied à la cabine téléphonique et il est monté pour dire au revoir à Ray. Je ne l'ai pas trouvé. Comme il pensait partir tôt le matin suivant je lui ai laissé un petit papier qui disait «Bonne chance, mon frère» et j'ai pris un taxi pour arriver à temps à la taverne.

Cette nuit ils ne se sont même pas parlé avec le Cordobés. Le jour suivant non plus -il a déménagé tôt, même s'il est allé chez Lucio pour voir les matchs. L'Uruguay a perdu contre la Hollande et l'Argentine contre la Pologne, et en arrivant à l'hôtel j'ai constaté que la gamine ne m'avait même pas téléphoné: Papito me l'a assuré tandis qu'il découpait un article de *l'Humanité* pour l'envoyer à l'île Maurice. Il a soudain levé les yeux et terminé de me pulvériser. «Sinclair était mon ami. Il venait tout le temps à la maison» il a dit: «Je cuisinais des plats de mon pays et je lui ramenait des filles. Tu veux pas venir chez moi, ce soir?». «Je te remercie beaucoup vraiment. Mais je dois travailler, Farouk» je me suis excusé en lui caressant la tête. Abel est lourdement monté à sa chambre et avant de s'étendre pour fumer il a jeté un coup d'œil à la liasse du polar et il a su que ça aussi c'était mort. C'était un samedi soir et l'Uruguay venait de perdre son premier match à Munich et moi je venais non seulement de perdre Bénédicte mais aussi mon polar. Maintenant il fume seul dans un grenier de Paris, sans rien attendre. «Mais on a tous une place dans le monde, mon père» j'ai pensé à haute voix: «Où qu'on soit. Et quelque chose à défendre et quelque chose d'achevé à laisser dans le ventre du monde. Mon Père. Croire ou crever».

SAINT-TROPEZ

UN HOMME à moitié chauve se réveille dans la chambre d'une pension situé dans l'Impasse des Conquêtes, une ruelle toute proche du port de Saint-Tropez. Dans la pièce dort encore un adolescent tandis que l'homme se lève d'un bond qui fait grincer son lit. Il s'habille et cherche un peigne entres les vêtements sales et se tourne vers le miroir du lavabo. Quand il se peigne il voit ses yeux gonflés par la lueur des feux du sous-terrain du monde: il lâche le peigne et s'échappe de la chambre. Il entre dans les uniques toilettes qu'il y a dans le couloir, mais en sortant libéré de la puanteur de ses entrailles il reste encore horriblement illuminé: alors il revient dans la chambre et met à chauffer de l'eau dans une casserole, pendant qu'il prépare le maté. Puis il saisit une machine à écrire qui se trouve dans le même coin que le lavabo. Il s'assoit pour boire le maté en face d'une fenêtre, sous le doux soleil ocre. Il place une chaise devant lui et découvre la machine qui a déjà une feuille en place: il la retourne et écrit aveuglément. Au fur et à mesure qu'il écrit, la sueur et les larmes lui coulent sur le visage. Il sirote le maté en lisant ce qu'il vient de faire et le corrige à la machine et bondit pour chercher d'autres feuilles. L'instant d'après l'adolescent se lève de son lit, protégé de l'éblouissement par sa crinière noire de charrua. L'homme boit le maté et le regarde profondément, les yeux lavés par la résurrection.

DE BON matin nous avons bu le maté avec Colette, puis je l'ai invitée à prendre le petit déjeuner au Sporting. Elle a mangé avec appétit. Nous avons bavardé et rigolé de beaucoup de choses, mais j'ai réalisé qu'il lui faudrait des mois pour s'en remettre. Elle partait pour Nice, pour demander du travail dans le restaurant de quelques auvergnats qu'elle connaissait. Je lui ai offert de l'argent et elle n'a accepté que vingt francs. «Tu vas devoir me laisser seule» elle a dit quand nous sommes arrivés dans la rue flanquée des hangars du port où elle pouvait faire de l'auto-stop: «Comme ça j'ai plus de chance d'être prise». «C'est vrai» a souri Abel, à contre coeur: «Et si je me cache par là, derrière?». Alors la jeune fille l'a violemment étreint et lui a caressé la nuque comme si elle l'avait accouché. «Je veux être seule» elle a haleté, me décomposant avec son parfum: «Je le mérite pour être aussi conne. Tu te rends compte que je voulais me marier et avoir des enfants?». Elle me parlait presque complètement en espagnol.

Faut faire avec et ciao, petite sœur -a pensé Abel au coin de la rue, tandis qu'il levait le bras pour dire adieu. J'ai tourné la tête et j'ai marché vers l'Impasse des Conquêtes. Le

désespoir m'a fait mal aux dents. Le désespoir la solitude et la fatigue et la colère, j'ai ensuite pensé: Mais pas la peur, frère Caïn de Deus. La peur c'est terminé pour toujours, d'ailleurs: il y avait des choses pires à venir, maintenant. «Et meilleures aussi. Bordel». Tout à coup il s'est senti appelé par son nom et a palpé son pardessus réalisant qu'il n'avait pas son couteau. On m'appelait depuis un vétuste café qui était au coin de la pension. C'était Mozart.

«Et bien si c'est pas ce bon vieil Amadeus» j'ai protocolé en m'avançant souriant du comptoir d'où il me faisait des signes. Je l'ai trouvé très saoul et payant des verres à un marin. «Qu'est ce que tu bois?» il m'a demandé, en battant des cils. «Un tiers de whisky et deux tiers d'eau gazeuse» j'ai dit: «Sans glace. S'il te plaît». Mozart a commandé la boisson et m'a présenté au marin, qui était un garçon italien qui sentait la paella. «Je m'en vais cet après-midi» il a dit et puis: «Cette ville est dégueulasse». Abel a bu une grande gorgée et a acquiescé de la tête.

«Le pire c'est que nous sommes tous responsables» a philosophé le pédé, avec la bouche en cul de poule dramatique pour retenir ses larmes. «Certains plus que d'autres» j'ai répliqué sans penser: «C'est comme pour l'innocence. Certains sont plus innocents que d'autres, mon ami». Les gargouilles rosées des yeux de Mozart sont devenues rouges comme je ne les avais jamais vues auparavant. «Je la hais» il a aboyé, avec un ton de caniche: «Merde. Comme je la hais». «Qui» j'ai demandé, commençant à être saoul: «Lilith ? Ou ta maman?». Le pédé a commandé une autre bière et en a bu la moitié, en mordant presque la bouteille. «L'injustice» il a dit: «Il y a pas de problème avec ma mère parce que je ne sais déjà plus qui c'est. Je suis seul, garçon. Parfois comme il faut et parfois comme il faut pas. Et Lilith se déteste toute seule: pas de problème non plus. N'importe quel jour je la trouve plus morte qu'un salami. Mais la vie est d'une injustice à te rendre fou».

À ce moment là je ne me suis pas senti capable de répliquer. Maintenant j'étais en train de terminer mon verre en me rappelant que je n'avais pas dormi. J'avais veillé le sommeil de Colette en imaginant un Ray gigantesque et à la chevelure presque complètement grise, qui marchait à grandes enjambées sur le port de Saint-Tropez essayant de me localiser. Mes yeux se fermaient. J'ai donné la main à Mozart en silence et j'ai titubé jusqu'à la pension. J'ai pissé rapidement, fermé la porte à clef et dormi neuf heures.

CHAMBRE 9

Un homme roux entre à quatre pattes dans la plus grande pièce de la chambre 9: sous un pardessus noir -qui a l'air emprunté- il ne porte rien d'autre qu'un slip. Trois garçons profite de la scène affalés sur le même lit en se passant un pétard. Le plus vieux des trois scénarise les entrées successives de l'homme déguisé en cafard. Le rouquin n'utilise que ses dents pour arracher des morceaux d'une demi-baguette posée sur le sol, les emmenant jusqu'à la petite pièce: à mesure qu'il réapparaît il élimine l'un de ses appuis, jusqu'à finir par ramper à l'aide d'une seule main à peine. Les trois célèbrent la représentation avec des larmes de rires, spécialement quand l'homme en pardessus les observent en louchant avec ses yeux verts injectés de haschich. Mais lors de la dernière scène il y a tout à coup un silence apitoyé: l'acteur tombe (ou fait comme si) sur le ventre, et en levant la tête il montre le morceau de baguette dégoulinant de bave et de sang. Alors le scénariste se lève et décrète la fin de la représentation. L'homme au pardessus l'observe avec un regard phosphorescent et continu de ramper en direction de sa piécette. Après qu'il est disparu il y a eu un autre silence jusqu'à ce que le plus jeune des garçons crie au rouquin d'arrêter de déconner et de venir fumer. Le plus vieux des garçons se frotte la tête avec le regard coulé dans un cloaque de souvenir. Dans la petit pièce, l'autre a retiré son pardessus et tremble presque nu devant le miroir: le miroir lui rend un regard de gargouille amoureuse et l'homme s'assoit sur son lit en serrant son entre-jambe beaucoup plus ébloui qu'humilié, beaucoup moins furieux qu'heureux.

QUAND NOUS sommes revenues d'Épinay-sur-Orge Pedritot s'est immédiatement enfermé pour se mettre à jour avec Colette, et nous sommes montés à la chambre dans un silence maussade. Abel baillait le premier haut-le-cœur de l'après midi quand il a entendu *Sincopa* depuis le couloir et il s'est figé, abasourdi par les palpitations. Ce serait la gamine? il a pensé avec l'envie de demander à Ray d'attendre un peu. Mais l'autre a continué à grande enjambées et quand il a ouverte la porte Abel a vu l'expression exagérément vaniteuse du Cordobés, qui se retournait sur le lit pour les saluer. Le

Cordobés avec son foulard, en train d'écouter *Sincopa* en faisant cette geule: Attention - j'ai pensé, avec la peur que l'âme pourrie était là pour attraper Bénédicte. Bon, ça serait bizarre -j'ai raisonné ensuite: Tout ce qu'ils ont fait cette fameuse fois c'est marcher deux ou trois pâtés de maisons ensemble et voilà. Et il n'a pas son numéro, et de plus il est tout à fait possible que la gamine ne revienne jamais à l'hôtel. Ça vaut pas la peine de s'énervé.

Alors je me suis étendu sur le lit et j'ai écouter la fin de *Sincopa* avec les yeux fermés pour revoir Bénédicte dansant au ralenti, comme le dernier après-midi. Où peut-tu être, j'ai pensé: Ou es-tu maintenant? (C'était juste beau de savoir qu'en ce moment même elle vivait quelque part: elle respirait riait mangeait courrait chantait pissait pleurait.) Et avec qui pouvais-tu être, j'ai pensé en ouvrant les yeux. Alors le Cordobés s'est mis à peigner sa moustache et a laissé son visage maigre et désarmé se regonfler de vanité. «Putain: on a assuré hier à Massy, mec» il a dit en me prenant une cigarette sans permission: «Lucio et Hugo disent qu'ils ont jamais vu les gens aussi excités. Entre parenthèses, apparemment le truc de L'évangile au Festival du Midem est confirmé: le mois prochain à Cannes. Et tous les grands y participent: même Paul McCartney y sera, tu peux le croire?». «Énorme» j'ai murmuré, en prenant un regard fatigué pour qu'il se taise. «Mais hier, ça a été incroyable» a insisté le Cordobés, en se peignant à nouveau les moustaches de façon dégoûtante: «Et toi tu sais que j'étais en train de jouer et je voyais une gamine qui me regardait fixement, che. Elle m'a regardé pendant tout le concert et moi je me demandais mais c'est qui cette gamine tellement familière et rien à faire, je pouvais pas me souvenir. Mais quand on était dans les loges elle est venue me saluer: un bisou, un autre bisou. Et elle est restée là à me prendre la main, devant ses amies. Tu sais qui c'était? La merdeuse qui venait te voir toi: Bénédicte».

Abel est devenu pâle. «Ha oui» il a dit, essayant désespérément de ne pas accuser le coup. Il s'est même rappelé -comme dans un éclair- le boxeur de Hemingway qui reçoit un coup de poing sous la ceinture et qui doit fermer les yeux pour pas qu'ils lui sortent de la tête. «Elle doit venir me voir à l'hôtel, d'un jour à l'autre» a continué le Cordobés, implacable. Abel est resté silencieux. Au même moment on a frappé à la porte et cette fois j'ai dû serrer les dents pour que rien d'autre ne sorte. «Mais entre» a crié le renard, s'asseyant et s'arrangeant le foulard de cow-boy comme si ça pouvait être la gamine. Mais j'ai sauté et couru ouvrir: j'ai trouvé un homme mince -quarantenaire mâle fatigué aimable et timide- vêtu d'une gabardine très détectivesque. «Bonsoir» il m'a dit: «Je suis

l'inspecteur Marc Bugeia. Vous êtes le guitariste de Jamaica pas vrai?». Je lui ai répondu que oui, en remuant la tête. «Entrez» j'ai ajouté: «Pardonnez le-». «Merci, pas besoin» a sourit l'homme: «Il est un peu tard et on m'attend à la maison. Je suis venu vous demander si vous n'aimeriez pas nous donner, à mon fils et à moi, des leçons de guitare. On adore la musique latino-américaine. Ce serait le samedi matin, si vous pouvez. Je viens vous chercher en voiture à la Porte D'Orléans, parce qu'on vit un peu loin de Paris». Abel a dit oui machinalement et ils se sont mis d'accord sur le prix et l'heure. «Merci» a répété l'homme en tendant sa main pour partir: «Je travail dans ce quartier. Je vous ai entendu l'autre jour au Bateau Ivre, et comme ça fait longtemps que je voulais me mettre dans quelque chose qui me distraie un peu de cette peste nucléaire j'ai pensé que je pourrais essayer la guitare. On se voit samedi, donc»? «Avec plaisir» je lui ai dit.

«Putain: c'est au tour de la peste nucléaire maintenant» j'ai murmuré en m'asseyant sur le lit avec la tête dans les mains: «La peste nucléaire la pollution psychique les cartes postales orgiaques les revus avec des culs parlants sur les couvertures et les petites putes qui pullulent dans les grises prairies de banlieue. Toi tu souviens du *Granma* qu'on a vu l'autre jour dans la librairie d'en face, Cordobés? Les cubains ils sont à un autre niveau, hein?». «T'en penses quoi» il a acquiescé, avec un visage effrayé. «Ok, mec. C'est l'heure de jouer» a dit Abel: «Je dois avouer que ces cours particuliers tombent très bien. Entre les galas et ça je peux commencer à économiser pour me tirer une bonne fois pour toute. En Uruguay je sais très bien ce que je dois faire, je te jure».

Abel était presque content d'avoir pu sublimer sociologiquement -au moins avec la bouche- la déception de la gamine. Pourvu que Ray m'ait entendu quand je l'ai traitée de petite pute -il a pensé ensuite, en regardant avec énervement la porte intérieure fermée: Peut-être que son humour va s'arranger et tout. Nous avons dû sortir en courant et assourdir Pedrito à coup d'insultes pour qu'il abandonne sa mise à jour. En traversant le Panthéon (haletant une humidité glacée) et en voyant le couple de clochards dormant contre la chaleur venteuse de la bouche d'aération du métro, Abel a réussi à commencer d'élaborer le tout nouveau désastre. Peu importe, il ruminait -s'attardant volontairement: D'abord ils t'ont enlevé Gabi et ensuite Colette et maintenant ils peuvent te chiper Bénédicte. Mais un jour tu vas dormir en paix à côté de ta femme. Et ça c'est *ton* problème, mon frère. *Toi* tu ne vas pas pourrir. Je te le promets.

En entrant au Bateau ils ont trouvé très peu de gens -malgré l'heure- et ils se sont assis pour attendre, en buvant le premier rouge râpeux que leur a servi Muley. Pedrito est resté à la porte, à mater les gonzesses. Alors le Cordobés a tout à coup récupéré son arrogance et baveusement commenté : «Putain: elle a la peau douce cette merdeuse, che. Je te jure qu'elle m'a laissé-». Abel l'a interrompu du regard. «Fais-attention: le prochain mot que tu dis» il l'a averti tremblant: «La prochaine syllabe que tu prononce à propos de la gamine et je te pète toutes tes dents. Jusqu'à la dernière: t'a compris?». L'autre s'est contenté d'un geste de la main et a boité jusqu'à la porte, pour rejoindre Pedrito. «Faut pas avoir de chance quand même. Penser que les détectives distribuent des coups de poing à tout-va, et une fois qu'on décide de se bastonner vraiment cette chochette se défile» j'ai commenté à Muley en espagnol. Lui ne m'a pas compris, mais il a rempli mon verre à nouveau avec un sourire de compassion.

AU GALA de Noël ils ont très bien joué, et cette nuit Ray a improvisé pour la première fois le maintenant baptisé *Show du petit cafard qui a terminé sur une patte par amour* devant Sinclair et le Cosmosphère: les illustres visiteurs que le riverense avait rabattu pendant une ronde de veillée Pascale qui s'est obligatoirement terminée au Favela et chez Monsieur Amelot ont applaudit rageusement, en se léchant la morve et les larmes comme s'ils tiraient la langue à tous les sains d'esprit du monde. Le Cordobés et Pedrito n'ont pas pu assister à l'avant première à cause des femmes, évidemment. Abel avait trop bu au Club Méditerranée, et en terminant de scénariser -à la demande de Ray- les différentes phases (qu'il narrait lui même) de ce «show tragi-comique en un acte», il a eu la perception fulgurante que la bataille qui avait recommencé avec le riverense ne pouvait déjà plus être cataloguée d'amicale.

Et pourtant c'est mon meilleur ami -il a pensé en le voyant se traîner pour la dernière fois dans son pardessus noir, en direction de la petite pièce: Et moi je dois être sans aucun doute le seul ami que Ray a eu dans sa vie. Alors je lui ai proposé (quand il a fait sa troisième sortie pour faire révérence à nos scandaleux applaudissements) de montrer ses projets de chimères. Ray m'a regardé avec une tristesse limpide. «Déconne-pas» il a dit: «Pas aujourd'hui s'il te plaît. Je les ai déjà suffisamment fait rire, je crois». «Rire et pleurer» j'ai corrigé: «Ç'a été une super performance. Allez, ramène tes gargouilles. T'es un artiste, toi: que ça te plaise ou non». «Oh: quelle solennité, mec. Pourquoi t'arrête pas de te gonfler avec la solennité? La question a déjà été réglée: un *artiste* n'empoisonnent

pas les *rêveurs de petits poissons rouges* avec ses-». «Ok: ça pourrait être une incohérence étonnante pour le paranoïaque de Eladio Linacero» je l'ai interrompu, avec condescendance: «Mais les choses que tu veux faire -ou les projets que tu as déjà fait en dessin, ils peuvent être déséquilibrés et *bons*. Ça je te l'assure. Qu'est-ce qui se passe avec les chimères de Notre-Dame? Elles ne sont pas là-bas, à leurs place?». «Si, elles sont là remplissant leur fonction architectonique la plus importante: pisser. Mais je crois qu'elles n'impressionnent personne» a soupiré l'autre: «Ce sont au mieux des conneries architecto-touristiques». Alors l'ougandais s'est frotté le brillant visqueux du visage et demandé la parole comme si nous étions dans une assemblée politique dont je serais le président.

«Pardon, mes frères» il a réussi à articuler, les yeux entrouverts: «C'est mon devoir de vous rappelez que ces images monstrueuses -qui symbolisent le sous-monde démoniaque et draconique pas seulement médiéval, évidemment- elles sont encore là parce que Notre-Dame est là, simplement. Sans Notre-Dame elles n'auraient jamais existé». «Même si l'on pourrait dire que la cathédrale n'aurait jamais complètement existé sans les gargouilles, Monsieur K» a argumenté le Cosmosphère, en hochant la tête les jambes écartées sur le lit double. «C'est vrai: mais spéculatif et par là pharisiennement vrai» a crié Sinclair, en attrapant la troisième poignée de Yerba de la soirée: «Rappelons-nous que le mal n'est pas perpétuel, mes frères. Et il n'existe même pas per se: c'est à peine un état de notre imperfection. Ou mieux dit -ou bien mieux dit: de notre perfection. Écoutons la Thèse Bleue (inédite) de Kierkegaard, formulée oralement à l'église d'Auvers et transcrite pour l'éternité par votre humble serviteur: *Il faut s'enfermer seul et essayer de bouger un œil: d'ouvrir un œil, Vincent. Et bouger une main vers soi. Sans que les autres nous voient. Et essayer de créer, frère : moi j'accouche de ces mots avec le desseins sacré de ne pas crever. Je crois mais je ne supporte plus, je pourrais crier à Dieu. Et pourtant je tiens bon, parce que j'ai vu les signes*».

Sinclair s'est levé au ralenti, a fourré dans sa bouche la dernière poignée de yerba Napoléon et est sorti de la chambre. Le soleil s'était levé. Le Cosmosphère avait l'air d'un mousquetaire obscènement éventré et Ray m'a regardé fixement avant de s'éclipser dans la petite pièce. «Tu penses vraiment qu'une gargouille (une Chimère avec un C majuscule, faite avec tout le dégoût et la haine de ce monde) peut-être bonne?» il m'a demandé, en frissonnant sous la carapace de flanelle. Abel a trouvé les yeux nus du riverense brillant violemment jusqu'à son âme: ils étaient d'un velours vert, cette fois. «Je sais pas» j'ai dit:

«Je sais pas. Joyeux Noël, mec». Et je me suis endormi.

LE JOUR suivant l'une des planches qui servaient d'armature -à ce que nous appelions une table basse- s'est soudainement détachée et ma machine à écrire s'est irrémédiablement brisée. Abel a souffert l'une des plus brutales crises névrotique (et par conséquent des plus comiques) de son séjour à Paris, et il en a profité pour défoncer à coup de poing tout vêtement papier ou élément non pulvérisable qui appartenait au Cordobés. Lui n'était pas présent, mais je me foutais qu'il puisse apparaître à tout moment. Ceux qui sont entrés c'est Pedrito Colette et Ray, revenant de faire des courses. La jeune-fille a été très effrayée, mais les autres ne m'ont même pas prêté attention. «Ne t'inquiètes pas, nono» a rigolé le gamin, en se frottant les mains pour commencer à rouler un pétard: «Avec l'argent que nous avons fait hier soir et celui de la fin d'année tu peux t'en acheter une portable neuve et voilà. Arrête la poésie quelques jours, fume quelques pétards-». «Pourquoi tu la fermes pas, déraciné» je lui ai abusivement crié: « Je suis en train d'économiser pour retourner en Uruguay, connard. Toi tu t'en bats les couilles mais moi j'ai *besoin* de retourner là-bas, tu comprends? En plus les machines française non pas de eñe et ça me rend hystérique». «De quoi?» a demandé Colette, avec un visage de Marie Madeleine. «Elle n'ont pas de eñe» j'ai expliqué, et j'ai pas pu m'empêcher de me mettre à rire: au final on a tous terminé par pleurer de rire.

«Il faut être patient avec ces *artistes*» a murmuré Ray, et il s'est mis à préparer les poulets à la casserole qu'il nous avait promis de cuisiner dans la chambre même s'il l'on nous virait de l'hôtel après ça: «T'as vu la tête que faisait le Cosmosphère quand Sinclair l'a traité de pharisien, hier? Ça faisait peur, putain». «Le Cosmos?» j'ai dit: «C'est un saint». «Tous les saints sont terribles» a dit Ray. «Rilke à la façon d' Hemingway, et vice et versa» j'ai ajouté. «Non: ni Rilke ni Hemingway ni le Marquis d'Istanbul» il a répliqué, en décortiquant un poulet: «C'est une phrase de moi d'accord?» Abel n'a pas répondu. Il n'a pas voulu vérifier non plus si l'autre parlait sérieusement, alors il n'a même pas regardé son visage. Je suis resté un long moment à observer la carcasse déjà inutile et j'ai pensé à ma «romance» avec la gamine et à mon «amitié» avec Ray. Sur le mur crasseux Liverpool continuait à gagné, interminablement. Mais sur la déjà très fissurée photo où Abel embrassait sa sœur et ses parents dans l'ancienne lumière de l'avant dernier été sa mère avait arrêté -peut-être pour toujours- de lui sourire.

LA NUIT du nouvel an ils ont fait irruption dans le fastueux Club Méditerranée avec Ray à leur tête, se présentant comme l'imprésario qui n'avait pas pu les accompagner la veille de Noël parce qu'il se trouvait en Jamaïque pour signer des contrats. «On pense travailler un petit moment à Kingston» a expliqué le riverense au gérant du club, dans un anglais très comique: «Le climat nous manque *vraiment* beaucoup: et ça affecte l'élan des musiciens, vous comprenez». Le gérant nous a scruté avec nos yeux congelés et a décidé d'y croire. Ray était vêtu de mon unique costume (que je n'avais jamais utilisé en vingt mois) ma meilleure polaire et jusqu'à mes chaussures, puisque nous avions emprunté les costumes complets de gauchos pour l'export que nous utilisions pour l'Évangile. D'abord on a mangé et bu comme des animaux, et quand est venue l'heure de jouer Ray nous a rassemblés à côté de la scène -à la vue du public- pour nous donner des instructions comme un entraîneur de basket-ball. Tout ce qu'il faisait c'était bouger les bras et les lèvres, et on se recoiffait ou arrangeait nos pendentifs en faisant semblant d'être attentif. Le petit visage à tache de rousseur de Ray était bien rasé et sa chevelure couleur carotte impeccablement gominée en arrière: on aurait dit un petit lion avec un nez de singe et des yeux de lézard.

Quel acteur celui-là -a pensé Abel, en le voyant lever les gens en tapant des mains et les organiser en farandole tandis qu'augmentait l'intensité rythmique. Pendant une seconde j'ai eu peur qu'il perde le contrôle et se mette à insulter tout le monde en criant comme l'après midi où nous nous sommes saoulé à Meudon, mais il ne s'est rien passé. Quand minuit a sonné nous avons déjà terminé -le succès a été dévastateur et ils nous ont même pris au mot de jouer à nouveau pour le carnaval si nous revenions à temps de Jamaïque et il s'est approché de moi pour m'embrasser avec une grimace d'émotion vraiment contrite. Bonne année / Abelito il m'a murmuré dans chaque oreille en baisant mes joues à la française.

SAINT-TROPEZ

UN LÉGER coup sur la porte l'a réveillé. Abel a sauté dans l'obscurité et a demandé qui

c'était tandis qu'il tâtonnait à l'intérieur de la valise rouge. Quand j'ai entendu la voix de Ramón j'ai lâché le couteau allumé la lumière me suis mis un pantalon et j'ai ouvert la porte et j'ai pris le géant dans mes bras sans regarder son visage. «Petit Prince» il m'a dit, avec une voix clignotante: «Alors comment va la vie?». «Ma vie est bousillée, mon vieux» j'ai répondu: «Viens. Entre et assieds-toi pour boire quelques verts. Il doit déjà être sept heures, non? Et Eva et la petite?». «Elles sont dans un hôtel» a dit Ramón, en s'asseyant sur mon lit. Moi je continuais sans le regarder, pendant que je préparais le maté. «Donc tu continues à boire cette saloperie, petit» a observé le géant, avec une tristesse admirative. «Oui. Mais je n'accroche plus de photos de Liverpool» j'ai dit: «Je progresse». Alors j'ai mis l'eau à chauffer et je me suis assis sur le sol en position fœtal et j'ai raconté d'un trait ce qui m'arrivait avec Ray. C'était la première fois que je le racontais dans tous les détails.

«Éteint le feu» a murmuré Ramón: «La casserole va cramer. Elle est déjà en train de bouillir». «Ha oui?» a demandé Abel, et il a levé les yeux vers l'autre avec un soulagement de rescapé. L'autre a détourné le regard. Alors j'ai vu la Gargouille briller en Ramón aussi comme le fond d'un puits noir puant -et j'ai eu envie de m'échapper en sautant pas la fenêtre comme la nuit précédente. Abel a renoncé au maté éteint le feu et allumé une Peter Stuyvesant avec un tremblement émergeant plus de la surprise que de la désespérance. «*T'es dans une mauvaise année, grand-père*» a dit la voix intérieure -qui apparemment connaissait *La muerte del pastor*. Moi je lui ai donné raison en secouant la tête au moment où Ramón essayait de me tranquilliser avec un ton de compliment: «Écoute petit: tu sais, je crois que dans dix ans on parlera de ça et on sera mort de rire. Qu'est-ce que tu veux que je te dise, mec». La voix s'est endurcie, jusqu'à devenir aussi amère que celle du puits.

«Ne dis rien, alors» je l'ai coupé: «Il n'y a rien à dire». La sensation qu'Abel a eu -après de nombreuses années- c'est que Ramón ne pouvait pardonner *qu'on le mêle à cette la bataille*. «Merde» j'ai presque crié: «Et le pire c'est que je vais devoir demander le fric à mon vieux. Je pense pas être capable de le réunir tout-seul. Évidemment y a encore du temps, parce que je vais pas partir de Paris avant que Ray s'en aille. Il va partir le premier. Je peux te l'assurer». «Putain» a dit Ramón, en se levant: «Ce riverense a voulu te tuer et il t'a tué, c'est tout. Un jour, j'étais sur le point de te dire de ne pas autant traîner avec ce fantôme. Et je devrais t'avoir prévenu que moi aussi je suis un fils de pute, petit Prince. Nous autres les fils de putes on se reconnaît tout de suite. Alors ne te fie pas à moi. Mais

perds pas la tête. Il va rien t'arriver sérieusement. Ici je te laisse un France-Soir où il y a un article sur l'Uruguay : lis-le et tu vas voir comment ça se passe là-bas. C'est vraiment le moment pour y retourner. On se voit ce soir sur le port?»? «À tout à l'heure» a salué Abel comme un militaire.

Après avoir terminer chez Marlène nous sommes allés chercher Ramón et Eva, et nous avons monté jusqu'à la Citadelle. Elle portait sa fille suspendu dans une espèce de kangourou. Abel avait la certitude que Ramón lui avait raconté le problème avec Ray, parce que la jeune fille le scrutait avec une impitoyable curiosité. Nous nous sommes assis un moment face à la beauté insondable de la Méditerranée enflée par la lune, mais Ramón a demandé à s'abriter sous les pins -de l'autre côté de la Citadelle. «Il fait déjà trop frais pour la petite» il a dit en regardant la mer avec répugnance. Quand nous nous sommes installés sous les pins le géant a roulé un pétard et Abel n'a pas voulu fumer. Eva non plus. Pedrito et le Cordobés étaient fous de joie, parce qu'il y avait des semaines qu'ils n'avaient plus de hasch. «Tu as lu l'article de France-Soir, petit?» m'a demandé Ramón, sans me regarder. «Non» j'ai dit: «Je ne l'ai pas regardé encore. Mais je tiens à préciser que -comme disait le grand-père Bill- entre le néant et la peine je choisis la peine, loco». «Super» a rigolé Ramon: «C'est comme dire qu'entre la bonne et la mauvaise et la bonne tu choisis la bonne. Super, petit Prince».

Abel a tourné la tête et vu phosphorer la noirceur répugnante de la Gargouille dans le regard de l'autre. Alors j'ai recommencé à imaginé le gigantesque Ray grisonnant me cherchant sur les pavés du port, et j'ai frissonné. La lune filtrait entre les troncs tordus et Ève a tendu la main avec quelque chose qui a brillé immaculé avant d'entrer dans ma zone d'ombre. «Je te devais un mouchoir. Tu te souviens?» Elle a dit: «De là-bas à Épinay. Je ne sais pas si c'est le même, mais peu importe. Fais pas attention à mon mari. Moi je vais mourir sans l'avoir compris, mais je l'aime tellement que je le comprends quand même». Abel l'a remerciée tandis qu'il s'approchait à quatre pattes pour contempler la petite fille, qui dormait sur l'herbe. Alors le géant a sauté et attrapé la créature et l'a enveloppée dans ses bras. Il me regardait fixement. «Ne la touche même pas des yeux» il avait l'air de me dire: *«Ils t'ont infectés, le nain»*. «Je vais repartir» je lui ai répondu à voix haute: «Tout est pourri. Et moi je vais-». «Mais de quoi tu parles?» a demandé le Cordobés avec exaspération. «De la bataille» a grogné Ramón: «Lui il croit qu'il y a quelque chose à faire, en dehors de se faire chier et crever. Mais moi entre la peine et le néant je choisis le

néant, mon vieux. Tiens la petite, Eva. Prends là toi, c'est mieux». Alors Pedrito a suggéré d'aller faire un tour sur le port et nous sommes partis dispersé vers le bas de la colline. De temps à autres Abel sortait le mouchoir et le faisait briller dans la nuit bleue, comme si c'était une lanterne magique. Au port nous avons regarder pendant longtemps la blancheur des yachts. Ramon cherchait quelque chose qu'il n'a pas pu trouver. «Demain matin on s'en va» il a tout à coup murmuré: «Ciao toi. On se voit à Paris. Tu sais que j'ai déménagé et laissé mon adresse à Pedrito. Moi j'emporte le téléphone de Chez Marlène au cas où. Adieu, petit Prince». Et il a caressé ma calvitie avec un doigt.

À onze heure du soir le jour suivant ils ont commencé à jouer au piano-bar quand Marlène a appelé Abel depuis la pièce mitoyenne avec le restaurant. «Téléphone pour toi» elle m'a dit: «Un appel depuis Saint-Raphaël». Abel était sur le point de refuser de répondre mais il est arrivé à l'appareil le plus vite qu'il a pu. «Holà» j'ai crié en espagnol: «Qui parle?». «C'est moi» a grogné Ramón affectueusement: «Écoute j'ai localisé Ray et je lui ai dit que tu étais du côté de Venise. À un de ces quatre, maestro. Et ne désespère pas». La communication s'est coupé doucement.

CHAMBRE 22

Un garçon à moitié chauve finit de chanter sous la lumière fluorescente d'une taverne et s'approche du bar et commande un double rhum pur. Ses compagnons de trio se sont assis pour boire une sangria invités par deux prostituées: le garçon les regarde avec une fixation désemparée et infantile tandis qu'il boit son verre. Après en avoir vidé le contenu il allume une cigarette, mais il la jette de suite. Les lumières de la taverne viennent de s'éteindre et l'aube s'immisce -mauve- dans l'escalier sous terrain. Alors la patronne -une femme superbe et jeune, en ceinte de cinq mois environ- sort de la cuisine transportant un plat où s'entassent plusieurs tortillas espagnoles. À mesure qu'elle les coupe et les distribue dans des assiettes, elle invite à manger tous les gens présents -y compris un énorme chien de berger au regard humain. Le garçon refuse l'invitation avec une faible politesse bien que soudain il dévore la moitié de l'assiette et doit courir jusqu'aux toilettes en se couvrant la

bouche. Après avoir vomit il reste un moment le front appuyé sur le carrelage verdâtre - presque de la couleur de sa peau- jusqu'à ce qu'il s'accroupisse dans un coin pour se frotter les testicules rythmiquement. «Le courage» il murmure plusieurs fois: «J'ai besoin de ce qu'on appelle courage, bordel». Quand il sort des toilettes avec les cheveux trempés, il a deux étincelles de sérénité brillant dans ses yeux. Ses compagnons mangent les tortillas avec les prostitués et ils l'invitent à la table, mais l'homme à moitié chauve s'excuse en faisant signe de devoir partir. Alors la patronne met un disque où la voix ancienne d'une femme lève ses peines à la Vierge, et le chien de berger hurle un gémissement mélodique fêté avec délire par l'assemblée. L'homme à moitié chauve range sa guitare et commence à monter l'escalier sans dire au revoir, resplendissant dans la naissante transparence de l'aube.

UNE SEMAINE plus tôt Abel était revenu de la Reja assez tôt, et en passant par la chambre de Pedrito et de Colette a trouvé la jeune fille qui montait la garde: à peine a-t-il pu voir la triste lueur de ses yeux interrogateurs qui louchaient derrière l'entrebâillement de la porte. «Ton Roméo est resté pour chanter» j'ai menti: «Lucio et Hugo sont arrivés avec un groupe d'ivrognes et ils ont sauvé la nuit du galicien. Il était tellement content qu'il m'a laissé rentrer et tout». La jeune fille l'a cru, a baissé les yeux et versé une légère rafale de parfum en bougeant les paupières. Alors la tristesse m'a empoigné. Quand je suis arrivé à mon étage j'ai déposé silencieusement ma guitare sur le sol du couloir et je suis resté là à observer l'ex-chambre de Sinclair: le chien de garde s'est réveillé et il a cru que je lui souriais. Il m'a salué avec un bâillement.

Abel est entré à la 22 quelques minutes avant l'aube et il s'est arrêté pour observer -la guitare encore à la main- le vide laissé par le Pentax de Ray. Ensuite j'ai regardé le lit désert de Ray en mettant mon pyjama, et j'ai pensé avec dévotion qu'il me manquait. Je te pardonne tout ce que tu as fait fais ou vas faire, Terry Lennox -j'ai pensé en allumant une Peter Stuyvesant. Et j'ai calculé qu'une fois terminé la cigarette il allait être très difficile de supporter la solitude. La solitude ou la défaite? j'ai ensuite pensé, sans mélo dramatisme. Cet après-midi j'avais jeté un œil au dernier *Granma* arrivé à la librairie d'en face, et j'ai trouvé un article dénonçant l'assassinat d'un tupamaro avec qui nous jouions au football quand nous étions enfants. Ils disaient qu'il l'avaient tué en prison pendant une tentative d'évasion, dénonçait le *Granma*. La famille devait le croire disparu. Et moi ici, a pensé Abel en écrasant le mégot contre le sol tordu de la chambre: pas de nouvelles de

la tournée dans les Maisons de Jeunes le roman est foutu et la gamine s'est sans doute noyée dans la merde. Alors il s'est assis sur le lit et a commencé à se frotter le profil découpé par la lumière violacée qui s'écoulait de la persienne. Pourvu que vienne la gamine: Il faut qu'elle vienne maintenant. Parce que sinon, il n'y a rien. Je le demande à la vie.

Le lendemain il était en train de prendre son brunch préféré pour garder la ligne (du thé et un bon plat de jambon / gruyère) au bar du coin de la rue, quand est entrée Bénédicte. Abel n'a même pas eu le temps de se scandaliser. La gamine était laide, vêtue d'un vieux jean et d'une polaire terne trop grande pour elle: hirsute sans bijoux maquillage ni sandales. Ce genre de laideur, au moins. Mais Abel a pu capter de suite que quelque chose allait bien. La jeune fille a rougi et a expliqué que Faruk lui avait dit où elle pouvait me trouver. Quand je lui ai demandé si elle voulait boire quelque chose elle m'a répondu que oui, mais dans un autre endroit. Elle me parlait sans s'approcher du comptoir, adossée contre la porte en verre incendiée par l'explosion printanière. Nous sommes sortis et nous avons commencé à marcher sur la Monsieur-le-Prince, en direction du Lux. Maintenant Abel ne s'inquiétait pas le moins du monde pour ce centimètre de plus que faisait la gamine. Elle a expliqué -sans cesser de rougir- que comme c'était la fin des cours elle n'était pas allée au lycée. Et en arrivant au Boul Mich elle a tout à coup demandé: «Tu crois que je suis méchante?». Abel a tenté de se faire expliquer ce que voulait dire méchante mais il n'a pas réussi à comprendre totalement.(ses failles idiomatiques étaient aussi imprévisibles qu'absolument irréparables à ce stade du voyage).

«Mais non, cosita» il a répondu dans le doute: «Comment tu pourrais être méchante?». Alors elle a serré mon bras avec trop de force et m'a demandé de l'inviter à prendre une bière. Nous nous sommes assis au café Rostand, en face du Lux. Bénédicte a noyé sa honte dans le cercle blanc et quand elle a redressé son visage j'ai effacé les moustaches de mousse d'un doigt et elle a recommencé à boire sans respirer et a monté son sourire sous le reflux couleur miel de cheveux hirsutes. «Ça fait longtemps que je ne venais plus» elle a dit: «Mais j'ai *besoin* de venir te voir tu sais? Je sais que toi tu n'as pas autant besoin de moi. Mais je voulais te dire que je pense tout le temps à ce dont on a discuté et maintenant *je crois*. Je sais pas trop comment, mais *je crois*. Vraiment». Bénédicte m'a fait signe pour que je recommande des bières et nous sommes restés à nous regarder, en état de lévitation. «Parfois je pense que nous pourrions être ensemble» elle a dit ensuite,

mais elle s'est arrêtée. Abel n'a rien dit. «Oui, bien sûr. Ce ne serait plus pareil» a sourit la jeune fille, en voyant baisser la mousse du second demi: «Parce que comme nous sommes maintenant, je sais comment t'aimer au moins». «Moi aussi» a sourit Abel. Ils ont trinqué et ils ont bu. Après je l'ai accompagnée jusqu'à la station du Lux et nous nous sommes embrassés à la commissure des sourires et je suis sortie pour faire un tour d'honneur de Paris, fredonnant humidement le *Gracias a la vida*.

Le jour suivant est arrivé Ray. Abel s'était endormi vers six heures du matin et le riverense est arrivé à sept heures et demi, mais il n'y a pas eu de soucis: à peine m'a t-il caressé la tonsure (dans style de Ramón) que j'ai sauté de joie et nous avons pris le maté puis fumé de la marijuana colombienne, sans nous dégonfler à cause des ronflements irréguliers du chien de garde. Ç'a été l'une des rares fois où j'ai fumé avec plaisir: du moins sans peur.

«Quelle yerba d'enfer, mec. Maintenant je comprends la réputation qu'elle a» a dit Abel, en commençant à planer: «On va faire un tour du côté du Lux?». «Ok» a soupiré l'autre. Et ils ont marché ensemble dans la vallée du matin magique qui orangeait avec splendeur l'humidité de Paris. «Au final tu ne m'as pas dit comment ça c'est passé là-bas à Amsterdam» j'ai dit tandis qu'on entrait dans le Lux: «T'as fait la bringue, che?». Abel a observer le profil sensualisé de l'autre, se rendant compte à quel point les cheveux gris de Ray avaient proliféré depuis qu'ils étaient revenus de Beirut -à peine trois mois plus tôt. Le riverense a souri, doucement. Maintenant j'avais l'impression que dans son visage mal rasé entres les tâches de rousseurs ne brillait déjà plus la mousse de la condamnation. C'était comme la première -et la dernière- amitié avec la vie qui brillait. «Allez raconte: ç'a été la bringue ou quoi?» je lui ai redemandé. «Ah, ç'a été une sacrée bringue» a blagué Ray, au moment où nous traversions la rue Comte pour entrer dans les jardins de l'Avenue de l'Observatoire: «J'ai passé toutes mes journées enfermées dans un petit hôtel sans même retirer mon blouson, à fumer comme un animal. La marijuana je l'ai obtenue dès mon arrivée: ç'a été du gâteau».

Depuis là-bas et jusqu'à la Closerie des Lilas nous n'avons pas reparlé. Abel se sentait flotter dans une brume qui excédait les limites vaporeuses des couleurs, jusqu'à le laisser stationné au fond de tout. C'était la première fois qu'il pouvait s'unir corps et âme avec la mansion terrestre, mais la voix de Ray l'a arraché à sa rêverie. «Et il y a eu des nanas, en plus» a dit tout à coup le riverense: «Trop, mon gars. Il y a eu trop de nanas». «Ah, oui»

j'ai dit: «C'est bien. Che, et en parlant de plaisirs: tu crois que ça fonctionnerait la bière de la Closerie mélangée avec la yerba?». «Vaut mieux qu'on aille dans un autre bar» a dit Ray, en signalant une énorme terrasse qui se trouvait à l'angle du Boulevard du Montparnasse et du Boulevard de Port Royal.

La bière était si colorée au goût qu'elle était presque imbuvable. Ils se sont tus pendant longtemps. Soudain, Abel a levé les yeux vers l'air jaune et a osé dire: «Je suis amoureux, mec». Il y a eu un autre grand silence. «Hier, Bénédicte est venue», j'ai décidé de continuer: «Hier matin, j'avais presque prié pour qu'elle vienne et elle m'est apparue à midi et m'a emmenée dans un bar pour me dire qu'elle *croyait*, tu te rends compte? Elle m'a dit qu'elle croyait». Puis j'ai regardé Ray. Je l'ai trouvé ébloui et vraiment respectueux de ce qu'il entendait -bien qu'avec un regard sanguinaire, encore une fois. «C'est bien, dit-il, à cet âge-là. Incroyable, cette gamine». J'ai répété «Incroyable », en m'emplissant jusqu'à satiété de la dernière couleur de la bière. Ensuite, j'ai eu besoin de remercier. «Tu sais, pendant que nous étions silencieux, juste maintenant» j'ai dit en louchant: «Enfin, pas juste maintenant. C'était avant que je te parle de la gamine, bien sûr. Tu sais, j'ai eu le sentiment que toi aussi t'étais sur le point de dire quelque chose. Je ne pouvais pas vraiment savoir quoi mais je pouvais dire que c'était quelque chose d'important. C'était comme un bras de fer, tu sais? Non: pas un bras de fer, c'était autre chose. Mais tu as eu l'humilité de me laisser commencer en premier, mec. Mon égocentrisme s'est manifesté en premier parce que t'as eu l'humilité et la gentillesse de me laisser raconter quelque chose de merveilleux, au lieu de ta propre histoire. C'est ce que j'ai ressenti».

«Putain de merde, tu m'as tué avec ça» a soupiré Ray. «Tu as raison. Écoute, un jour, peut-être à notre retour, je t'inviterai à manger dans un bon restaurant et je te raconterai *tout*. Et après on pourra passer beaucoup de temps sans se voir, tu verra. Parce que je peux t'en dire beaucoup plus que ce que j'ai dû te dire à Meudon, cet après-midi de la saoulerie historique: et je me fous que tu écrives sur moi après, ou sur mes trucs. Au contraire: si je peux t'être utile pour le roman, tant mieux». «Mais qu'est-ce qui t'ai arrivé en Hollande, mec?» j'ai demandé, inquiet. «Rien», a murmuré Ray: «Ou plutôt, tout. J'ai vu ma vie: toute entière. C'est pour ça que je t'ai dit qu'il y a eu autant de nanas. Il y avait de tout, petit: pas seulement des filles. Mais chaque fois que je peux me remettre, la folie finit par me baiser. Moi et les malheureux qui m'entourent. Je me suis rendu compte que j'ai lutté contre la folie toute ma vie: et maintenant j'ai l'impression d'avoir le cul distendu, tu

comprends? Avec les jambes et les bras et le cul moues pour continuer à me battre, tu vois ce que je veux dire?». «Oui» a menti Abel, secoué jusqu'à l'os par l'atterrissage en force.

Ce jour-là, j'ai dû supporter le cortège de visiteurs le plus varié depuis quatre mois dans la maudite Chambre 22. La sieste matinale a été interrompue sans anesthésie par Monsieur Amelot: Abel et Ray se sont réveillés en sursaut devant une sorte de spectre ronflant qui louchait et bavait dans la pénombre avec ses tentacules ouvertes comme pour les étrangler. «Attention avec celui-là il va nous violer» a crié Ray, et j'ai eu un accès de rire nerveux qui a eu la vertu de dompter instantanément le scénographe. Amelot s'est assis sur la mosaïque très inégale de la chambre, et s'est mis à pleurer en dessinant du doigt sur la poussière que Faruk ne balayait pas.

«Que celui qui est sans péché jette la première pierre» il a hoqueté, plus poignant que jamais. «Belle phrase» a dit Ray: «Et aussi originale que le trou du maté». Je n'ai pas pu m'empêcher de rire, jusqu'à ce que Monsieur Amelot lève des yeux qui m'ont glacé. «Celui qui ose toucher à Martine qu'il fasse attention à sa gorge» il a dit en ouvrant à nouveau ses petites tentacules. Puis Ray a sauté du lit et s'est approché de lui avec une phosphorescence ensanglantée. «Casse-toi d'ici» il a dit en espagnol, «Casse-toi ou je t'égorge». À ce moment, Abel a remarqué l'ombre du chien de garde sur le seuil et a alerté le riverense avec un Attention le flic. Ray a mis à un masque étonnamment convainquant de complicité avec son prochain et s'est avancé pour embrasser les boucles d'Amelot - sans jamais regarder le policier. «Nous, les chrétiens, nous répondons par un petit baiser, Amelot» il a dit en lui tenant la main et en le forçant à se lever: «Personne ne touchera à ton biscuit, ne t'inquiète pas». «Judas embrassait aussi» a murmuré le scénographe, et Abel s'est glacé à nouveau. «Allez, ne fais plus de conneries. Rentre chez toi et arrête de jouer au con» a recommandé Ray, sur le point de perdre la crédibilité de son masque. Amelot s'est laissé porter jusqu'à la porte, mais lorsque le chien de garde a fait un pas en arrière pour les laisser sortir, il a dit d'une voix maladroite: «Le Pentax est à la maison, petit: il est comme le tien. Pourquoi ne pas faire comme si c'était le tien et tu laisses Martine tranquille? Tu peux venir le prendre quand tu veux. Comme la dernière fois».

Ray l'a poussé vers les escaliers et a expliqué au flic avec des signes que le type était un fou sans importance. Abel ne pouvait pas voir -depuis sa position- le visage que le policier lui renvoyait. Quand Ray est revenu, il a soupiré et a dit: «Il manquait plus que celui-là.

Ce sale parano. Et pour venir me les briser avec Martine. On dirait bien que la grande salope est allée se plaindre: elle les a toujours allumés Sinclair et lui, alors qu'elle ne vienne pas se plaindre maintenant. Elle vient encore bouffer gratis à la maison pendant que vous travaillez. Espèce de porc dégénéré: maintenant, je devrais aller chez lui et prendre le Pentax en compensation, tu crois pas?». «En vérité je ne pense plus rien de ce bordel mon frère. Je n'y comprends rien. Che, et en parlant de vol: le flic dans le couloir a déjà dû sentir la marijuana, non?» «Et quoi? Ils ne vont pas nous embarquer pour un pétard» a dit le riverense, avec sa chevelure carotte grisonnante sous le jet d'eau du robinet: «Et ne m'appelle pas frère, Abel: je te l'ai déjà assez demandé, non?». «Pardonne-moi, Cain. Mais j'oublie toujours» a répliqué Abel en lui montrant les dents.

Après un instant, je suis descendu pour acheter quelque chose à manger, et j'ai réalisé que je souhaitais que Bénédicte ne vienne pas. J'ai vraiment réalisé -pour la première fois au cours des dernières vingt-quatre heures- que je l'avais aussi perdue. La fille partirait dans quelques jours en vacances avec ses camarades de classe et je devais m'allonger au fond du Sud jusqu'à ce que je me désenamour -dixit Miguel Hernández. *Mais elle ne s'était pas perdu, mon Dieu: elle s'était presque sauvée.* Presque un Talita Cumi et aux chiottes les pharisiens, pensait Abel en souriant alors qu'il décidait d'acheter une bouteille de Valpolicella au drugstore. Lorsque je suis retourné au Stella, j'ai rencontré le chien de garde qui quittait son service: cette fois, il m'a semblé qu'il faisait semblant de bailler en me saluant. Et à l'étage, je n'ai pas trouvé d'autres policiers. «Qu'est-ce qui se passe?» se demandait Abel, en préparant un sandwich au pâté: «Ont-ils abandonné, l'affaire? Peut-être que quelqu'un a déjà avoué : Bugeia n'a pas pu assister au dernier cours et ne m'a pas encore rappelé. Tu sais pas s'ils vont rapatrier la dépouille de Sinclair?» Ray n'a pas répondu. Ce qui se cuisinait dans les chaudrons de ses yeux cloués au plafond était plus rougeâtre que verdâtre. Et c'était vraiment atroce. Pauvre fou, a pensé Abel, n'osant même pas lui proposer du vin: Cela va mal se terminer. Juste au moment où je me sentais mieux. Et il s'est versé un grand verre de Valpolicella et l'a siroté suspendu au *tempo* de la fête fugitive. Mais éternel, pensait-il: ce qui *vit* est éternel.

Quand la vedette du couple stellaire a ouvert la porte sans frapper et a glissé sa perruque (blonde safran) dans la chambre comme si elle était chez elle, j'ai failli avoir une crise d'hystérie. Elle m'a salué avec une grimace avide et a secoué la tête pour faire entrer le mousquetaire, qui s'est avancé sur la pointe des pieds. «Salutation, illustre régolotionnaire

grec» a déclaré Ray, sans la moindre ferveur: «Les imminents et respectivement clochards et best-sellers uruguayens qui ont donné vie à Paris au *Show du petit cafard qui a terminé sur une patte par amour* te saluent. Cigarette, Abel». Abel lui a lancé une Peter Stuyvesant et, avec une triste avarice, il a reluqué le pâté et la bouteille. Adieu mes trésors, il a pensé: cette Mich a un sacré odorat pour le Valpolicella. Mais la femme -éternellement sanglée dans l'uniforme bilieux du temps du boogie- a préféré se retrancher contre le piano, en position de chant. Cette fois, il y avait une lueur permanente (une fascination, je me souviens avoir pensé) dans ses yeux marécageux. «Alors le poète est mort», elle a dit en caressant le couvercle du piano comme pour le polir. «Oui. On l'a tué» je l'ai corrigé, et elle a baissé le visage. «Tiens: le brave Monsieur K. Le pauvre nazi de Jérusalem» a poétisé le Cosmosphère. Et il s'est aplatie la mèche avec une cinématographique féminité de mousquetaire -bien qu'Abel n'ait pas vu de pointe d'agressivité dans son regard larmoyant, mais une pure pitié. «Ne l'appelle pas le nazi, connard» j'allais lui dire, mais je me suis tu. Je n'ai pas non plus regardé Ray, et j'ai versé un autre verre de Valpolicella sans n'en proposer à personne.

À ce moment-là, on a frappé à la porte. Abel a crié Entrez avec exaspération et l'inspecteur Bugeia est entré dans la pièce en sifflant un Pardon entre ironie et dégoût. Derrière, dans le couloir, se trouvait l'ombre du chien de garde. «Ça va Marlowe» m'a dit Marc, après avoir regardé les illustres visiteurs: «Je suis venu m'excuser pour samedi dernier. Ma femme vous a prévenu? Je suis trop occupé, mon vieux. Ce fléau nucléaire ne laisse vivre personne». «Maigret ne se plaignait pas tant» je l'ai taquiné. Marc m'a montré les dents, sans répondre. «Je lui ai demandé alors, en exagérant la candeur. «Comment se passe l'affaire?» «Peut-être que je n'en sais pas autant que toi» a souri Marc: «Ne vous fâchez pas. Mais il semble que trop de choses se passent dans cet hôtel et que personne ne me dit rien». «Mais vous avez vos gens pour ça non?» j'ai répliqué, réalisant que nous ne nous tutoyions plus. Marc a allumé une cigarette, avec des mains rageuses. «Oui. Mais mes gars sont en service de routine, seulement. Et ils s'endorment trop souvent» a-t-il dit plus tard: «À partir d'aujourd'hui, nous allons vous laisser sans surveillance. Au fait, il ne s'est rien passé ce matin, n'est-ce pas?». «Rien» a interféré Ray, recomposant son masque de complicité avec son prochain: «C'était un pauvre fou. Sérieusement: l'ex-scénographe de la rue Condé». «Très bien» a dit Bugeia, et il a levé le nez comme un loup: «Cette odeur me fascine, les gars. C'est la même chose qu'au Bateau Ivre» je me souviens : un condiment très oriental. Ou plutôt sud-américain? Oui: colombien, peut-être. Est-ce que

vous cuisinez de la viande avec un assaisonnement colombien ici?». Il y a eu un silence dense, et l'inspecteur est sorti de la pièce à grandes enjambées. Puis le Cosmophère a commencé à devenir progressivement gris et est tombé éventré au sol sur les pieds de Ray, qui a poussé un petit cri. «Oh là là» a crié Mich, se précipitant pour s'occuper de son bien-aimé. Ray a dégagé ses jambes de sous le corps de l'éléphantique mousquetaire, a sauté du lit et mis un grand coup pied contre le mur. «Maintenant, je suis vraiment en rogne», il a dit en montrant les crocs: «Allez, sors-moi ces deux sacs à merde de la chambre, parce que je suis sur le point de péter les plombs. Il manque plus grand chose, petit: je te préviens tout de suite».

LE COSMOSPHERE a repris ses esprits après quelques gifles et un demi-verre de Valpolicella. Puis on les a jetés dehors. «Adieu, l'illustre» a crié Ray, dans les escaliers: «Ne revenez jamais, nous n'avons pas besoin de vous». Mich a réussi à nous regarder avec haine, avant de disparaître. J'ai donc osé servir le Valpolicella et préparer des renforts de pâté pour deux. Ray a à peine goûté un peu de tout et s'est couché pour fumer une Peter Stuyvesant après l'autre, les yeux fixés sur le plafond. Abel a mis son pyjama et a fermé les volets en s'endormant, mais avant de s'endormir, il a demandé au riverense quelle utilité avaient pu avoir les chiens de garde que Bugeia avait placés à la vue de tous. Ray a mis beaucoup de temps à lui répondre. «Eh bien», a-t-il dit à la fin, «il y avait de quoi pêcher aujourd'hui, non? Écoute, ces gars travaillent à différents niveaux. Ils pêchent ici et là, puis ils choisissent quelqu'un pour lui faire porter le fardeau. Et puis ils lui tombent dessus. Ce sont les mêmes partout. Des déchets. De troisième classe». «Bugeia est un mec bien» j'ai protesté en m'endormant. «Dis à Bugeia que je l'emmerde» s'est durci Ray: «Qu'est-ce qu'il vient faire ici, tu peux me le dire? On a tous des alibis. Tout le monde, sauf la voleuse. Toi, Pedrito et le Cordobés vous travailliez à la taverne, et Mich et le Cosmosphère étaient au Favela, et moi je bouffais chez Amelot. Mais où était Martine hein?». «Qu'est-ce que j'en sais moi, mon frère?» j'ai baillé, en me retournant pour éviter la lumière de la lampe. Ray a jeté un regard furieux sur la calvitie d'Abel mais n'a rien dit.

Quelques minutes plus tard, le grondement caractéristique des bottes de Pedrito a piétiné ma sieste. Alors j'ai abandonné. Je me suis levé d'un bond, me suis lavé, j'ai ouvert les volets et j'ai même tiré quelques bouffées sur le pétard allumé par le gamin et Ray. Pedrito était fou de joie à cause de la marijuana. «Ne sois pas fâché, nono» il m'a souri soudain:

«J'ai une bonne nouvelle. On m'a dit qu'il y a un camping de luxe à Cannes, à Ranchito même: un peu en dessous de l'endroit où nous étions l'été dernier. Il faut juste qu'on se dépêche et ciao Paris. Parce que c'est devenu insupportable. Et quand la grosse chaleur va arriver, je te raconte même pas. Là-bas, on peut louer un camping-car et on est de l'autre côté. T'en penses quoi, nonito?». «Je sens que ça va être compliqué» j'ai soupiré: «Je dois cinq cents balles pour la chambre. Où je vais les trouver, tu peux me dire?». «Tu dois tant que ça?» s'est étonné le petit. «Oui» j'ai dit: «J'ai beaucoup dépensé en nourriture ces derniers temps et je suis complètement à la traîne. C'est une chambre qui coûte cher. Et je la paye tout seul, n'oublies pas».

Ray s'est levé d'un bond et a commencé à faire le tour de la pièce. Moi je planais déjà: je pouvais maintenant voir la courbe d'une plage déserte et veloutée -dans les profondeurs du sud- où je devais m'allonger jusqu'à qu'à me désenamourer. «Hé, Ray» j'ai dit soudain: «T'emmène pas ta veste au pressing de temps en temps? Je vais en avoir besoin là-bas à Cannes. Et elle sent comme une deuxième mi-temps avec une demi-heure de prolongation et une demi-heure de penaltys». On a rigolé, avec Pedrito. Alors Ray s'est dirigé droit vers la porte et l'a ouverte et refermée, tout en murmurant quelque chose de partiellement déchiffrable. «Maintenant, je suis vraiment-» a pu entendre Abel. Puis il s'est retourné et m'a regardé, très pâle. «Petit» il a dit d'une voix lente: «Allons prendre un verre au café du coin? J'ai besoin de te parler». «Oui» a dit Abel: «J'ai encore le temps». Et il a pensé: «Maintenant, quand on arrive au café, il va se retourner et me foutre un coup de poing - bien qu'il n'ait jamais su pourquoi il avait pensé ça. Il marchait les yeux fixés sur le dos de son meilleur ami, regardant sa propre veste déteindre dans le bleu de l'été où ses années d'adolescence s'étaient abritées de la pluie sous la soie maternelle. Or l'œuf bleu ciel de Paris était une gigantesque fleur carnivore qui empochait ma vie: en chair et en âme.

Lorsque nous sommes entrés dans le bar-tabac, nous nous sommes assis sur les seuls banquettes vides et Ray a fait en geste pour arranger ses cheveux au-dessus de son oreille gauche, et il a tourné son visage et m'a braqué à bout portant: j'ai alors vu la Chimère. Pendant quelques secondes, Abel s'est senti transpercé par la verdeure phosphorescente du sous-sol du monde, tandis qu'il entendait un murmure: «Tu me gâches la vie depuis des mois, mec». Et les yeux disait: «*Et je vais te tuer*». Abel est tombé de dos sur quelqu'un à côté de lui et Ray lui-même l'a attrapé en l'air et l'a fait s'asseoir à nouveau, l'air effrayé. «Arrête, Abelito» il a dit: «Ne te mets pas dans cet état». Je me suis appuyé

contre le comptoir et quand j'ai levé le visage, Ray avait à nouveau les yeux de mon ami. «Ne te mets pas dans cet état» il a répété: «Ne te mets pas dans cet état, peti ». Abel s'est senti plus fort, et a allumé une cigarette et a regardé les bouteilles derrière le comptoir. «Et avec quoi tu vas me tuer?» j'ai dit: «Un couteau? Ou un-?». «Non» m'a interrompu Ray: «Ne dis pas ça, mec». «C'est que c'est évident» j'ai dit avec le regard figé sur les bouteilles: «Cette *lueur*. C'était évident. C'est comme si tu mettez quelqu'un qui ne connaît pas la mer en face de la Méditerranée et que tu ne disais rien: cette personne comprendrait que c'est la mer, de toute façon. Putain: quand je pense que si quelque chose de terrible m'était arrivée ici à Paris, je serais venue te voir avant tout le monde».

J'ai mis ma main sur son épaule et il l'a secouée comme un taon. «Mais qu'est-ce qui ne va pas, mec?» j'ai demandé, en réalisant que *je ne comprenais pas*. Je ressemble à quelqu'un qui t'a fait beaucoup de mal ou quelque chose comme ça?». «Non» a dit Ray, en faisant un signe pour commander deux demis et en montrant -pendant une seconde- ses dents bienveillantes: «Celui auquel je ressemble, c'est moi, plutôt. N'oublies pas que j'ai un an de plus que toi -un an, c'est tout- et que j'ai tout vécu. Je ne me souviens pas de ce que je t'ai dit à Meudom parce que j'étais vraiment bourré. Mais j'ai dû te dire des choses que-». «Je ne me souviens de presque rien non plus» a dit Abel: «Je me souviens de la fille, bien sûr. Et que tu as été prisonnier. Mais pas beaucoup plus, non». «Assez» a fait Ray avec un mouvement de la tête -et la lueur de la Chimère a fait briller ses yeux à nouveau, avec un rythme incroyable: «*Assez de cette merde, mec. Fini les conneries. Toi et moi on sait ce qui se passe. Depuis le premier jour*. Je crois que j'ai joué tous les rôles -ou tous les petits rôles- que tu voulais, non? J'ai fait le brave type le clown l'artiste et même le con. Tu ne te rends pas compte *que je suis* le petit cafard?» Abel a regardé à nouveau les bouteilles, puis il l'a regardé longuement. C'est sans espoir. Qu'est-ce que je dois faire? Appeler mon père et lui demander de venir me chercher? Non, Abel Rosso: il y a beaucoup de gens dans le monde qui risquent leur vie pour d'autres choses, en ce moment même. Et si tu ne le supporte pas, tu n'es pas un homme: t'es une poule mouillée. Souviens-toi de Jésus et de ceux qui se battent.

Abel s'est arraché les mains du visage et a vidé le demi d'un trait. «Alors *tout* avait l'air d'une *blague* pour toi" j'ai dit: «Les idées que je t'ai demandées pour l'intrigue du polar et celles que j'ai données pour les sculptures et le projet du livre illustré et les romans que je t'ai recommandés et les chagrins qu'on a eus et la veste que je t'ai prêtée et la chambre et

la nourriture que j'ai payées et-». «Assez» Ray m'a coupé avec le regard opaque, encore une fois: «C'était peut-être ma faute. Oublie ça et c'est bon». C'est alors que Pedrito est entré dans le bar, en poncho et portant le charango. «Allez, nono» il a dit: «C'est l'heure. Hé, qu'est-ce qui t'arrive?». «Rien» j'ai dit avec l'envie de prendre son mètre quatre-vingt-dix dans mes bras et de lui demander de me défendre: «Vas-y. Moi j'y vais en taxi». Quand nous nous sommes retrouvés seuls, j'ai commandé un rhum Saint-James, je l'ai vidé d'un trait et j'ai offert une cigarette à Ray, sans que mes mains ne tremblent. Il a accepté. «Eh bien, qu'est-ce qu'on va faire maintenant, mec?» j'ai demandé, en jouant aux durs le plus possible. Ray a sourit amèrement. «Vous vous partez » il a dit, «et moi je vais attendre un virement, comme toujours. Je peux aller vivre chez Amelot ou devenir un vrai clochard». «Écoute, Ray. Je sais que *je suis très moi* et que je peux être insupportablement égocentrique, mais je n'ai pas à te jurer *que je n'ai jamais voulu foutre ta vie en l'air. Je n'ai pas fait ce que tu as l'impression que j'ai fait, je-*».

Abel a commencé à entendre quelque chose comme un ronflement et a tourné son visage et il a revu la Gargouille, ses yeux grandissant et rétrécissant telles les bulles vertes d'un chaudron ensanglanté. Cette fois-ci, j'ai été sauvé par la femme du barman, qui m'a demandé en passant si nous avions l'intention de retourner à Cannes cet été. Ray a arrêté de ronfler et a sauté de la banquette pour m'attendre à la porte. Abel a regardé les traits parfaits de la jeune fille pour la dernière fois et s'est dit: «Oui, s'ils attaquaient ça, je pourrais donner un coup de pied à la table et sortir me battre. Et il n'a pas vraiment pensé -bien qu'il l'ait su une fois pour toutes: je ne vais pas me défendre, sauf en cas de stricte légitime défense. J'ai déjà attaqué en défendant ce qui est sacré et j'ai déjà gagné: c'est pour cela qu'ils veulent me liquider. Mais je n'entre pas dans le jeu. Je suis, j'étais et je serai toujours dans la bataille: c'est pourquoi je suis un homme. La bataille c'est un truc d'homme, mais le jeu c'est pour les enfants ou pour les pauvres diables. «Bon» j'ai dit à la porte: «Je vais aller bosser». Ray a baissé ses cheveux roux et blancs et s'est mis à marcher à grands pas dans le trou crépusculaire de la Monsieur-le-Prince. «A plus tard, petit» il m'a défié depuis le coin de la rue, avec un cri sordide.

ABEL EST entré dans la taverne alors que Picaflor chantait déjà, et s'est assis pour fraterniser avec le Cordobés et Pedrito. La réconciliation avec les Cordobés s'était faite trop lentement, et j'ai commandé un cuba-libre avant de lui dire à l'oreille: «Che: ce phénomène de Houseman il serait pas de Calamuchita, par hasard?». «T'as vu comment

il a joué?» a répondu le renard, radieux: «Avec onze comme lui, la Coupe du monde serait à nous». Abel a été récompensé en voyant l'adolescence illuminée du Cordobés (celle qu'il n'aurait plus jamais) et il s'est stabilisé un moment pendant lequel il avait besoin de parler à la belle patronne enceinte et de se regarder avec le chien de berger chanteur aux pupilles humaines. Mais après avoir fait un bon passage, allumé une cigarette et siroté un autre cuba-libre comme un funambule, j'ai été écrasé par la peur. Même la voix qui ne m'appartient pas ne répétait plus Ce qu'il faut faire, c'est écrire, avec le rythme d'un phare: il ne me restait plus rien.

Puis elle m'a regardé. Elle me fixait depuis la banlieue sud avant de traverser la nuit et de se matérialiser sur un bout du comptoir enfumé. Avant de me sourire. Je me suis précipité vers le téléphone et j'ai composé le numéro de Bénédicte et je l'ai tout de suite entendu répondre: elle n'avait pas l'air surprise non plus, même si c'était moi qui appelais. «Qu'est-ce qui se passe» elle a demandé. Et elle a ajouté, intimidée: «Tu sais que je pensais justement à toi à l'instant?..» J'ai dit: «Oui»: «Je sais, je voulais te parler. Mais il ne se passe rien». Il y a eu un silence très court et très profond. «A quelle heure tu termines de travailler?» a demandé Bénédicte. «Le matin, petite cosita » j'ai exagéré: «Habituellement le matin». «Bon» elle a argumenté, avec une étrange autorité: «Mais tu peux dire que tu ne te sens pas bien. Et les autres peuvent se débrouiller seuls. Vous faites toujours ça, non?» Abel a souri. «Oui, mais je ne te comprends pas» il a dit. «Ma mère veut t'entendre chanter depuis longtemps. Et je pars dans deux jours» a argumenté la gamine: «Prends un train et viens, ok. Et tu pourras dormir à la maison».

Puis j'ai réalisé qu'elle me regardait à nouveau comme son Fils. Pas d'amour humain, je me suis dit: tu n'as jamais été et ne sera jamais amoureuse de moi, Silver Wig. Jamais. «Qu'est-ce qui se passe, Abel. Dis-moi ce qui ne va pas» a insisté Bénédicte. Elle ne me l'a pas demandé par faveur. La voix était déséquilibrée par cette dure tendresse que l'on porte comme une croix inutile avant même d'être quelqu'un. «Il ne se passe rien» j'ai dit: «Je te remercie, mais justement ce soir, je dois dormir dans ma chambre. Et ce n'est pas parce que je vais coucher avec une pute. Quand on se verra demain ou après-demain, je t'expliquerai peut-être». Elle est restée silencieuse. De toute évidence, elle était contrariée et même jalouse, mais pas d'une femme en particulier. Elle était jalouse de ma solitude. Et aucun de nous ne pouvait faire quoi que ce soit pour «*changer le cours des choses*»: personne ne peut rien faire contre ça. Même si ça dépend de nous finalement, j'ai pensé.

L'alcool m'avait rendu trop philosophe, alors j'ai décidé de raccrocher de toute urgence. Mais elle m'a donné le coup de grâce avant que nous nous disions au revoir. La pauvre petite, a pensé Abel, en secouant la tête quand il a entendu la voix de sa Dame lui recommander de loin: «Ne bois pas trop, Abel». «Bien sûr» j'ai répondu. Et j'ai embrassé -sans faire de bruit- le combiné du téléphone.

Il y a eu un moment dans la nuit où j'ai même pensé contacter Ramón. Mais ça aurait été aussi lâche que d'appeler Montevideo. Appeler la gamine c'était autre chose, et à sa manière, ça avait marché, Chevalier de la Triste Figure (d'un autre côté, quelqu'un aurait-il pu *comprendre* quelque chose à ce problème? Je n'arrivais pas à le croire moi-même tandis que je me frottais l'entrejambe dans les toilettes de La Reja, après un violent vomissement. Mais je pouvais *le comprendre*. Maintenant je comprenais). Ce que je devais faire maintenant, c'était prendre un taxi jusqu'au Stella et monter docilement les escaliers, mentir à Colette avec une affection blasée, sourire au fantôme de Sinclair, regretter le chien de garde et mettre ma tête dans la fosse aux lions. Mais sans attaquer ni défendre personne. Nous étions innocents. Et nous le savions bien. Nous étions peut-être *baisés*, bien sûr. Mais pas *pourris*: les *pourris* ne se fissurent pas les mains dans la boue du camp où frissonnent les milices de la rédemption, cher Cide Hamete. Comme *Toi seul à pied, toi intrépide, toi magnanime*, Chevalier de la Foi. Et que ceux qui aboient aboient.

Il n'y avait personne dans la chambre 22. La lumière était allumée, et sur mon lit j'ai trouvé *Le Puits* ouvert et souligné au début du petit chapitre qui dit: *Je n'ai parlé de mes aventures qu'à deux personnes. Je l'ai fait simplement, avec naïveté, plein d'enthousiasme, comme un enfant raconte un rêve extraordinaire. Le résultat de ces deux confidences m'a rempli de dégoût. Il n'y a personne qui ait l'âme pure, personne devant qui l'on puisse se dénuder sans honte.* Juste, mais pas valable -j'ai pensé: Littéralement paranoïaque, Terry. Puis j'ai mis mon pyjama, j'ai allumé une Peter Stuyvesant et j'ai attendu Ray. Il est arrivé presque immédiatement. «Comme Paris est beau pour se promener la nuit» il a dit, n'osant pas me regarder. Moi pas contre j'ai osé le regarder: maintenant, la Chimère brillait à moitié, comme si elle fonctionnait à basse tension. Le riverense s'est jeté sur le lit sans se déshabiller et Abel a terminé sa cigarette et s'est senti vaincu, mais par le sommeil. Et je me suis endormi, juste comme ça.

SAINT-TROPEZ

L'AUTOMNE avançait. La possibilité que Ray ne vienne pas m'avait tellement tranquilisé que j'ai même cessé d'écouter la voix de l'Autre. Je ne récitais presque plus le psaume maintenant. J'ai repris ma lecture à la Citadelle et la promenade sur le petit port - de plus en plus vide- à la recherche de ruelles rembrandtiennes. À la fin du mois, nous devions monter à Paris et tout recommencerait. Et je terminerai tout d'un coup, en plus - je pensais assis au Sporting exactement trois jours après le départ de Ramon. *Une journée claire et sans souvenirs*, vieux Wallace -j'ai divagué: nous ne connaissons pas de flics déguisés en petits voyous, ni de musiciens angolais nés à Bahia, ni de blondes platine aux airs de Roman Polanski. Aucune de ces choses folles. Il était deux heures de l'après-midi et Abel avait déjà commandé le déjeuner et était en train de savourer un verre de rosé devant la lueur poussiéreuse de la place lorsqu'il a vu Isabelle entrer dans le bar, accompagnée du Sourcil et de Pedrito. Seul le Sourcil m'a salué. «Ils vous ont déjà expulsés de Hambourg?» Abel a souri. Le mari d'Isabelle a répondu non, mais que le contrat était une escroquerie vivante. Nous nous sommes regardés avec Pedrito.

Ce soir-là, nous nous sommes couchés relativement tôt et j'ai décidé de lire l'article de France-Soir que Ramón m'avait tant recommandé, et le gamin m'a demandé un de mes poèmes. Je lui en ai donné un seul, long. C'était un cruel poème d'amour inspiré par *The Sun Also Rises*. «Oh, nono» a dit Pedrito, après la deuxième lecture: «Les vieilles dames vont te prier». J'ai aboyé: «Et toi les maris vont te tuer, si tu ne fais pas attention». «Tu parles du Sourcil?» le gamin a ri: «T'es fou. Quand il est arrivé, il nous a pratiquement trouvé au lit et il nous a invités à manger une choucroute. Nous sommes sur une autre planète, Nono. Dans un autre temps. Tu as perdu le-». «Ok» j'ai dit: «Ça suffit. Laisse tomber». Je me suis dédié au France-Soir, qui avait un article innommable sur la décadence uruguayenne écrit par un correspondant franco-mexicain. Le truc avait été rédigé en des termes moins sentimentaux qu'apocalyptique: dans les bars de Pocitos autrefois florissants, il n'y avait que des monticules de sable parmi les sièges boiteux et recouverts de tissu où l'on entendait la menace des vagues, etc. (Et l'on s'imaginait que tourbillonnait sur la rambla des virevoltants à la place des voitures, comme dans les

paysages du Far-West.) Finalement, le correspondant concluait audacieusement: *Une ville et un pays qui tendent à disparaître.*

Abel avait l'impression d'avoir été frappé à l'entrejambe. Merde, je me suis dit: tu es à Saint-Tropez à craner avec les photos que tu prends avec le B.B. et à te masturber avec ton roman ambulant et tes odes d'amour-haine et à foutre en l'air ta patience avec ton *horrible tragédie personnelle*. T'as vu la *patrie*, maintenant? Tu l'as vue? Ce n'est pas seulement *l'unique ciel imaginable sous lequel mourir ici-bas*. Ce sont les *pauvres*, les tiens. C'est ton histoire, mec.

Cette nuit-là, Abel Rosso a rêvé qu'il était un centaure aux yeux de Gargouille qui galopait après un enfant nu (et avec son propre visage) et quand il s'est réveillé, il a couché une proclamation de résurrection. *Mais la triste patrie / m'a fait souffrir plus que tout* proféré les deux premiers vers. Puis j'ai écrit à mon père en utilisant le plus d'euphémismes possible, acceptant son offre, souvent répétée, de m'aider avec le billet de retour si je ne m'en sortais pas. "Pas *mal*", j'ai dit, "mais *pauvre*, toujours".

Le temps changeait déjà, et avec la première fraîcheur, j'ai eu une assez mauvaise crise d'asthme. Je n'avais plus de bétaméthasone (qui ne se vendait pas sans ordonnance) depuis longtemps et Marlene m'a proposé de financer une consultation avec son médecin quand je le voulais. Mais je n'ai pas pu dormir cette nuit-là. Abel en a profité pour *terminer À l'ombre des jeunes filles en fleur* et a bu du maté électriquement et pris deux bouffées d'hasch sur le pétard de Pedrito, jusqu'à ce qu'à cinq heures et demie du matin, il se décide à sortir pour faire un tour au village.

Ma poitrine commençait à s'ouvrir. J'ai fait le tour des deux pâtés de maisons de la place dans une semi-clarté soyeuse et puis j'ai eu l'idée de monter à la Citadelle par le côté opposé à celui par où je le faisais habituellement. Les arbres des vieux chalets et le macadam des récifs se voyaient comme au travers d'un filtre bleu cobalt, et Abel se sentait au bord de quelque chose que l'on pourrait définir comme le bonheur. Alors que j'entamais la dernière montée de la colline, j'ai eu peur que les choses tournent mal, et à ce moment précis, un énorme oiseau de la taille d'un paon a croisé mon chemin (en marchant). L'oiseau a volé au niveau du sol jusqu'à ce qu'il disparaisse au milieu de la lumière turquoise qui filtrait à travers les pins. C'est bien, j'ai pensé, et je marchais jusqu'à voir le

panorama des toits de Saint-Tropez, qui semblaient être pénétrés par la couleur exacte de la vie: un rouge profond et humide d'une boueuse grandeur. Au-delà, il y avait la bande de lueur marine et la brume bleue veloutée des Alpes.

Abel a senti qu'il devait tourner à droite, en longeant la forteresse. Chaque virage qu'il prenait sur le chemin lui ouvrait une lumière plus large. Et il ne pouvait freiner. La lueur du golfe s'est accrue jusqu'à encercler l'horizon, et alors que je prenais le dernier virage, j'ai vu le soleil à peine levé et j'ai regardé sur ma gauche tandis que deux voiles émergeaient de derrière le cimetière: il semblait que les marins pouvaient parler d'un bord à l'autre, si proches qu'ils étaient. Ou que les deux bateaux étaient comme une métaphore pour le couple, a même pensé Abel. Alors j'ai regardé le cimetière blanc lavé par les vagues et j'ai célébré la vie en frissonnant. «Elle est juste» j'ai murmuré: «Avec tout ce qu'elle a. Et avec tout ce qui lui manque et qu'on doit lui faire avoir. Elle est juste».

Et j'ai mis la main dans mon pardessus et j'ai trouvé un papier et un crayon que je ne me rappelais pas avoir mis là et j'ai commencé à transcrire sans lien ce que je voyais et ressentais et je suis descendu en ville complètement ivre de bonheur et je versifiais dans la rue et une voiture m'a presque écrasé mais j'ai continué à écrire et parfois je mettais ce qui allait se passer en premier je mettais *J'ai bu un verre de lait* et j'ai dû aller le boire au Sporting et en m'asseyant sur la place avec les gens du village en vue et la poitrine ouverte et la bataille de tous les peuples constellée dans les yeux, je me suis senti tranquille et j'ai compris émerveillé que je pouvais déjà mourir.

CHAMBRE 9

UN GARÇON et un homme marchent dans la rue Descartes une nuit d'hiver, avec des yeux de haschisch. Ils se sont tenus un moment devant la fenêtre du Bateau Ivre, un restaurant vide où la viande brille sur le feu à la tombée de la nuit: puis ils ont traversé le défilé qui monte depuis le marché Mouffetard à contre-courant. Le garçon sort ses mains des poches du manteau et lève ses yeux de hasch vers la nuit: il voit les bancs bleus du

brouillard s'illuminer devant les maisons blanches et tordues, aussi belles que des vaisseaux fantômes. La merveille ne quitte pas ses yeux lorsqu'ils traversent la place de la Contrescarpe et entrent dans la Mouffetard et l'homme étudie chaque visage du défilé pour lui susurrer des phrases secrètes à l'oreille. L'homme a les cheveux roux et porte un grand manteau noir qui semble être emprunté. Il a des yeux verts qu'il tourne vers le feu des restaurants après avoir parlé en souriant et une main de l'autre se lève pour effrayer sa voix comme une mouche. Ils voient défiler des clochards et des femmes crasseuses et des hommes comme des zombis, mais le garçon ne célèbre que la belle tâche brune qui brille dans chaque poitrine: il dit qu'il voit la tâche. Ils descendent au marché, et le garçon se déclare affamé quand ils sentent les rivières de sang de porc bouillonner dans les sillons des égouts. L'homme sourit de façon répugnante à chaque fois que l'autre parle, mais il le regarde entre des éclairs de tendresse.

«EH BIEN, le truc incroyable c'est que nous avons finalement joué avec Paul McCartney au Midem Festival et nous étions à côté de lui et tout, dans le programme» a dit Abel à Ray le matin où ils sont arrivés après avoir joué *l'Évangile Criollo* à Cannes: «Et le plus bizarre c'est que lorsque Lucio m'a annoncé la nouvelle et m'a demandé si j'étais content, j'ai dit oui. Mais en vérité je m'en foutais. C'est un peu triste de voir les choses plus clairement parfois, non? C'est comme si tu voyais *tout*: ce que tu *es* vraiment et ce *qu'il y a* vraiment, pas ce que les porcs te vendent. Ray m'a fixé en louchant. «Tu as l'air lucide, gamin» il a dit en soulevant les revers du manteau : «Mais tu trouves que c'est seulement un *peu* triste, *de tout réaliser*? Tu vas faire la sieste ou tu viens faire un tour avec moi?». Ça m'a surpris. Parce que depuis l'imprévisible «Bonne année / Abelito» que Ray m'avait chuchoté au gala du Club Méditerranée, il n'y avait pas eu d'autre signe d'amitié -de sa part, en tout cas- depuis près de vingt-quatre jours. La «bataille amicale» s'était transformée en une sorte de «guerre pacifique», a pensé Abel longtemps après. Ou du moins en une «coexistence froide».

Mes nausées s'étaient terminées, et nous nous sommes promenés tranquillement ce matin-là et je me suis décidé à acheter une nouvelle machine -avec les économies de fin d'année renforcées par les deux cents francs que Lucio avait donné à chacun d'entre nous- que nous avons fêtée en mangeant des briques à l'œuf et un couscous orgiaque dans le même restaurant où nous étions enivrés environ un mois et demi plus tôt. Cette fois, nous n'avons pas prévu de voyage à Bahia, à Serton ou à Recife. Mais Ray a progressivement mis un

très beau masque de complicité avec son prochain et a fini par m'avouer que pendant les deux jours où nous étions à Cannes, il avait pensé à mon polar et pris quelques notes pour approfondir le caractère du propriétaire du kiosque.

«Je les ai sur moi. Tu me diras ce que t'en pense» il a dit, et il m'a tendu une feuille de bloc soigneusement griffonnée. Abel n'a jamais été doué pour la lecture sous l'influence de l'alcool, surtout dans les endroits bruyants. Mais il y avait quelque chose dans le texte -raconté à la première personne- qui l'a fait sursauté. Le supposé propriétaire du kiosque faisait une sorte d'inventaire de sa routine (en incluant quelques détails scénographiques forcés, comme l'allusion à une certaine marque de cigarettes parmi le décompte des peurs qui le paralysaient: peur des gens de l'échec, de la folie, de l'homosexualité, ou du cancer du poumon juste parce qu'il regardait toute la journée les bâtiments gris qu'étaient les paquets de République XXX, etc.) et à la fin il désignait presque comme seul salut la possibilité de s'en sortir avec un acte extraordinaire -«un crime, même» capable de le transformer en quelqu'un.

«Pardonne-moi» a dit Abel: «Tout cela est très intéressant. Mais l'acte extraordinaire -qui est de loin ce qu'il y a de mieux- est déjà chez Dostoïevski». «Je ne l'ai pas volé à Dostoïevski» a répondu Ray, sans montrer d'agacement: «Je l'ai volé à Arlt. T'as lu *Les sept fous*?». «Non» j'ai dit: «J'ai commencé à le lire deux fois et je n'ai pas pu le terminer. Mais n'oublie pas qu'Arlt a presque tout volé à Fyodor». «Alors c'est cent ans de pardon, gamin» le riverenese s'est défendu. «Tu as raison» j'ai dit: «Bien qu'il y ait déjà un meurtrier dans le roman. Si le marchand de journaux se met à tuer, ça va être le bordel.» Ray a éclaté de rire, puis il est devenu -pendant une seconde- très sérieux. «Le marchand de journaux est fou. Et il a juste» il a froncé les sourcils: «Avec un peu d'amour tout s'arrangerait pour lui. Tu ne te souviens vraiment pas de tout ce que je t'ai dit à Meudom? ». «Non » a dit Abel: «Vraiment».

Ray t'a invité à manger en banlieue parce qu'il y avait une lueur de fin d'automne étonnante et vous avez pris un train aux Invalides et vous êtes descendu dans un quartier résidentiel de Meudom qui t'a inévitablement fait respirer les vapeurs de Carrasco et puis vous vous êtes laissés engloutir par la forêt de Clamart et vous vous êtes avancé dans un tunnel pozzuoli de feuilles vivantes et mortes qui débouchait sur un restaurant bucolique avec des tables en plein air appelé A la Fontaine Sainte Marie où vous avez commencé

par un saucisson luxueux et un épais vin rouge de marque «Je crois que ça va nous coûter un bras» tu as averti le riverense «Je paye» il a souri «Quand c'est mon tour de payer, je ne cache jamais mes fesses» il a ajouté, avec des taches de rousseur enflammées par la clarté déjà oblique du soleil qui filtrait à travers un bosquet de chênes ensanglantés et vous avez dévoré le saucisson et vous êtes passé à une deuxième assiette de viande qui était un spectacle à part entre les reflets épais du vin et de la forêt «Le garçon a la trouille que nous nous cassions sans payer» a dit Ray «Regarde sa gueule» et vous avez hurlé de rire et commandé la troisième bouteille et toi tu commençais à dépasser ta limite de résistance mais il t'était impossible de ne pas mordre la couleur du verre où se trouvait la transparence veloutée de l'après-midi «Une fois j'ai baisé une fille une après-midi comme celle-ci» a déclaré Ray en ouvrant un sourire féroce avec le cure-dent «Une camarade du lycée, fille d'un des rego qui traînait avec le célèbre Joaquim Coluna» «Et c'est quoi un rego» tu as demandé en riant «Un rego-lutionnaire » a rigolé Ray «Un bolche un tupa n'importe laquelle de ces merdes moi j'étais jupo gamin j'étais un petit chef nazi là-bas à Rivamento, sous le commandement du très méritant Bertalicio Merdín tu sais que quand j'étais enfant on m'appelait la petite Gargouille au catéchisme parce que j'étais tellement laid mais plus tard je m'en suis remis parce que mon vieux m'emmena au bordel avec ce Merdín quand j'avais dix ans et parfois je rentrais de là-bas je me mettais la tunique et je me cassais à l'école et c'est comme ça qu'a commencé ma réputation et je n'ai plus jamais eu de problèmes pour lever une fille et on ne m'a plus jamais appelé la Gargouille non plus bien que cela ne me dérangeait plus vraiment car une fois un prêtre qui s'appelait comme toi m'a parlé du Bossu de Notre-Dame et m'a vendu des vers comme quoi le bossu était une Gargouille qui était bonne à l'intérieur et je ne pouvais jamais dire s'il se foutait de moi ou bien le croyait vraiment et c'est de là que vient le truc de la sculpture j'avais l'habitude de dessiner des diables depuis que je suis enfant mais jamais bien il y avait pas moyen champion che tu m'écoutes putain» a crié Ray et tu as sursauté et dit que oui même si tu avais perdu le fil après le mot «jupo» «Oui» tu as menti «Je t'écoute» «Bon» l'autre a froncé le regard «Jusqu'au jour où nous étions sur le point de sauter une gamine noire de douze ans qui était un canon et qui se déshabillait sur le comptoir des bars pour des clopinettes mon père était tellement excité qu'il l'a tirée vers lui et a sorti sa bite et lui a dit que si elle ne le suçait pas dans quinze secondes il l'empalerait avec sa cravache et m'a dit Toi la Gargouille tu comptes et je ne sais pas pourquoi ma main tremblait en regardant la montre en or brut qu'on m'avait offerte quand j'ai fait ma communion et la petite noire s'est penché et mon vieux a d'abord

pissé sur son visage et a crié Tu as quinze secondes où tu te retrouves sans cul petite allumeuse de merde et la petite a ouvert la bouche avec son visage qui dégoulinait comme de larmes jaune et lui a filé un coup de dent qui l'a étourdie et avant de se tirer à poil du bar il a crié Saint Georges va venir vous empaler vous les riches fils de pute avec une bonne gueule de Gargouille à vous désespérer et je ne suis plus sorti avec mon vieux et j'ai commencé à sortir seul et je suis devenu le roi du mambo à Rivera et Livramento ou la terreur de Rivamento jusqu'au jour où Merdín nous a proposé une affaire aux gamins de ma bande alors que je végétais encore au lycée avec presque dix-huit ans le bordel politique avait déjà commencé et mon vieux jouait la décence parce qu'il voulait être député colorado il y avait beaucoup de tupa et de bolche et toutes cette merde et Merdín nous a offert de la marijuana de la bonne du LSD des armes et tout ce que nous demandions tant que nous contrôlions les conneries politiques au Lycée et puis je suis devenu jupo tu comprends comment» il a commandé la quatrième bouteille avec la main Ray «Oui» tu as menti en te retenant de fumer à cause de la nausée qui menaçait de te faire vomir avant d'arriver aux toilettes de la Fontaine Sainte Marie «Jusqu'au jour où je suis tombée amoureux» a dit Ray et tu t'es réveillé «Je suis tombée amoureux comme un cheval» a ri Ray «Et de la fille d'un rego tu peux le croire et elle était intéressée je te jure et la bande me poussé pour que je la saute dans le lit double des prolos pendant les horaires d'usines et moi je disais non parce que mon vieux m'avait déjà prévenu Amusement mais pas n'importe comment Gargouille il faut prendre soin de De Deus avant les élections ensuite tu peux faire ce que tu veux mais jusqu'au dernier dimanche de novembre marche droit et la bande continuaient à me pousser bien qu'en réalité ils crevaient d'envie parce que la fille était la plus divine de la frontière et un après midi je l'ai convaincu de faire la rabona et je l'ai accompagné chez elle et pendant que j'étais dans le meilleur moment de ma vie en train de la sauter sur le plancher parce qu'au dernier moment je n'avais pas eu les couilles ou peut être la perversion nécessaire pour la dépuceler sur les draps de prolos est arrivé une voiture de patrouille avec le rego et mon vieux à l'intérieur et ils me mettent en prison en m'accusant de viol mon vieux pleure même en serrant l'épaule du rego et plus tard j'ai découvert que c'étaient les autre Jupos qui m'avaient dénoncé et ma petite amie a déclaré que je voulais la violer sur le lit des parents en la menaçant de mort mais qu'elle se serait laissée tuer plutôt que de faire ça et mon vieux a payé pour que je reste au poste de police jusqu'aux élections Putain Gargouille il a dit Je t'avais prévenu et mon professeur de littérature qui était un rego avec une patience d'ange a fait de pieds et des mains pour que je puisse passer mes

examens et j'ai même étudié dans ma luxueuse cellule où j'avais une télévision et tout même si la police venait me provoquer Mets-toi sur le ventre Violetita ils me disaient tous les soirs Comme ça tu vois les étoiles Violetita aujourd'hui le ciel est étoilé dehors mon coeur met toi sur le ventre et tu vas voir ce qui est bon et personne n'a jamais cru que je n'avais pas violée la gamine rien à faire» mais tu n'écoutez pas tu fixes la tête de Ray qui bourdonnait dans le feu orange pendant que tu essayais désespérément de ne pas vomir et que Ray continuait à boire et à parler sans pouvoir s'arrêter «Jusqu'au jour où j'ai eu l'impression qu'ils torturaient un rego dans la pièce d'à côté» et ça m'a semblé étrange et quand j'ai tendu l'oreille j'ai réalisé que c'était Joaquim Coluna et soudain ils sont venus me chercher et m'ont planté devant le rego qui était mal en point mais il avait des yeux comme un deux d'or rouge Donc c'est le bolche que vous avez infiltré dans le JUP ils demandent et Coluna me regarde et je vois qu'il me reconnaît parce que ses yeux clignotent du sang Une autre bonne Gargouille j'ai pensé et tout à coup j'ai eu besoin d'être un rego et j'aurais même prié pour que ce fils de pute me dénonce mais rien à faire il ne m'a pas balancé et en revenant dans la cellule j'ai fait une crise de nerf et j'ai demandé qui avait découvert que j'étais rego Personne petite merde tu ne vois pas que t'es même pas bon à être rego ce sont les ordres de ton père pour voir si on peut t'impliquer mais t'as de la chance Violetita alors je les ai provoqué et insulté pour voir s'ils allaient me torturer mais ils ne m'ont pas prêté attention et cette nuit-là ils sont venus par surprise et j'ai vu toutes les étoiles ensemble toutes les étoiles» a dit Ray en te fixant avec les yeux de la Gargouille même si tu n'entendais ni ne voyais plus rien et l'après-midi était bleu quand vous avez titubés en vous soutenant l'un à l'autre dans le tunnel de feuilles mortes et vivantes et vomis à tour de rôle «Le problème c'est d'être fou» a grogné Ray après avoir régurgité un gigantesque jet fumant «Ils disent que je suis fou et ils me paient je sais que c'est pour ça que je reçois des virements pour que je fasse des saloperies je ne sais pas si tu me comprends» et tu n'as pas répondu parce que tu ne comprenais rien et ce n'est que dans le train que tu t'es réveillé un peu quand Ray a commencé à faire des grimaces aux femmes assises devant lui et ç'a été un voyage insupportable et vous avez échappé à la prison par chance et cette nuit-là tu n'as pas travaillé et tu as dormi pendant environ quatorze heures et quand tu t'es réveillé tu ne pouvais même plus boire de maté et Ray a coincé son pelage carotte sous l'eau glacée et l'a sorti en se secouant comme un chien «J'ai raconté beaucoup de conneries hier» il t'a demandé «Je ne sais pas» tu as dit je ne me souviens de presque rien ce que je sais c'est que lorsque nous sommes descendus à Odéon tu m'as demandé comment on disait en français «Tout le monde est une merde»

et tu as commencé à crier ça jusqu'à ce que le quai soit vide mais parlons de choses positives comme le festin d'hier quelle saucisson et quelle viande délicieuse ça je m'en souviens bien ça a dû te coûter un bras donc on pourrait faire moitié moitié» «Je t'ai invité» Ray a souri «Oui mais c'était cher» tu as insisté «C'est déjà payé et terminé mec» a murmuré le riverense en faisant les yeux ronds.

LE JOUR suivant, en forme je jubilais avec la nouvelle machine: j'ai écrit quelques lettres et j'ai passé quelques poèmes et un chapitre au propre pour les envoyer respectivement à mon père et à Ma-Sa. Ce chapitre était la seule chose que j'avais ajoutée au polar, après l'interruption causée par le maelström poétique. «N'oublie pas de me voir, ma sœur», j'ai ajouté au stylo à la lettre de Ma-Sa : «Que même si mon visage (l'intérieur) est un peu défoncé, il est là pour servir. N'oubliez pas de me voir, camarades humains. Adieu, commandant. Au revoir, Querube. Il Monaco Rosso".

Ray Pedrito et El Cordobés étaient sortis en patrouille pour débusquer un Arabe qui vendait du LSD à Belleville et Abel a préparé le maté à deux heures de l'après-midi, avec langueur mais sans nausées. Lorsqu'on a frappé à la porte, il a su (instinctivement) que c'était la gamine et il a pris une tête de chien: il avait une tragi-comique gueule de Saint Bernard. Je l'ai à peine regardée, mais j'ai vu qu'elle portait l'ensemble de velours côtelé bleu avec lequel elle avait dansé sur *Syncope* jusqu'à me faire planer. Je ne me suis pas arrêté pour la saluer. «Le Cordobés n'est pas là» a dit Abel, en enveloppant lentement et soigneusement ses lettres. «Et alors» elle a dit, en s'asseyant sur le lit d'en face. «Je pensais que tu venais le voir» a aboyé Abel. «Tu as mal pensé» elle a aboyé: "Je peux avoir un maté, s'il te plaît?». «Mais si tu n'aimes pas ça, cosita » j'ai ajouté: «Tu as déjà essayé, l'autre fois». «Je vais réessayer» a insisté Bénédicte.

Abel lui a tendu un maté bouillant et mousseux, et la gamine a mordu la bombilla et s'est mise à le siroter les yeux fermés. Elle devenait verte, tout en avalant. Je lui ai crié: «Arrête». Et je me suis levé pour lui arracher la calebasse des mains et je me suis assis à nouveau. Nous nous sommes juste regardés. «C'est horrible, n'est-ce pas?» j'ai demandé sans rire. «C'est horrible» a répondu Bénédicte. J'ai alors demandé, pour la première fois, «qu'est-ce qui ne va pas». Bénédicte m'a demandé une cigarette avec un signe et s'est mise à la fumer avec des gestes de femme. Elle n'est plus vierge, a pensé Abel: c'était évident qu'elle n'était plus vierge. Comment ai-je pu penser de telles absurdités? J'ai répété

«Qu'est qui se passe». «Je reviens d'une manifestation à la Bastille» elle a commencé à dire: «Et je l'ai vu. Il était avec une autre fille. Et il était dégoûtant: c'est insupportable, je sais pas». «Qui tu as vu? Le Cordobés?». «Arrête avec ça, Abel. S'il te plaît». «Excuse-moi» j'ai murmuré: «T'as vu qui?». «Un garçon du lycée. Nous étions ensemble l'été dernier, au camp. C'était bien pour moi. Et c'était aussi ma première fois. Je ne l'avais pas vu depuis que nous sommes rentrés à Paris». «Et pourquoi t'as couché avec lui?» j'ai demandé, comme un idiot. Bénédicte a ri. «Parce que» elle a dit: «Parce que j'en avais envie. Et puis il y avait longtemps que j'avais obtenu des pilules. Et c'est du boulot: il faut appeler un téléphone clandestin qui circule dans le lycée et tout ça. Et si tu vas dans un camp avec des pilules, le moins que vous tu puisses faire c'est-».

Au même moment le Cordobés est entré -avec le foulard de beauté autour du cou- et elle est devenue rouge et je les aurais tués tous les deux, comme le cocu du tango. Ils se sont salués en s'embrassant normalement. Le renard s'est assis -avec ses traits gonflés de vanité- sur une chaise à égale distance de Bénédicte et moi: «Putain! Donne-moi un maté, guaso: un vieux maté criollo» il a dit, en exagérant l'accent de Calamuchita: «Je te jure que ces trucs de drogue me les cassent, che. Quand je pense à ce que je faisais là-bas. Je suis même allé en prison et je dois supporter ces connards qui te font parcourir Belleville pour trouver un Arabe fantôme. Qu'est-ce qu'il se passe avec la gamine, au final?».

Bénédicte ne comprenait pas l'espagnol, mais elle m'a demandé une autre cigarette d'un signe et l'a fumée avec les gestes d'une femme fatale. «Voilà» j'ai dit au renard: «Folle de la vie». Ensuite, nous avons essayé d'avoir une bonne conversation tous les trois, mais ça ne fonctionnait pas. Lorsque la jeune fille s'est levée pour partir, Abel a laissé le Cordobés l'accompagner, ce qui n'a pas semblé la déranger le moins du monde. Mais elle est quand même venue m'embrasser. «Merci» elle m'a dit, sérieusement. «Arrête ton char» j'ai répliqué, pour plaisanter.

Le renard l'a accompagnée jusqu'à l'escalier, et est revenu dans la chambre sans montrer un visage triomphant ou frustré. Nous avons écouté Albinoni et bu du maté dans un silence complet, pendant que Paris mettait son œuf bleu ciel à contre-jour. Après que la cloche de quatre heures et demie ait survolé l'obscurité totale, Ray et Pedrito sont arrivés. Le gamin était radieux. «Sers-toi, nono» il a dit «Pour toi. Je l'ai acheté dans la librairie d'en face spécialement pour toi». Et il m'a tendu une affiche colorée éditée par la

Commission cubaine d'orientation révolutionnaire: une terre labourée par un gigantesque tracteur qui laissait des mots et des plantes entre les sillons. Les mots semés étaient ESPRIT DE TRAVAIL CONSCIENCE VALEUR ET FOI ATTITUDE HONNÊTE AMOUR POUR LA SOCIÉTÉ POUR LE PEUPLE POUR TOUTE L'HUMANITÉ ENGENDRE PLUS D'AMOUR ENTRE LES HOMMES.

«Pareil qu'ici» a dit Abel: «Je crois en cela, tu vois?». «C'est à moi que tu le dis?» a demandé Ray, qui était encore fourré dans le manteau. Nous nous sommes regardés. «Ou» j'ai dit: «À toi et à tous les autres». Le riverense a ri et montré sa montre à Pedrito. «Nous sommes sur le point de décoller, l'imberbe» il a dit: «Il nous reste moins de cinq minutes. Tu vas voir ce que c'est». «Ce que c'est quoi» a demandé Abel. «Tu comprends pas, petit futé?» a dit Ray, avec mépris: «*Lucy in the Sky with Diamonds*, gamin. EL ES DE: Ça nous a coûté une fortune pour l'obtenir. On se l'a passé sous la langue il y a 15 minutes environ. Et il lui en faut une vingtaine pour faire effet. Pourquoi se faire chier avec des morceaux peints et des mots bourgeois. C'est le paradis ça: le vrai changement de couleur et de forme». Abel a regardé fixement Pedrito. «Tu ne vas pas pouvoir travailler comme ça, inconscient» il a gueulé. «Tu as raison» a confirmé Ray: «Ça dure environ huit heures. On n'a pas pensé à ça, l'imberbe». Le gamin a baissé les yeux, en faisant semblant d'avoir honte.

«C'est pour ça que tu m'as acheté l'affiche, hein?» Abel n'arrêtait pas de crier: «C'est pour ça, espèce de pourriture? Pour m'attendrir un peu, c'est ça?». Pedrito a levé le visage: il avait l'air blessé. «Non» il a dit: «J'y crois encore parfois. Je te le jure, mec». Nous nous sommes regardés avec Ray. Soudain, le gamin a fermé les yeux et s'est ratatiné en tremblant. «Oh» il a murmuré: «Mon Dieu». «Ouvre les yeux» s'est écrié Ray: «Ouvre les yeux. Allez, tout va bien. Putain, écoute-moi». L'homme le riverense se transformait aussi: un vert dégoutant lui coulait au visage comme de l'eau pourrie. Pedrito s'est assis par terre et a regardé l'affiche avec un rire sordide. «Oh, mec» il a dit: «Regarde comme elle brille. Incroyable, mec, comme ça brille». Maintenant, il bavait avec oligophrénie. Ray s'est assis à côté de lui et ils ont continué à célébrer les mutations sur l'affiche jusqu'à minuit et demi du soir, lorsque nous sommes revenus du Bateau avec le Cordobés.

Sinclair est arrivé peu après. Il y avait une atmosphère très basse négative. Pedrito venait de descendre dans sa chambre et Ray essayait de se rattraper un peu en aidant le

Cordobés à terminer un tambour qu'on lui avait commandé pour le lendemain. Abel en était au point de ne même plus vouloir écouter les buts de Liverpool quand l'Ougandais est entré. Je ne l'avais jamais vu aussi lucide: il s'est assis au bout du lit et n'a même pas regardé le paquet de yerba. «Tu es très désespéré?» il m'a demandé avec des yeux tendrement terreux. «Plus ou moins. Avec le temps, ça s'arrange». Et j'ai montré l'affiche cubaine. Sinclair l'a lu. Le Cordobés et Ray avaient abandonné la grosse caisse et se préparaient pour le spectacle.

«Pas mal» a dit Sinclair, en me prenant une cigarette et en l'allumant avec aplomb: «Vous saviez que Che Guevara était mon cousin-germain, n'est-ce pas?». Ray s'est mis à rire. «Alors t'es un rouge» m'a demandé Sinclair, en pointant la cigarette sur moi. «C'est un rego. Mais il croit en la Vierge Marie» a marmonné Ray. «C'est bien, c'est bien» a sourit Sinclair, avec moins d'indulgence que de douceur: «Le monde va être rouge. Et bleu aussi. Ne désespère pas». L'Ougandais a creusé dans sa poche et en a sorti un morceau de papier tremblant. «Je l'ai rapporté pour toi» il a dit à Ray: *«Le Dictionnaire des symboles de Cirlot»*. J'ai copié ce qu'il y a sur les chimères -c'est très peu de chose. Je l'avais déjà lu, mais je ne m'en souvenais pas bien. Ça dit: *Les animaux fabuleux et les monstres apparaissent dans l'art religieux du Moyen Âge comme symboles de forces ou comme images de l'inframonde démoniaque et draconique, mais alors comme vaincus, comme prisonniers soumis à la puissance d'une spiritualité supérieure. Ceci est indiqué par la situation hiérarchique dans laquelle ils apparaissent, toujours subordonnés aux images angéliques et célestes. Ils n'occupent jamais le centre.*

Ray s'est allongé sur le sol essayant de rire, mais la haine brillait sur son visage. Sinclair l'a regardé et soudain dit: *«J'ai une gravure japonaise sur mon mur, un masque de démon maléfique, peint en or. Avec compassion, je regarde les veines bombées du front, qui révèlent l'effort qu'il faut faire pour être méchant. Ecrit par mon grand-oncle Bertolt Brecht -le rouge- en 1942»*. Le dernier commentaire m'a fait crier si fort que nous avons tous fini par -y compris le Cordobés, déjà à moitié assommé par le sommeil- pleurer de rire comme au bon vieux temps. «Ok» a dit Abel à Ray: «Tu nous refais le spectacle du petit cafard. Une fois au moins. C'est la meilleure chose que t'ai jamais faite dans ta vie». Ray m'a regardé, en écrasant ses larmes, et il a dit: «Non. Ça c'est fini, mec. Ce spectacle est terminé. Mais je jure qu'un jour, je ferai quelque chose qui en vaut la peine. Tu vas voir, je te le jure». Et il est allé dans sa chambre.

Le lendemain, Ramón nous a obtenu un contrat pour jouer pendant un mois dans la meilleure boîte de Beyrouth, avec un appartement dans le centre et 120 francs fixes par nuit. Nous avons signé tout de suite. Ray avait décidé de s'installer chez Amelot et envisageait déjà sérieusement de vendre le Pentax pour se tirer le plus vite possible. «Mais faut pas se brader non plu» il a dit avec un sourire triste, la dernière fois que nous avons bu le maté dans la Chambre 9: «Tout a un prix. Et il faut le payer, champion. Je suis en dette avec Sinclair pour la belle chose qu'il m'a lue sur les gargouilles: j'aurais au moins dû vous payer avec une dernière représentation du show, vous les petits rêveurs de poissons rouges. Vous l'aviez mérité, tous les deux. Vous l'aviez vraiment mérité».

SAINT-TROPEZ

Il nous restait très peu de jours avant de partir, mais juste au cas où, je suis allé cet après-midi-là chez Marlène pour voir si je pouvais obtenir un rendez-vous avec le médecin. J'ai trouvé portes fermées. J'ai demandé au restaurant connexe et on m'a dit que Marlene venait de partir pour la villa de Li. «Elle a reçu un coup de téléphone il y a cinq minutes» m'a expliqué le chef, en bras de chemise: «C'est dommage. Elle vient de partir. Je peux t'aider?». «J'ai besoin d'un médicament» j'ai dit avec une tête de moribond: «Comment puis-je me rendre à la villa de Li? Ils m'ont emmené une fois, mais maintenant je n'ai plus la moindre-» Le garçon a souri, entre discipline et amabilité. «Écoute» il a murmuré: «Je ne devrais pas te le dire. Mais si tu descends ici -en bordant les plages privées- tu y arriveras en un rien de temps. En passant par là-haut, il faut prendre un taxi et faire deux cents fois le tour. En bas, il y a un petit quai avec un panneau qui dit *Loups-garous*. «Quoi?» Abel a fait une tête de curieux inoffensif. «*Loups-garous*» a répété le chef: «C'est un mot qui appartient à une vieille superstition juive. Ce sont les gens qui se transforment en loups et en mangent d'autres, ou quelque chose comme ça. Je le sais parce que je suis juif, bien sûr». Abel a remercié le chef en levant le pouce, mais sans sourire.

Marcher sur les rochers n'a pas été difficile. Cela m'a rappelé mon enfance, sur la Playita

de los Ingleses. Ici, il y avait aussi une ou deux petites plages, au pied des majestueuses falaises. «Hé, ceux qui sont là-haut» Abel a crié à un moment donné, transpirant comme un bœuf: «Vous avez le bonheur?». Puis il a escaladé un affleurement rocheux couleur de vieux sang et a trouvé le loup-garou presque devant tandis qu'il entendait une sorte de cris humains, explosant là-haut. Abel a essayé de monter les escaliers qui menaient à la villa aussi vite que possible. Bien sûr, je ne m'étouffais pas seulement avec mon asthme: le cri s'est transformé en piaaillement, puis en hurlement à mesure que je m'approchais. Elles se succédaient avec de très courtes interruptions.

La première chose que j'ai vue à travers les fenêtres de derrière était la lueur verdâtre de la piscine : je n'ai vu aucune ombre suspendue au plongoir à ce moment-là. Ou plutôt: je n'ai pas vu le plongoir. Je me suis promené dans un jardin couvert, écoutant avec étonnement la vibration que produisaient les hurlements dans les cristaux. Lorsque je suis entré dans le somptueux espace ouvert de la piscine, Marlene a levé le visage et m'a regardé comme si j'étais de la maison. J'ai tourné la tête et j'ai d'abord vu le saint Joseph cocu qui semblait regarder Li d'un air moqueur depuis le fond de l'eau. Li était accrochée -nue et pendue- au plongoir.

«Et toi, on peut savoir ce que tu fais là» m'a demandé le garçon une fois la crise passée. «Je cherchais Marlene» j'ai dit: «Je suis allé la chercher au restaurant et ils m'ont expliqué qu'elle venait de partir». À ce moment-là, j'avais l'impression que Marlène regardait Li de très près. Je l'ai seulement regardé du coin de l'œil, parce que je ne voulais pas préciser ma vision du cadavre. J'en avais déjà suffisamment vu avec Sinclair. Le policier s'est essuyé le visage et a allumé une cigarette. Marlene a piétiné vers nous, maintenant sous la froideur surgissait par intermittence la fureur. «Comme vous avez l'air beaucoup plus calme, je vais vous le demander à nouveau. Et voyons si vous nous piquez une autre crise» elle a crié, s'adressant au garçon: «Pourquoi vous êtes si sûr qu'elle n'a pas été tuée?». «Excusez-moi, mais je ne vais pas vous l'expliquer à nouveau» a coupé l'ex-petite brut, gentiment: « La forensique est sur le point d'arriver et cela confirmera tout, ne vous inquiétez pas». La femme a donné un coup de pied au sol et a quitté la villa.

Abel a allumé une Peter Stuyvesant et s'est assis à côté du garçon. Il s'est rendu compte que l'autre devait avoir à peu près son âge: ses yeux ne lui semblaient plus ni innocents ni dégénérés. J'ai demandé: «C'est arrivé il y a combien de temps?». «Une heure et demie,

plus ou moins. Nous venions de faire l'amour pour la première fois, je vous jure que c'est vrai. Je suis sorti pour chercher un champagne spécial dans la voiture, pour fêter ça. Le champagne spécial c'est elle qui l'a demandé. Moi, je viens du village. Je suis un flic, mais j'emmerde les exploiters». Puis il a posé les yeux sur la pendue et a murmuré: «Comment j'ai pu tomber amoureux, merde. Je ne comprendrai jamais comment j'ai pu me mettre dans cette situation».

Abel a fini sa cigarette en silence et a demandé au garçon la permission pour partir. Il a hoché la tête, en acquiesçant. «Et l'affaire de Paris? Celle de son ex-mari» j'ai osé demander, une fois debout. «Je ne sais pas» il m'a répondu en haussant les épaules: «Mon travail de surveillance était ici. Je n'ai pas de nouvelles de l'autre enquête depuis des jours». «Et les noirs?». «Les noirs sont en prison à Cannes depuis hier» a dit le garçon: «Ils se sont fait choper avec leur marchandise. Mais ils peuvent s'en sortir. Avec un peu de chance, ils peuvent s'en sortir». Abel a serré la main de l'ex-petite brut. «*Si va pal montón del rico / el pobre que piensa poco / detrás de los equivoccos / se vienen los perjudicos*» je lui ai récité. Je ne sais pas s'il m'a compris, mais il m'a fait un mélancolique clin d'œil complice. Abel est sorti par les escaliers de derrière, sans reposer ses yeux sur la nudité de Li. Lorsque je suis passé devant les loups-garous, je me suis demandé si la superstition juive envisageait les cas de loups-garous qui finissaient par se dévorer eux-mêmes. «Putain de matriarcat» j'ai dit, en jetant une pierre contre la Méditerranée.

CHAMBRE 22

UNE GAMINE et un homme traversent la rue Monsieur-le-Prince après avoir quitté l'hôtel Stella à midi, le dernier samedi de juillet. Ils ne forment pas un bon couple. L'homme marche en regardant le sol, mais sans tenir compte des pentes qui lui conviennent pour niveler le centimètre de plus que fait la fille: elle sourit à peine. Ils entrent dans le bar-tabac au coin de la rue Racine et il salue nerveusement le barman et commande deux bières. La gamine applaudit. Le barman apporte les verres et l'homme plonge courbé son désespoir dans le cercle blanc. Lorsque son visage se relève, la jeune

filles essuie la mousse de ses moustaches avec un doigt et il sirote à nouveau sans respirer sous le pâle reflux de son adolescence récemment assassinée. Quand il a fini son verre, il sourit déjà, tout en racontant l'histoire de sa première et unique cuite au lycée. La jeune fille montre les deux demis au barman, qui la regarde la jugeant comme une ivrogne potentielle. En vidant la deuxième bière, l'homme évacue déjà des mots impuissants et s'élève vers une autre soif. Puis elle parle: il reçoit chaque mot comme s'il se rassasiait. Puis ils sautent des banquettes et remontent la rue Monsieur-le-Prince jusqu'à l'angle de la station du Lux. Ils s'embrassent lentement à la commissure des sourires avant que l'Infante ne disparaisse pour prendre le train. L'homme revient dans l'après-midi brûlante et lorsqu'il arrive à l'hôtel, il s'arrête pour regarder désespérément le coin de la rue Racine où se trouve le bar-tabac.

Quand je me suis réveillé, il était tard, bien que Ray ait continué à ronfler une heure de plus. Abel a attendu le premier maté pour fumer la première cigarette, puis j'ai commencé à réfléchir aux possibilités que j'avais d'emprunter les cinq cents francs et de déménager à Cannes le plus vite possible. J'ai eu une idée complètement folle, mais pas totalement irréaliste. Peu de temps après, Faruk est venu pour m'avertir qu'on m'appelait. C'était la gamine: elle voulait que nous nous disions au revoir dans un bar, dans une demi-heure environ. D'accord. En retournant à la chambre, j'ai frappé chez Pedrito et lui ai dit à travers la porte que dès que j'aurais l'argent, nous irions à Cannes.

Quand je suis revenu dans la chambre du lion, Ray était réveillé: ses yeux étaient très rouges mais encore opaques. Nous n'avons pas parlé. Abel en a profité pour se laver et s'habiller et il est descendu attendre Bénédicte. Elle est apparue immédiatement, et alors que nous traversions le bar-tabac du coin, j'ai senti le désespoir grandir comme une vague hawaïenne. Et je sentais en plus que je n'avais pas de planche pour la surfer. La première bière m'a calmée, mais avec la seconde, je me suis rappelé où j'étais et ce qui s'était passé la nuit précédente. *«Chevalier / celui à la Triste Figure / qu'est-il arrivé à ton aventure?»* j'ai improvisé en bougeant à peine les lèvres. Abel a observé la prodigieuse beauté vertigineuse de la jeune fille qui lui avait échappé à jamais, et il a senti la mort: l'odeur de la mort en toute chose. *«J'ai fait du mal aux gens»* j'ai murmuré. Bénédicte m'a regardé avec indolence. *«Tu es fou»* elle a dit en riant: *«Ce qui se passe, c'est que tu es tellement fou et parfois tu es si bon qu'on ne sait pas bien comment t'aimer. C'est comme si on tombait amoureux de quelque chose que tu as en toi mais que-»*. *«Mais que ce n'est pas*

moi» a dit Abel. «Eh bien, je ne sais pas» la gamine a secoué la tête: «Je dois partir tôt. Tu m'accompagnes au Lux?». Ils se sont dit au revoir sans pouvoir échanger leurs adresses pour s'écrire pendant l'été. Elle allait camper avec sa classe, mais l'endroit n'avait pas encore été décidé. «Pas de problème, cosita» a menti Abel. «Le temps passe vite. On se revoit au retour». J'allais ajouter Sois sage, mais je n'ai rien ajouté.

Quand je suis rentré à l'hôtel, Ray s'était déjà tiré. Je l'ai retrouvé la nuit, au Morvan. Nous étions assis sur le trottoir en train de boire une bière avec le Cordobés Pedrito et deux autres musiciens du quartier, et le riverense a dit Bonne nuit juste derrière moi et je savais que la Gargouille l'éclairait déjà. J'ai essayé de ne pas le regarder pendant un certain temps, jusqu'à ce que le Cordobés ait l'idée de se procurer *una tumbadora* à tout prix. «Sérieusement, mec: ce dont nous avons besoin là-bas dans le sud, c'est *d'una tumbadora*» a-t-il déclaré avec enthousiasme. «Cigarette, Abel» m'a aussitôt demandé Ray, en me caressant l'épaule. Alors je l'ai regardé. Il souriait, mais la phosphorescence verte du sous-sol du monde m'a à nouveau transpercé. Abel n'est pas tombé, cette fois-ci -bien qu'il ait baissé le visage comme le font les coupables. «C'est bien» a murmuré Ray à l'oreille: «Il te faut «una tumba» d'urgence. C'est bien, Abel. N'oublie pas».

L'idée folle que j'avais eu ce matin-là pour obtenir les cinq cents francs est revenue me hanter à minuit à La Reja. Je n'avais pas d'autre choix, à ce stade de la partie. Abel a commandé un rhum pur à Pepillo, s'est approché du téléphone avec courage et a composé le numéro de l'inspecteur Bugeia, avec quelque chose comme le visage d'un fils prodigue. Marc lui-même a répondu, avec un grognement plus blasé que somnolent. «Je ne m'attendais pas à te trouver à cette heure» j'ai dit: «Tu es rentré tôt, mon vieux». «Très drôle» a dit Marc: «Le fait est qu'ils diffusent une demi-finale un peu moins ennuyeuse que l'affaire Sinclair». Il n'y avait pas de quoi rire. Puis Abel s'est empressé de prendre le rhum et a envoyé le discours: «Ecoute, mon vieux: je t'appelle tout de suite parce que mon père n'est pas ici à Paris. Je suis dans le pétrin. Il faudrait que je te voie demain, si tu as une minute». L'exhalation violente de fumée par l'inspecteur dans le combiné du téléphone s'est faite entendre clairement. «Où es-tu» il a demandé froidement: «À la taverne espagnole? Elle se trouve où?». «Non» j'ai protesté: «Pas maintenant. Dors tranquille, vraiment. Et on se voit demain matin, de toute façon». «Je ne vais pas dormir tranquillement» a aboyé Bugeia: «Où es-tu?». Abel s'est frotté la tête: «Dans la rue de la Cossonerie, presque à Sébastopol. C'est une petite rue qui a survécu à côté de l'excavation

Pompidou. Entre la Berger et la Rambuteau. Tu ne peux pas la manquer: la taverne s'appelle La Reja et il y a un panneau à l'extérieur. Mais le voyage est très long, Marc. «On nous paye l'essence, ne t'inquiète pas, gamin» a rétorqué l'inspecteur, en soufflant à nouveau sa fumée: «Juste une question: ça te dérange si je viens avec Arlette?». «Non» j'ai dit: «Pas de problème». Et j'ai fini le rhum en vitesse et j'ai couru pour chanter un terrible boléro avec un visage d'extasié.

Ils ont mis assez peu de temps pour venir. Marc faisait une tête de plus qu'Arlette, et ils ne semblaient pas fatigués de vivre ensemble. Abel les a fait s'asseoir au fond de la salle et a demandé une sangria spéciale de la maison. «Ça va Maigret» j'ai demandé, pour m'échauffer. Ça a fait rire Arlette, qui après un long verre était devenue rayonnante. Elle était vraiment agréable, la petite. Ça doit faire des années qu'elle n'a pas mis les pieds dans une boîte, j'ai pensé pour me déculpabiliser un peu: «Je suis en morceaux» j'ai dit: «C'est une histoire très étrange et tu peux me croire ou non, Marc». Je dois quitter Paris dès que possible. Un fou du quartier veut me tuer. Un paranoïaque. Mon ami, en plus. Et je te le dis tout de suite, cela n'a rien à voir avec l'affaire Sinclair. Parole d'homme». «Ou parole de détective privé?» a demandé Marc, essayant en vain de ne pas prendre un regard de flic. Moi j'ai regardé Arlette en souriant du mieux que je pouvais, mais la femme s'était tellement endurcie que j'ai fini par me clouer les doigts sur les paupières.

«Parole d'homme» j'ai répété: «Ce dont j'ai besoin, c'est de payer une dette de plusieurs mois à l'hôtel, rien de plus. Après je me débrouillerai». Il y a eu un silence épais. Soudain, on a effleuré mon bras. Quand j'ai levé les yeux, j'ai vu le chéquier de Marc et le stylo à côté. «Mets le numéro que tu veux» il a dit: «Il est en blanc». Abel tremblait tellement qu'il lui était difficile de dessiner les zéros des 500. «Nous allons à Cannes» il a expliqué, toujours en regardant en bas: «Là-bas il y a du boulot. A la fin de la saison, je te les rendrai, mon vieux». «Tu me les rends quand tu les as» a corrigé Marc: «Tu n'as rien d'autre à me dire, Abel? Rien d'autre? Vraiment?». «Non. Vraiment» j'ai menti. «Merci pour la sangria» a aboyé l'inspecteur, déjà debout: «Celui qui veut vraiment te tuer, *te tue*, gamin. Il n'y a pas de solution à ce problème. Mais tout problème-». À ce moment, c'est la femme qui l'a traîné, après m'avoir souhaité bonne chance d'une voix étrange.

Cette nuit-là Je n'ai pas osé entrer dans la chambre du lion. Abel a proposé à Pedrito de rentrer à pied par Sébastopol, et à organiser tranquillement les détails du voyage en

chemin. «Donc, le flic t'a prêté de l'argent, juste comme ça. Quel veine» a pensé le gamin, dès qu'ils se sont assis sur la terrasse d'un bar de la place Saint-Michel pour regarder le soleil se lever sur Notre-Dame. Il faisait encore frais, et le bleu de Paris secouait jusqu'au désespèrement les tifs de Pedrito. «Tu veux mettre un disque, nono?». « Il m'a demandé soudainement, en dressant son mètre quatre-vingt-dix et en se frottant les mains avec un enthousiasme enfantin. Il a aussi demandé sa traditionnelle bouteille de Coca. «Non» j'ai dit: «Choisi toi. Je ne sais même plus quelles chansons il y a».

Nous regardions le lever du soleil et écoutions le même genre de ballades mélancoliques qu'ils ont vendu à ma génération: certaines pas si mauvaises, d'autres inexistantes. Mais ça ne nous importait pas trop. On pouvait mettre la radio avec le volume au minimum et traverser l'insomnie avec en rêvant (ou en pleurant doucement, la tête dans l'oreiller) au bonheur. *Et on ne nous a jamais promis le bonheur par le sacrifice, la générosité, le courage, la mort et la résurrection* : jamais. «Christ» j'ai failli crier, en me frottant les cheveux.

Pedrito m'a regardé: «Mon grand-père était maçon» j'ai dit en étudiant le contre-jour violet de Notre-Dame: «Et il a travaillé dans quelques églises, m'a dit ma mère. Dans celle du Cerrito dans celle de la Cruz dans une gothique qu'il y a à Larrañaga près du Prado, et je ne sais quelle autre. Avant la loi des huit heures. En hiver, ils commençaient à cinq heures du matin et posaient les briques sans sentir leurs mains: des heures entières à travailler comme ça. Quand mon grand-père avait quatorze ans, ils l'ont mis au travail sur un chantier dans le port et parfois ils marchaient depuis Belvédère pour s'échapper la nuit à l'opéra avec la monnaie du tram. Chaque fois qu'on parlait de l'opéra à la maison, le vieux s'illuminait. Mais il ne disait rien. Il n'a presque jamais rien dit. C'est ma mère qui m'a raconté qu'une fois le contremaître du chantier (qui était un parent qui venait d'arriver d'Italie) l'a suivi et l'a vu entrer au théâtre et est allé le raconter à mon arrière-grand-père et mon arrière-grand-père l'a presque tué avec une ceinture et il n'est plus jamais allé à l'opéra. Il a continué toute sa vie à travailler comme maçon. C'était un batllista à la vie à la mort, le vieux, et il avait un caractère brutal et il bouffait comme un animal et quand il a pris sa retraite, il passait son temps assis devant la maison à boire du maté en roulant du tabac Puerto Rico jusqu'à ce que l'artériosclérose le fasse tomber d'un seul coup - bien que je ne lui ai jamais connu une grippe avant ça. Mais il m'a dit deux phrases que je n'ai jamais oubliées. La première, c'était quand j'étais au lycée et que les grèves avaient

commencé, au début des années soixante à peu près. Un jour, j'ai quitté la maison en disant qu'il allait peut-être y avoir une grève pour que Caryl Chessman ne soit pas tuée et mon grand-père m'a aboyé dessus par derrière: «Ecoute, la pire chose dans la vie, c'est d'être un mouton, Abel. Et il s'est tu jusqu'à environ cinq ans plus tard, alors qu'ils avaient déjà tué le Che et que Pacheco nous envoyait nous faire tirer dessus sur le 18 de julio. Un jour, je m'assois pour boire du maté à côté de lui et tout à coup, il me dit: *Je ne comprends pas ce qu'ils reprochent au socialisme si c'est pour que tout le monde puisse vivre dignement, bon sang.* Et il a gardé la bouche fermée jusqu'à sa mort.

«Oh: il faut que tu écrives ça, nono. Exactement comme tu l'as raconté» a dit Pedrito, l'air emballé. «Oui» dit Abel: «Un jour, je vais m'en débarrasser. Si je vis, je vais l'écrire, perde cuidado». Il faisait déjà chaud et Abel a commandé son deuxième Saint-James pour maintenir le désespoir. «Bon» j'ai dit après avoir fini mon verre: «Je vais directement arranger les choses à *Provoya*, gamin. Et peut-être qu'on pourra se casser ce soir même». «Ecoute, le Cordobés va vouloir rester au moins une nuit de plus» m'a prévenu Pedrito. «Que le Cordobés fasse ce qu'il veut. Qu'il crève, si ça lui chante». «Et Ray, hé ? Que va devenir la vie de Ray?». «Je ne sais pas, mec. En ce moment, je ne sais même pas ce qui va advenir de ma vie. Pourquoi tu vas pas demander à Ray, plutôt?».

ABEL a marché en passant par Saint-Germain jusqu'au bureau de *Provoya*, mais l'a trouvé fermé. Paris était déjà chaud comme l'enfer, et je dégoulinais moins de peur que d'émerveillement. J'ai fermé les yeux un instant, je me suis balancé sur les talons et j'ai choisi de croire en l'existence de *Provoya*. Il fallait donc que je la trouve. Je parlais avec des gens de tout le quartier jusqu'à ce qu'un pharmacien au visage d'apôtre déguisé ne m'indique la nouvelle adresse. J'ai continué à trotter dans Paris. L'imminence de Ray m'opprimait de tout côté: je n'aurais jamais pensé qu'il puisse y avoir autant de gens comme lui. Et c'était terrible de s'en rendre compte.

Abel a trouvé une voiture pour Cannes au petit matin: c'était la voiture d'un magicien professionnel, lui a expliqué l'employé de *Provoya* avec un certain contentement. Abel s'est senti tellement soulagé qu'il a levé le pouce à la romaine, comme si ça avait été son tour de voyager dans la Batmobile. Puis je suis allé encaisser le chèque de Marc et chercher de la yerba chez Fauchon, et je me suis précipité pour arriver au Stella avant midi, car j'avais décidé de dégager de la maudite Chambre 22 le plus tôt possible. Dans

la chambre le lion était sur le lit couché sur le ventre: la Gargouille était éteinte mais quand je lui ai dit qu'il fallait sortir bientôt il a fait la gueule d'un brut du far-west. «Quelle hâte tu as, petit» il a passé une allumette à travers ses lèvres rouges: «Nous ferions mieux de rester jusqu'à demain, non? Tu ne vas pas partir demain?». «Non» a dit Abel, acceptant le chantage avec peut-être le dernier visage d'enfance absolu qu'il a donné à la vie.

Ce soir-là, nous avons annoncé à la taverne que nous partions, et ils ont failli nous passer à tabac. Le Poète au contraire m'a regardé avec pitié. Le pot d'adieu a été organisé dans la chambre de Pedrito: il s'est acheté du vin du poulet rôti et du hachisch. Mais moi je n'ai pas voulu fumer, même pour plaisanter. Colette était triste (malgré les promesses de Pedrito de la faire venir dès que possible) et Ray a mis les voiles d'une manière étrange: il y a eu un moment où j'ai osé le regarder dans les yeux et j'ai vu la Gargouille briller avec une ferveur amoureuse. «Voyons, petit» il a soudain dit: «Inventons un petit jeu intelligent. Tu te souviens comme on s'amusait bien dans la chambre 9? Imagine que ce soit la dernière nuit que tu aies pour te disculper de quelque chose. Quelque chose de grave que tu aies fait. Quelque chose de très grave, gamin. Quels arguments tu avancerais, hein». Et il a cloué son regard sur Abel avec une horrible gentillesse. Mais Abel ne l'a pas vu: il avait baissé le visage et l'a gardé comme ça pendant un long moment, jusqu'à ce qu'il dise doucement: «Je n'ai à me disculper de rien, mon frère». Alors, Ray a sauté sur le lit où il était assis et est sorti de la chambre à grands pas. «Oh, il commence à faire jour» a dit Pedrito: «Tu as fait tes valises, nono?». «Non» j'ai commencé à transpirer de la glace: «Je monte tout de suite».

J'allais lui demander de venir avec moi, mais je me suis retenu. Je me suis approché du lavabo et j'ai mouillé mon visage et ma tête, en profitant du battement de la serviette pour attraper un couteau sans qu'ils s'en rendent compte. Je suis entré dans la chambre 22 la tête baissée. Nous sommes tous coupables, Monsieur le Procureur. Le problème est que nous pouvons aussi être innocents. La vie jugera. L'aube verte filtrait à travers la persienne et Ray m'attendait, debout devant ma valise. Abel s'est arrêté face à lui et a levé les yeux pendant un moment et a trouvé cette lumière, le tuant et le tuant. Puis Ray a commencé à rassembler mes vêtements dans les ballots et j'ai collaboré. De temps en temps, nous nous sommes regardés et moi j'avais déjà les couilles pour tâter furtivement le couteau que j'avais caché dans mon pardessus.

Puis nous sommes descendus chercher Pedrito. Le Cordobés s'était arrangé pour nous rejoindre chez le magicien, et nous sommes sortis chercher un taxi avec le gamin dans le gouffre couleur olive de la Monsieur le Prince. Abel est parti tout seul et a commencé à syllaber quelques vers d'un poème que son père lui avait appris lorsqu'il était tout petit. Il lui avait demandé après le dîner qui était un certain García Lorca mentionné ce jour-là par la maîtresse, et son père avait pris un air mélancolique et avait récité de mémoire la deuxième *Chanson du cavalier*. Il semblait immédiatement l'avoir regretté et lui avait dit que Federico était bien plus que cela, mais maintenant Abel sifflait avec une douceur pâle: *J'ai beau connaître les routes / je n'atteindrai jamais Cordoue. / Par la plaine, par le vent, / jument noire, lune rouge. / La mort me guette / depuis les tours de Cordoue. / Ah, quelle interminable route / Ah, ma valeureuse jument / Ah, et la mort m'attend, / avant que j'atteigne Cordoue.*

Nous sommes retournés à l'hôtel dans le taxi, et Pedrito est descendu pour dire au revoir à Colette. Puis Ray m'a tendu la machine à écrire et le sac avec les gestes d'un domestique, et il a fermé violemment la portière de la voiture et a dit quelque chose d'assez long -et d'assez fort- que je n'ai pas réussi à comprendre. J'étais sourd. «Quoi» lui a demandé Abel, l'air innocent. L'autre s'est détourné avec rage et s'est enfui à grands pas par la Monsieur-le-Prince.

SAINT-TROPEZ

CETTE NUIT-là, ils ont décidé de quitter Saint-Tropez. Pedrito et le Cordobés avaient branché deux autres italiennes qui montaient à Paris et m'ont proposé de venir avec eux. «Non, merci» a aboyé Abel: «Je n'aime pas voyager dans la valise». La vérité est que j'aurais économisé beaucoup en partant en voiture, mais j'ai soudain été tenté par l'idée de rester quelques jours de plus sur le petit port. Tranquille. Écrivant. Travaillant avec open bar chez Marlene. Et sans devoir traiter avec Ray De Deus, bien sûr.

Pedrito et le Cordobés sont partis à dix heures du soir et je suis allé dîner au Gorille. Il ne restait presque plus de touristes. La nuit était triste mais très sereine, et ça ne m'a pas

dérangé de brûler quelques francs pour boire un whisky devant des calamarettis. Comme les pauvres vivent mal -a pensé Abel ensommeillé, au moment où une voix connue lui a demandé de regarder à sa droite. Abel a tourné la tête et la Miguela a pris une photo de lui depuis une table où il venait de s'asseoir avec un vieil homme teint. «C'est dans la boîte majo» a gloussé le pédé, en se levant pour venir me saluer: «Je vais en Italie sur un yacht, tu sais? J'ai été invité par ce type, qui est une des merveilles du monde. Si tu me donnes ton adresse, je peux t'envoyer la photo. Je suis un grand photographe maintenant. Regardez le super appareil photo que mon Amadeus m'a offert». Et il m'a tendu le Pentax.

«Hé, pourquoi tu trembles comme ça?» m'a demandé le pédé, entre amusement et frayeur. «Rien» je lui ai dit: «Rien du tout, mec. Je bois un peu trop ces derniers temps. Tu ne sais pas si ton Amadeus a ramené ce Pentax de Paris, par hasard?». «Oui» a dit la Miguela, avec un rictus de fierté: « Il m'a dit que c'était un Pentax qui venait d'être acheté à Paris. Il est un peu brûlé ici, tu vois? Mais il est merveilleux». «Oui» j'ai dit: «C'est moi qui l'ai brûlé. Ce Pentax ton Amadeus l'a volé à un type qui était mon meilleur ami». «Oh, mais c'est affreux» a crié le pédé: «Hé, majo. Qu'est-ce que tu vas dire à ton meilleur ami quand tu vas le revoir?». Abel a fini le whisky et a mis ses mains sur son front. «Je ne sais pas» il a murmuré: «Ce que je sais, c'est que je pensais rester quelques jours de plus mais je pars ce soir. Tout de suite, après avoir mangé». «Ok. Mais ne me regarde pas comme ça, je ne t'ai rien fait moi, majo» a soupiré la Miguela: «Ils font vraiment peur tes yeux».

IL ETAIT IMPOSSIBLE de transporter le sac la guitare et la machine à écrire en même temps. Abel les portait à tour de rôle, de façon comique: il portait deux choses sur quelques mètres, et laissait les autres en vue et revenait en courant pour les récupérer. Et ainsi de suite de la gare routière tropézienne à la gare Saint-Raphaël.

Je suis resté seul un moment dans l'obscurité, dans le compartiment du train, avant que celui-ci ne démarre. Où peut être Mozart? Ma théorie du meurtrier voleur serait-elle donc vraie? Quelles cartes l'ex-petite brute gardait -il sous le bras pour être aussi certain que Li n'avait pas été tuée? Ray est-il à Paris ou bien dans les parages? *«Celui a la triste figure / a encore des aventures / Qu'est devenue sa folie?»* j'ai murmuré en souriant. Mais comme il est difficile d'enquêter réellement, j'ai pensé plus tard. Je dois appeler Marc dès que je descends du train. Marc ne me pardonnera jamais de ne pas lui avoir parlé du Pentax. Jamais.

Dans le couloir du train, une lumière douce s'est allumée qui m'a fait voir un reflet sur la fenêtre. La Gargouille n'était pas là: ni dans la nuit, ni en moi. Abel a allumé une Peter Stuyvesant et a regardé la nuit sans fond sur laquelle brillait le reflet de son visage. Il a ressenti le besoin -pour la première fois de sa vie- d'avoir des enfants.

DEUX : LE BÂTON DANS LA PINATA

*et de l'odorat physique avec lequel je prie
et de l'instinct d'immobilité avec lequel je marche
Je m'honorerai aussi longtemps que je vivrai - il faut le dire.*

César Vallejo

*"Celui qui combat des monstres doit prendre garde à ne pas devenir monstre lui-même.
Et si tu regardes longtemps un abîme, l'abîme regarde aussi en toi."*

Friedrich Nietzsche

"L'unique mal du psychisme humain consiste à ne pas être capable d'unir ou de réconcilier les différents fragments de notre expérience. Lorsque nous acceptons tout ce que nous sommes - y compris le mal - le mal lui-même est transformé. Lorsque nous parvenons à harmoniser les différentes énergies de notre psychisme, la face sanglante du monde prend le visage du Divin. "

Andrew Bard Schmookler

L'ENTRÉE DANS la banlieue-sud s'est faite à l'aube, et Abel ressemblait au jeune Proust sautant d'un compartiment du train à l'autre pour se concentrer sur les recoins de la magie

argentée qui constellait le paysage. Il bruinait. J'ai manqué les derniers morceaux assis dans les toilettes en effet: tout à coup, j'ai commencé à avoir des spasmes pires que ceux d'une femme en travail. À la gare de Lyon, j'ai réussi à me débrouiller avec les paquets et j'ai fini par prendre un taxi jusqu'à l'hôtel Saint-Michel. J'espérais que Madame Salvage ne me reconnaîtrait pas. Elle ne m'a pas reconnu. On m'a donné une belle chambre où j'ai fumé avant de me jeter dans l'arène. Puis j'ai mis le couteau dans un tiroir du bureau et j'ai appelé Bugeia. Chez lui, on m'a donné le numéro du Commissariat où je pouvais le trouver.

Marc semblait vraiment très heureux d'avoir de mes nouvelles. «Mon vieux» il a reniflé: «Quelles longues vacances vous avez prises. Certaines personnes à qui j'ai raconté l'histoire de ton S.O.S. me répétaient que j'avais été escroqué -comme presque tout le monde à Paris- par un Sud-Américain». «J'ai trois cents francs à te donner» j'ai dit: «Je te paye le reste avec des cours». «Va te pendre» a dit Marc. «Oui, je suis dessus. Mais il faudrait d'abord que je te parle. Tout de suite, si tu peux». «Oh la la. Quelle précipitation, Monsieur le Privé» s'est mis sur ses gardes Marc, en lançant une fumée dans le combiné du téléphone: «Tu vas devoir attendre au moins quelques heures. Où est-ce qu'on se retrouve?». «Dans un bar de la place de la Sorbonne: l'Escholier» j'ai choisi au hasard.

Il était neuf heures du matin. J'ai fumé une autre cigarette dans le hall de l'hôtel et j'ai osé appeler Bénédicte. Quand la sixième sonnerie a retenti, j'ai failli raccrocher, mais j'ai attendu une autre. La petite a répondu complètement endormie et Abel se serait contenté seulement de l'écouter. J'ai même failli me taire -comme le font les adolescents lors de leurs amours les plus récalcitrantes- mais elle a tenu bon dans un silence qui a fini par me déshabiller. «Comment vas-tu, cosita?» j'ai demandé soudainement. «Où tu étais passé» a répliqué Bénédicte, d'un ton plus douloureux que tendre: «Je t'ai appelé une vingtaine de fois au Stella». «Nous avons été retardés à Saint-Tropez» j'ai expliqué: «C'était une saison compliquée au début, mais finalement nous avons eu beaucoup de travail». «Quel dommage». «Quel dommage, pourquoi?». «Pour rien. Où habites-tu?». «A l'hôtel Saint-Michel: 19 rue Cujas. Tout près du Stella. Quand est-ce qu'on se voit?». «Je ne peux pas aujourd'hui» a marmonné Bénédicte. «Eh bien, quand tu veux» j'ai dit: «Ça va pas?». «Non. Je vais très bien» a dit la petite: «Tu peux m'attendre demain au Lux, vers trois heures de l'après-midi?». «Très bien» j'ai accepté, en lui retournant un Salut soyeusement froid.

Je suis resté dans le hall pendant un moment encore, un peu perplexe. J'ai alors décidé d'appeler Ramón, pour continuer à gagner du temps: je devais localiser Pedrito et le Cordobés, et résoudre le problème du travail le plus rapidement possible. Ramón était heureux de m'entendre: «Les bêtes sont là. Mais ils dorment encore» il a dit: «Tu as bien voyagé?». «Super» a dit Abel: «Et je suis retourné au Saint-Michel comme au bon vieux temps». «Très bien» a ronflé Ramón: «Tu comptes rester là-bas?». J'ai répondu: «Oui. Ce que je ne compte pas, c'est rester beaucoup plus longtemps à Paris». Il y a eu un silence. J'ai finalement osé demander: «Ray est dans le coin?». «Il l'est» a dit le géant, comme pour minimiser l'importance de la question: «Vivant comme un clochard dans la camionnette d'un gitan pouilleux. La nuit, tu le trouves au Morvan, vers huit heures. Attention aux poux». «Oui» j'ai dit: «Ne t'inquiète pas. Dis aux gars de m'appeler quand ils se réveillent». «Au revoir, petit prince» a aboyé Ramon, avec tristesse.

Cette tristesse m'a fait mal. Abel est descendu à l'Escholier, laissant sa tête chauve se faire argentée par la bruine, et a demandé un café-crème et un sandwich au jambon, et a essayé de lire une histoire de Chandler en français sans utiliser de dictionnaire. Mais à la fin de la première page, il est descendu au sous-sol et s'est accroupi à l'intérieur d'une cabine de toilette en se tenant le visage et en se balançant rythmiquement. «J'ai ici ton fils» j'ai marmonné plusieurs fois: «Pourquoi dois-je le voir? Pourquoi dois-je voir la Gargouille? Maintenant, ce n'est plus de la peur, Père: c'est l'humiliation. J'ai vu le signal à distance j'ai accouché de la flamme, j'ai entrouvert le paradis et la seule chose qui comptait finalement était ceci: rester dans la bataille. Abel s'est lavé le visage plusieurs fois et est monté à l'étage pour attendre l'inspecteur Bugeia avec deux étincelles d'humilité brillantes dans les yeux.

L'INSPECTEUR était bronzé et semblait heureux et pas seulement de me voir. «J'ai pris quelques jours de congé au début du mois de septembre» il a dit: «J'ai pas mal pêché. Et sur le chemin du retour, nous avons pêché rien de moins que l'assassin de Sinclair. Et d'un seul coup, vous savez comment ça s'est passé, n'est-ce pas?». «Non» j'ai dit : «Je ne savais même pas que-». «Oh, mais c'est incroyable. Touché alors, Monsieur le Privé» a souri à Marc en commandant un apéritif: «C'était tout récemment. Très peu de temps avant que l'ex-femme ne se pendre à Saint-Tropez. Lorsque la chanteuse de l'époque de Django Reinhardt et le pianiste-mammouth ont loué la chambre 22, quelque chose a commencé

à sentir mauvais. Eh bien: de là au knock-out, les manœuvres ont été très simples. Il faut dire que nous avons eu beaucoup de chance, d'ailleurs: nous avons fait une descente pendant leur absence et nous avons trouvé l'arme du meurtre à l'intérieur du piano. Mademoiselle Mich a avoué presque immédiatement: un peu forcée, mais à la fin».

«Mademoiselle Mich l'a tué, mais elle n'avait pas d'alibi?» a demandé Abel, avec un visage imbécile. «Alibi? Je me pose des questions sur toi, Marlowe. Elle avait l'alibi du Favela: on entre et on sort de là sans même que Dieu ne vous voie. *Personne* n'avait d'alibi digne de ce nom: je te le dis maintenant. D'ailleurs, ce soir-là, Lilith a joué aussi. Et Mich a eu le temps de mettre une de ses perruques (celle platine, bien sûr, pour voir si elle était encore prise pour la reine de la ruche) et de sortir en douce pour récupérer l'argent du poète pour la dernière fois -avant qu'il ne retourne mourir en Ouganda, comme les éléphants- et de lui casser la tête et cacher la croix dans le piano mité. Elle l'a très bien calculé, et elle a eu de la veine: le rouquin était chez le scénographe et vous travailliez, et la pièce était toujours ouverte. Imagine le bordel qu'il y aurait eu si nous avions été assez malin pour fouiller votre chambre. Pourquoi elle l'a tué? Par haine, mon vieux. Elle a dit que c'était par haine pure, c'est tout. Que ce genre de gars, elle a dit, ne mérite pas de vivre parce qu'ils foutent en l'air la vie de ceux qui sont plus désespérés qu'eux. Qu'est-ce qui t'arrive? Pourquoi tu fais cette tête?». «Pour rien» j'ai dit: «Comment va le Cosmosphère?». «Bouclé, bien sûr» Bugeia a tordu la bouche: «Il a un problème avec les nazis et un autre avec la guérilla grecque, je n'ai pas bien compris». «Bon» a murmuré Abel: «Quand est-ce qu'on commence les cours?». «Samedi, comme d'habitude. Ça te va?». Abel a mis la main dans sa poche et a remis à l'inspecteur trois cents francs misérablement chiffonnés. «Merci» il a souri: «Comment se sont passés tes ennuis?». «Bien» j'ai soupiré: «Je n'ai plus vu le gars». «Mais il est dans le coin? Pourquoi tu voulais me voir si vite?» a insisté Bugeia, en prenant ses yeux de policier. «Il doit l'être» j'ai dit: «Mais je ne suis pas trop inquiet. Je t'ai appelé rapidement parce que je savais que tu me paierais un Kir, après que je t'ai rendu les trois cents francs».

J'ai pris un déjeuner copieux et je suis allé me promener au Luxembourg avant la sieste. La bruine s'était calmée. Abel a marché jusqu'à la Closerie des Lilas et est revenu dans la direction exactement opposée, en observant la gradation ocre des feuilles en décomposition. Les automnes de Paris : que s'est-il passé ? Maudit Mozart -je me suis dit: Ce qui est étonnant, c'est la façon dont il arrive à *ne pas être* là quand les choses se passent.

Mais il va tomber: ne t'inquiète pas, mon petit Eugenio. Merci, Bianchon. J'ai toujours sincèrement admiré ton cœur non-bourgeois. On en prend un autre, Sosa? J'ai pris quelques calvados à un comptoir et je suis rentré au Saint-Michel.

Le téléphone a étranglé ma sieste: c'était Pedrito, pour changer. «On se voit au Morvan vers sept heures, nono?» il m'a dit affectueusement: «On devrait aller à la taverne ce soir, tu ne crois pas? Notre ami le guérillero a peur de perdre le boulot». «Moi aussi» a dit Abel: «On se voit à sept heures». Il restait une demi-heure. Paris était déjà noir comme l'enfer et Abel fumait une Peter Stuyvesant en pensant au couteau qu'il avait gardé dans le tiroir du bureau. Mais je l'ai laissé là. L'alcool de midi ne m'avait pas éraflé l'estomac, alors sur le chemin du Morvan, je suis entré un instant dans le bar-tabac au coin de l'hôtel Stella. La Tabaquita ne servait plus au comptoir, apparemment: même ce genre de malheur devait être souffert. *Mais combien j'ai bu où j'ai pleuré* -a pensé Abel, en avalant un calvados cul sec: *Satan monotones / du flanc ils bondissent, / du flanc de ma jument suppléante*. Un autre calva : plus sec encore. *Ainsi la mauvaise cause se plie, nous allons / trois par trois à l'unité; ainsi / on joue aux coupes / et ceux qui s'éloignent viennent à ma rencontre, / ils achèvent les destinées en bactéries / et l'on doit tout à tous*. Troisième Calvados et pas un soupçon de courage artificiel. Assez avec les boissons, mec: allons voir la Gargouille et autre chose, pour l'amour de Dieu.

Il bruina à nouveau, doucement et de façon agaçante. J'ai marché le long du côté gauche de la Monsieur le Prince et j'ai trouvé Pedrito et le Cordobés qui m'attendaient à une table du Morvan. Le Cordobés était encolé par le foulard de beauté. Pedrito portait un chapeau de cow-boy. «Putain: la fille avait un appart de luxe, mec» a fanfaronné le renard: «Je viens de laisser mes affaires là-bas. Je te jure qu'avec un appart et une fille comme Martine t'as envie que l'hiver arrive». Abel a souri presque sans entendre. Il examinait le trottoir devant lui, pour voir s'il pouvait distinguer un pardessus noir. «On vient de voir Ray» a dit Pedrito: «Il venait par ici». Abel a fait tomber sa cigarette, mais elle n'a brûlé personne. «Où vous l'avez vu?» je lui ai demandé. «Au Danton» a dit Pedrito: «Qu'est qui t'arrive nono pour que tu laisses tomber ton Puerto Rico comme ça?». «Rien» j'ai dit: «Je reviens. Attendez-moi un instant et je reviens tout de suite».

Je n'ai pas eu besoin de marcher jusqu'au Danton. A l'angle du Carrefour, j'ai vu le pardessus noir, sous un parapluie noir: il marchait vers moi. Nous nous sommes

rencontrés sur le côté de la bouche du métro. Ray a soulevé le parapluie et m'a offert sa main, avec un sourire vraiment gentil. «Abelito» il a dit: «Comment ça va, champion?». Mais dans ses yeux il y avait la Gargouille: profonde et verte, et me transperçant avec la lueur du fil qui épingle le ventre du papillon. «Bien» j'ai dit: «Et toi?». «Bien» Ray a souri: «e suis devenu clochard, enfin. En attendant le virement pour me tirer d'ici une bonne fois pour toute: ce mois-ci, ils me l'envoient, il paraît. En réalité je ne suis qu'un clochard en camionnette, mais c'est mieux que rien. Tu veux un café?». «Oui» a déclaré Abel. Ils sont allés au bar du coin. Ray avait des cheveux très longs, pas trop gris. Abel l'a regardé se profiler pour commander deux cafés et a trouvé tout adoucis: les yeux de lézard, le nez de singe et la face de lion. Maintenant, c'est vraiment un sosie, je me suis dit: Il doit même être dehors à jouer les moines rouges et prêcher la révolution et tout. Je le parierais.

Ray a baissé la tête et s'est mis à jouer avec une cigarette. «J'ai beaucoup réfléchi à tout ce qui s'est passé» il a dit après un instant: «Il ne m'était jamais rien arrivé de pareil de ma vie, mec». «Moi non plus» a dit Abel. «Tu continues d'écrire?» a murmuré le riverense, son visage a pris des traits profondément inquiets et des yeux qui espéraient que j'aurais arrêté d'écrire pour toujours. «Pourquoi tu ne me demandes pas si je continue à respirer?» a répondu Abel. «C'est bien» a dit Ray: «Je suis content, alors. On se revoit un de ces jours. Viens à la camionnette: nous sommes garés sur un quai mais demain on vient par ici, derrière l'école de médecine. Il commence déjà à faire un froid infernal à l'aube. «Eh bien» j'ai dit: «Bien sûr. Je vis au Saint-Michel. Tu passes quand tu veux». Ray m'a regardé en souriant, gentil et haineux. Chacun a payé sa part.

À la taverne, nous nous sommes arrangés pour reprendre le travail immédiatement. Le lendemain, Abel a déjeuné tôt et n'a pas fait de sieste, bien qu'il ait attendu le moment du rendez-vous avec la gamine couché sur le lit de l'hôtel: il a ressenti des spasmes d'estomac, comme lors des imminences amoureuses de son haut moyen âge. J'étais strictement à l'heure. J'étais le mieux habillé possible. Et j'étais maigre et bronzé aussi. Je portais entre les lèvres -comme si c'était une fleur- l'une des meilleures chansons romantiques des Beatles. Bénédicte m'a intercepté au milieu de la rue Gay-Lussac (et au milieu d'un feu vert). «Je te faisais signe du coin, mais tu ne me voyais pas» elle a dit. «C'est que je ne t'avais pas reconnue» a dit Abel: «Mais mademoiselle aimez-vous toujours la bière du Rostand?». Elle m'a tapé sur l'épaule et m'a fait courir jusqu'au café.

Nous nous sommes assis à notre table. Bénédicte a enlevé un gilet en peau d'agneau qu'elle portait par-dessus une tenue de bourgeoise et l'a accroché à une chaise et s'est recoiffée. Elle m'a regardé, en souriant. «Tu as coupé tes cheveux» a noté Abel. Elle est devenue rouge. Elle était trop maquillée à mon goût. Mais elle était belle. Cette femme. «On dirait que tu as passé de bonnes vacances» j'ai dit. «Plus ou moins» Bénédicte a secoué la tête: «Parfois les camps à mon âge peuvent être très ennuyeux. Je suis rentrée plus tôt à Paris. Je t'ai appelé plusieurs fois». «Je sais» a dit Abel: «Vraiment. Mais je ne pouvais pas te répondre». Le serveur a apporté les bières et la fille n'a pas plongé son visage dans le cercle blanc. «Eh bien. Raconte-moi quelque chose» j'ai demandé: «Quel est le nom de l'heureux élu, par exemple?». Bénédicte a rougi à nouveau, mais sans rire. Tu as dépassé l'âge de la bière dorée, petite, a pensé Abel, et c'est bien. Je ne pense pas que ce soit mauvais, je veux dire.

«Il s'appelle Dominique» elle a dit: «Je l'ai rencontré à une fête il y a deux semaines. Tout se passe bien. Il est plus vieux que moi». Au revoir, Silver Wig. C'était une vraie gloire de t'avoir si près de moi. «Je suis content» j'ai murmuré. «Excuse-moi» la fille a fait un signe de la main et s'est levée pour aller aux toilettes. À mi-chemin, elle s'est retournée et m'a surpris en train de regarder une partie de son corps que je n'avais jamais regardée auparavant. Nous nous sommes souri, chacun jusqu'au fond de l'autre. Quand elle est revenue des toilettes, nous avons parlé de ses projets d'études et de travail militants, nous avons pris une autre bière et je l'ai accompagnée au Lux. Nous nous sommes dit au revoir exactement comme d'habitude.

LE SAMEDI Je suis allé donner des leçons aux Bugeias. Abel était heureux car il avait reçu une lettre de son père (toujours envoyée au Stella) annonçant que la campagne de collecte de fonds pour son billet retour allait bon train. «*Isabelino Pena* n'échoue jamais, petit» il a signé à la fin de la lettre, et l'invocation de son pseudo de détective -qu'il utilisait pour rêver d'aventures chandleriennes, depuis que j'étais enfant- m'a plus donné envie de pleurer que de rire. Bugeia m'a suggéré de lui rembourser le reste de la dette en lui donnant des demi-leçons gratuites. Il a également augmenté mon salaire, si bien que j'ai continué à toucher 60 francs de plus par samedi.

Un type formidable, l'inspecteur. Mais ce samedi-là, il a été un peu lourd sur le chemin

du retour. Nous avions bu beaucoup de cognac à table, et l'inspecteur semblait avoir une sorte de complexe d'infailibilité qui m'a énervé. «De toute façon, les *enquêtes* c'est un truc pour les professionnels» il a dit à un moment donné: «Et comme les Privés c'est juste bon pour dans les romans, les seuls vrais professionnels, c'est nous, tu comprends?. J'ai rigolé un peu avec toi, dirait-on, juste par plaisir romanesque. Mais *je savais* que l'affaire n'allait pas m'échapper. Et que la solution dépendait entièrement de moi, tu comprends?». «Bien sûr, bien sûr» je lui ai dit, en lui montrant les dents. Je suis sorti de la voiture en le saluant à peine. J'ai pris le métro, je suis descendu à Odéon et je suis directement allé chez Monsieur Amelot.

J'ai trouvé Guy en train de jouer de l'accordéon avec un visage d'oligophrène. Au début, il ne m'a pas reconnu, puis il a jeté l'instrument et a bavé sur mes joues avec sa bouche fétide. Il a continué à jouer. Abel en a profité pour se promener dans l'appartement, et soudain il a vu le Pentax de Guy: il était sur une haute étagère, sous le masque mortuaire de Beethoven. Ce que je ne comprends pas, c'est à quel moment Mozart a volé l'appareil photo de Ray -je me suis dit, en me grattant la couronne: C'est ça le problème. Bien sûr, il s'agit toujours de ce que le noire Batalla a dit: comment *prouver* que Mozart n'était pas là?

Abel a eu envie de monter sur la terrasse, mais il a été électrisé par un pas très familier qu'il a entendu dans la cuisine. C'était Ray. J'ai pris les devants et je l'ai trouvé. «Qu'est-ce que tu fais, mec?» il a dit: «Quelle coïncidence». «En visite» j'ai ri: «Le bon vieux temps, mec». Abel n'a pas vu la Gargouille dans les yeux de l'autre type. «Cigarette» m'a demandé Ray, et il a commencé à dérouler des commentaires sur la musique de Monsieur Amelot qui m'ont tousser de rire. Pendant un moment, nous avons été proches de l'amitié à nouveau. *Les hommes sont faits pour s'entendre*, mon vieux Paul, a pensé Abel en acquiesçant de la tête. Alors j'ai raconté à Ray ce que j'avais découvert sur le vol de son Pentax. Il m'a regardé du coin de l'œil: «Ça ne me surprend pas du tout, vraiment. J'ai toujours pensé que Mozart était la pire des ordures» il a utilisé le v du mépris. «Et avec Amelot on ne pourrait pas savoir où il se trouve?» j'ai suggéré. «Ça n'a pas d'importance» s'est endurci l'autre: «Rien n'a d'importance maintenant, champion. Ne remue pas la merde. Surtout si elle est fraîche, je te le conseille». Mais il me l'ordonnait, en fait. «Ça pue de toute façon. Même si tu ne la remues pas, mon frère» j'ai répliqué en partant. Sans le regarder dans les yeux, évidemment.

Cette nuit-là, nous avons repris à la taverne. Après avoir fait le premier passage, nous avons entendu un bruit de bottes dans l'escalier souterrain et Ramón est apparu les yeux brillants. «Je t'invite à regarder un film» il m'a proposé, seul dans un coin du comptoir: «On a encore le temps pour la dernière séance. Je viens de le voir: c'est un truc sensationnel». Abel ne savait pas quoi répondre. Je ne savais pas non plus si j'avais envie de voir un film à cette heure-là. «Ça parle du diable» m'a expliqué le géant: «Au fait, j'ai vu Ray aujourd'hui. Ils sont garés derrière l'école de médecine maintenant». «Je sais» j'ai dit: «Je l'ai vu aussi». «Alors, on y va?» m'a pressé Ramón: «Raconte n'importe quoi aux Galiciens. T'aura pas de problème avec les garçons». Abel a obéi.

Le film c'était *L'Exorciste*: il venait de sortir à Paris, et Abel était même un peu dérangé par ce satanisme publicitaire. «Et alors?» a murmuré le géant en sortant de la salle: «C'est pas génial, mon gars?». Je lui ai répondu que oui, que cela m'avait fait beaucoup de bien et beaucoup de mal en même temps. Ramón m'a serré dans ses bras: «Je vais à la camionnette de Ray pour acheter du haschisch au gitan. Tu veux venir avec moi?» il a demandé en me caressant la nuque. «Oui» a dit Abel: «Aucun problème».

La camionnette sentait comme une cage de zoo et était stationnée entre le Passage Dubois et la rue Dupuytren, dans une obscurité presque totale. Il avait commencé à bruiner fortement, à nouveau. L'ami de Ray s'est avéré être un parent de Pepe el Sopo, le gitan français qui dansait et chantait le flamenco à la taverne. On pouvait à peine se distinguer, entassé dans cette petite fourgonnette. Ray était allongé (et couvert jusqu'au cou avec son pardessus) sur un lit de camp au niveau de la porte arrière. «Tu n'as pas de bougies, mec?» a demandé Ramón, après avoir arrangé l'affaire avec le gitan: «Comme ça je m'en roule un ici et je me le fumerai en chemin. On vient de regarder un film satanique avec le petit gars qui m'a chamboulé. Un truc terrible. Raconte-leur, Petit Prince». Et il a allumé deux bougies crasseuses que lui a tendues l'autre et a commencé à étripier une Kent pour confectionner le pétard.

Alors j'ai regardé Ray, et je lui ai fait baisser les yeux instantanément. «C'est un film sur une petite fille possédée par le diable» je lui ai dit: «Tu devrais le voir». Ray n'a pas levé les yeux. Les bougies coupaient ses cheveux blanc-rouge sur la bruine qui sablait la vitre arrière. Le riverense semblait frissonner, et Abel a raconté le film avec son meilleur talent

de conteur de théâtre. J'ai même ridiculisé le diable. Et je n'ai pas mentionné la mort inévitable de l'exorciste. Ray n'a pas osé lever la tête une seule fois.

«Putain. Ce que tu lui as mis» m'a félicité Ramón dans la voiture, après notre départ: «Tu veux retourner à la taverne ou tu vas à l'hôtel? Pourquoi tu ne viens pas dormir à la maison, au moins ce soir?». J'ai accepté. La nouvelle maison de Ramón se trouvait à Vincennes, et le géant a allumé le pétard alors qu'ils longeaient encore la Seine. Je lui ai demandé: «Tu peux conduire défoncé?». «Mais s'il te plaît, Petit Prince. C'est ma spécialité. T'as compris que je t'ai amené à la camionnette pour voir si tu pouvais affronter le riverense?». «Non» a dit Abel: «Je n'y ai même pas pensé». Puis Ramón a prudemment freiné au bord du fleuve, a attrapé le pétard et a frotté mon crâne chauve. «Reste à Paris» il a dit: «Je te promets qu'on va former une équipe et tout, si tu restes». Abel a tourné son visage vers l'avalanche de velours presque blanc qui se déversait sur le fleuve. «Je ne connais personne de mieux que toi» il a soudain entendu dire à son dos: «Je ne comprends pas comment tu peux t'enthousiasmer autant pour les choses. Avec Liverpool et le maté, passe encore. Mais avec le reste, c'est incroyable». Abel n'a pas répondu. Le géant a démarré, et quand nous avons perdu de vue la Seine, j'ai commencé à me scruter l'intérieur. C'était mon vrai visage -celui que l'on ne voit jamais dans les miroirs, comme les vampires- que je voulais trouver.

Il m'a fallu beaucoup de temps pour commencer à me voir. Abel ne s'est pas rendu compte que le soleil se levait déjà lorsqu'ils sont arrivés à Vincennes. Il est descendu de la voiture, complètement muet, et a grimpé les trois étages s'imaginant appuyé contre la fenêtre humide du Bateau Ivre: là, il y avait son visage. Lorsqu'ils sont entrés dans l'appartement, ils ont trouvé Pedrito qui les attendait. Le gamin a regardé leurs yeux et a commencé à se frotter les mains. «J'étais sûr que ça viendrait par-là» il a crié avec le rire d'un enfant qui voit des chocolats: «J'en étais certain». Et il a commencé à rouler un pétard avec une cupidité pitoyable. Abel ne le voyait même pas.

Il faisait déjà jour. Mon vrai visage était un clocher osseux qui se terminait par deux yeux -deux fosses- vigilants, pratiquement adolescents encore. Ils observaient la vie avec un mélange de sévérité et d'horreur, sans se reposer une seconde ou être condescendants avec un de ces rires qui faisait la surface du visage. Soudain, j'ai réalisé que je ne pouvais pas émerger de cette plongée. De l'autre côté, les choses étaient parfaitement distinctes:

Ramón s'était déjà endormi et Pedrito fumait avec une douce dégénérescence qui brillait dans ses cheveux. Je ne pouvais pas remonter à la surface et j'ai essayé de ne pas désespérer jusqu'à ce que je désespère. Puis la voix est apparue. C'était la voix du sous-sol du monde. J'étais seul et tout ce que je pouvais faire, c'était m'accroupir là, au fond de moi-même, à supporter le raz-de-marée. *«Allez»* disait la Gargouille: *«Il y a un super couteau dans la cuisine. Vas-y tue le gamin. Allez. Tue-le. Allez. C'est tellement facile. Aller à la cuisine, prendre la lame et tuer le gamin. Et puis tu sautes par la fenêtre. Ensuite, tu passes par la fenêtre. Parce qu'il n'y a rien. Rien. Il faut crever. Crever. Crever»*. Abel était recroquevillé sur le sol et s'est soudainement arraché à sa position fœtale et a essayé d'ouvrir la bouche en direction de Pedrito. Mais je n'ai pas pu. La voix de la Gargouille était comme un typhon et j'étais un œuf infinitésimal sur le point d'exploser au fond de moi-même. *Nous devons faire tout notre possible pour empêcher la Gargouille de passer*, a dit ma voix: *Elle ne passera pas. Je vais ramper jusqu'au téléphone. Parce que je ne peux pas parler mais je peux penser. Un homme peut toujours le faire*. Abel s'était frayé un chemin jusqu'au téléphone et ne s'était pas rendu compte que Pedrito pleurait de rire en le regardant. J'ai composé le numéro. Ça a sonné, beaucoup de fois. *J'en peux plus* j'ai pensé: *J'en peu vraiment plus maintenant*. J'ai réalisé que si je ne sortais pas pour respirer dans quelques secondes, je me noierais pour toujours à l'intérieur de la Gargouille. Alors on a répondu au téléphone. Abel avait appelé Bénédicte, et la jeune fille a répondu très endormie, puis elle est devenue si grincheuse qu'elle a demandé en criant qui appelait et à qui il voulait parler. Jusqu'à ce qu'un silence délicat et insondable s'installe. *«C'est toi, Abel?»* elle a demandé: *«C'est toi?»*.

«C'est moi» j'ai dit à voix haute. *«Oh là là»* elle s'est plainte: *«Quelle frayeur. Qu'est-ce qui ne va pas?»*. *«Je me sentais comme le diable et j'avais besoin que quelqu'un me parle»* j'ai murmuré: *«Mais c'est fini maintenant, cosita. Dors tranquille. Excuse-moi»*. *«Pas de problème»* a dit la jeune fille: *«Le réveil va sonner dans deux minutes. Chaque fois que tu veux me parler, parle-moi»*. Et elle a raccroché. Pedrito m'a regardé avec des yeux effrayés, mais j'ai d'abord levé un poing, puis les deux poings et je me suis levé comme pour m'étirer. Le petit garçon a ri bêtement et radieusement. *«Oh, maintenant tu ressembles à un papillon»* il a dit en faisant un signe de tête pour chasser sa mèche: *«Tu ressemblais à un ver et maintenant tu ressembles à un papillon, je te jure»*. Abel l'a cru.

J'AI ÉTÉ convalescent à cause du typhon pendant plusieurs jours (et en un sens pendant

plusieurs années, mais c'est une autre histoire). Pendant tout ce temps, je n'ai pas vu Ray, heureusement. L'automne était horrible, et j'ai même écrit trois lettres d'affilée à mon père pour lui demander comment ça se passait avec le billet. Un après-midi, j'ai été interrompu dans ma sieste par de légers coups sur la porte et j'ai sursauté et enfilé mon pantalon et me suis assis à côté de la table où se trouvait le couteau. J'ai crié: «Entrez». «C'est fermé à clé, boludo» a dit une voix de femme. C'était Colette. Abel s'est empressé de lui ouvrir et ils se sont embrassés les joues à la française au moins huit fois. Puis je l'ai faite entrer.

«Avant toute chose, je vais te demander un maté» a dit Colette: «Je n'en ai pas bu depuis des lustres». Abel l'a préparé pendant qu'ils parlaient des dernières péripéties. La fille était revenue il y a une semaine et avait commencé à travailler tout de suite et avait loué une chambre à Montmartre: «Je suis juste passé au Stella pour prendre quelques affaires que j'avais laissées traîner et la Moustache m'a dit où tu créchais» elle m'a expliqué: «Et puis j'ai besoin que tu m'aides à porter une des valises. Je ne pouvais pas gérer les deux». «Pas de problème» j'ai dit: «On est là pour ça, après tout. Comment ça va toi?». «Comme je peux» la fille a haussé les épaules: «Et toi?». «Pareil» j'ai dit, en me grattant désespérément la tête: «J'ai le crâne qui me démange beaucoup. C'est affreux. Depuis plusieurs jours maintenant». «Ce ne seraient pas des poux?» m'a demandé Colette, et ça m'a foudroyé. «Peut-être» j'étais gêné: «Je suis passé par la camionnette où Ray vit avec le gitan. J'ai dû les attraper là, c'est sûr». «Voyons voir: viens» a essayé de ne pas dramatiser la fille: «Viens, je vais jeter un coup d'œil».

C'étaient des poux. Nous avons dû faire une opération éclair et aller acheter quelque chose dans une pharmacie pour désinfecter ma tête et la chambre sans qu'ils s'en aperçoivent dans l'hôtel. Colette a fini par rire aux éclats, mais Abel n'a pas pu avaler le sentiment que toutes les humiliations ont une sorte de limite pré-dantesque à ne pas dépasser. C'est la dernière fois que tu m'infectes, coque noire -j'ai pensé, en arrachant des crépitements enragés de mes doigts: «La dernière, je te préviens».

En descendant au sous-sol du Stella Colette s'est étonnée de la force avec laquelle j'ai tiré et porté les deux valises ensemble. Mais la colère m'aurait fait léviter. Nous avons dit au revoir à la Moustache et à Faruk avec une douce indifférence. Dans la chambre de Montmartre, Colette avait préparé une salade exquise et un rouge d'appellation et Abel ne s'est pas excité sensuellement, cette fois-ci.

«Dis-moi» il m'est venu à l'esprit de creuser tout à coup, alors que nous liquidions la bouteille: «Je crois que tu connaissais le peintre homo qui traînait chez Amelot quelques jours avant que Sinclair ne soit tué, n'est-ce pas?». «Oui» a dit la fille : «Je l'ai rencontré. Et puis je l'ai vu avec Ray, une fois. Ils étaient assis près de la fontaine de la place Saint-Michel, je m'en souviens. Je revenais du travail et il faisait déjà nuit. Je pense qu'ils prenaient des photos ou quelque chose comme ça. Et tu sais quand c'était? Le lendemain des élections: la nuit où Pedrito m'a emmené faire un tour et où nous sommes allés au Favela. Tu te souviens?». «Comment je pourrais ne pas m'en rappeler?» je lui ai dit, en me levant d'un bond: «Cet après-midi-là, je me promenais avec Ray. Et puis il est parti pour aller chez Guy. Je vois que c'était ce jour-là qu'il était sur le point de vendre le Pentax à Mozart. Mais pourquoi tu as dit qu'ils prenaient des photos ou *quelque chose comme ça*? Ray n'apprenait-il pas à l'homo comment faire fonctionner l'appareil photo, par exemple?». «Je ne sais pas» la fille était intimidée: «Quelque chose ne va pas?». «Peut-être» j'ai murmuré: «Je vais devoir partir. Tout était très bon. Tu es une merveille, vraiment». «Peut-être» Colette m'a imité, rayonnant dans son humble beauté.

J'avais juste le temps de m'arrêter chez Amelot, avant d'entrer à la taverne. Mais je ne suis pas descendu à Odéon, mais à Saint-Germain-des-Prés, pour éviter les environs de la camionnette pouilleuse. J'ai débarqué dans la rue Condé via Saint-Sulpice et j'ai remonté les escaliers tout à fait obscurs à une vitesse record. Il faisait encore plus sombre à l'étage. Abel a tâonné le loquet de la cuisine et l'a trouvé ouvert. Je suis entré. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire, à part essayer d'extraire un souvenir précis du cerveau décomposé de Monsieur Amelot. Je n'ai allumé aucune lumière. Monsieur Amelot n'était pas là, évidemment. Les fenêtres avaient leurs volets tirés, et la rue de l'Odéon déversait de doux reflets rougeâtres dans l'appartement. Puis j'ai réalisé que ce qui m'intéressait le plus, c'était de revoir le Pentax de Guy. Je l'ai trouvé tout de suite et j'ai allumé la lumière pour bien l'observer. Soudain, mes mains se sont mises à défaillir. On n'a jamais vu un détective atteint de la maladie de Parkinson, je me suis dit, en repérant une brûlure familière sur le Pentax de Guy. Je l'ai observé et palpé pendant un certain temps. C'était exactement la même brûlure que celle de l'appareil photo volé. J'ai éteint la lampe de poche et je me suis tiré en vitesse, en raisonnant à voix haute sur les incohérences.

QUAND JE suis arrivé à la taverne, j'ai trouvé Ray qui m'attendait à la porte. Sous le

manteau, il portait ma veste en jean, déjà fantomatiquement délavée. Il avait une jambe appuyée contre le mur et ses yeux grandissaient et rétrécissaient comme les bulles vertes d'un chaudron sanglant. Je suis entré sans lui prêter attention. Au bout d'un moment, je suis sorti pour voir ce qui se passait et je ne l'ai plus trouvé. Plus tard, Ramón est arrivé, avec Eva. Ils venaient pour goûter la paella de la maison, ils ont dit. «Mais j'ai aussi une nouvelle sensationnelle pour toi» a sourit le géant au regard de velours, bien que trop noir: «On en parlera plus tard, c'est mieux. Bossez tranquilles et nous en parlerons après».

On a joué avec bonheur. Abel a pris trois cuba libres bien chargés et a non seulement complètement oublié l'apparition menaçante de Ray, mais il a réussi pour la première fois à se voir descendant de l'avion à Montevideo et étreignant les siens à satiété. Ensuite, je me suis imaginé militant dans la clandestinité et même cela m'a semblé beau. A la fin du dernier passage, Ramón nous a invités à nous asseoir à sa table. «Elle n'a rien d'incroyable, la paella de ces Galiciens» il a dit à voix haute: «Mais bon. Ça se mange». «Moi j'ai bien aimé» a dit Eva en me faisant un clin d'oeil. «Eh bien, les gars» a dit le géant, presque protocolaire: «J'ai une proposition de boulot à Londres. Pour nous quatre. Bien payé. Dans un bar. L'idée c'est de monter un groupe acoustique avec une basse électrique et voilà. Je leur ai proposé comme ça et ils sont emballés. Au départ se serait pour huit ou dix jours, et si ça marche, on reste pour de bon. T'en penses quoi, petit?» «Bien» j'ai dit: «Le problème c'est qu'ils vont m'envoyer mon billet retour d'un moment à l'autre. Mais je suis partant quand même. Le billet reste valable pendant des mois».

Ramon l'a fixé, et Abel a eu la sensation que de même qu'il existe des «nuits de sorcières », il pourrait y avoir des «nuits de Gargouilles» dans le futur. Il s'agit de l'incorporer dans le folklore satanique - j'ai divagué en me frottant les yeux. «Le voilà» a dit le géant, avec une voix de méchant de film: «On t'emmène à Londres et au lieu de prendre du bon temps en paix, on va t'écouter parler toute la journée du billet de retour et de ton papa, de ta maman de ta petite sœur de Liverpool du fascisme de la révolution et de toutes ces conneries. Écoute, mon gars: il y a des jours où on dirait que tu sens la merde. C'est comme si tout prenait ton *odeur*, tu sais?». «Je comprends» a dit Abel: «Et quand vous partez, che?». «Demain» a répondu le géant: «Mais si tu ne nous emmerdes pas trop tu peux venir. Pas de problème». Alors j'ai regardé Eva -qui assistait à mon exécution avec des yeux brumeux -et Ramón l'a forcée à se lever et l'a serrée dans ses bras comme il l'avait fait avec sa fille à Saint-Tropez. «Au revoir, les gars» il a aboyé sans me regarder:

«On se retrouve à minuit à la maison et on prépare tout. Il faudrait qu'on répète quelque chose aussi. Dites aux Galiciens que leur paella est dégueulasse».

Pedrito est resté là à se tenir la tête. «Pardon, nono» il a dit: «Mais nous les Baffa on a toujours été -tous autant qu'on est- des fils de pute. Je ne sais pas pourquoi, je te jure. Viens à Londres, quand même. Mon frère a des crises de nerfs mais ça lui passe en dix minutes. Tu sais comment c'est». «Non» Pedrito, j'ai dit: «La vérité est que je ne sais pas vraiment comment est ton frère. Et je ne veux pas vraiment le savoir non plus. De plus, j'ai encore quelque chose à faire ici à Paris». Puis le Cordobés s'est arraché de sa chaise et a serré ma main jusqu'à la douleur. C'est la première et la dernière fois que j'ai vu son visage: c'était vraiment un enfant. Désespéré. Démasqué. Trompé. «Je voulais te dire que j'ai foi en toi, mec» il a haleté: «J'ai toujours eu foi en toi mais je ne te l'ai jamais dit. Bon courage, en Uruguay».

Puis ils ont dit au revoir aux galiciens et j'ai négocié pour continuer à chanter seul - partageant l'affiche avec Picaflor et Pepe el Sopo. Je les ai accompagnés jusqu'à la rue. El Cordobés m'a serré dans ses bras sans un mot et Pedrito n'a rien dit d'autre que Chau nono, avec les yeux trop brillants (ils faisaient un peu mal). Il a dû se pencher beaucoup pour qu'Abel puisse embrasser son front.

JE SUIS descendue attendre Picaflor, le chanteur guatémaltèque qui avait formé un trio avec les jumeaux mafieux, jusqu'à ce qu'ils quittent Paris précipitamment. C'était un type formidable, et ce matin-là -alors que nous nous promenions dans Sébastopol avec nos guitares à la main- je lui ai promis d'écrire une histoire avec lui comme personnage principal. «Peut-être que j'écirai aussi quelque chose avec Pepe el Sopo» j'ai ajouté: «Mais avec toi c'est sûr». Il était très content. Quand il est descendu pour prendre son train à la gare Saint-Michel, j'ai entendu quelqu'un me crier dessus depuis une terrasse. C'était Pablo Regusci.

Abel a couru vers le bar avec une telle exaltation qu'il a trébuché sur sa propre guitare deux fois de suite et a failli se casser la tête sur le trottoir. «Opa, che» a ri Pablo, sans se lever de sa table: «Fais attention, tu vas mettre Cain au chômage». Nous nous sommes serré la main. «Comment tu t'es souvenu de Caïn?» j'ai demandé: «Comment ça va? Tu vis ici? Tu vas rester ou quoi?». «Quelle longue entrevue» a dit Pablo: «En tant que

musicien, je vais te répondre en ordre descendant et en mode majeur, sans perturber les intervalles. Voilà : je pense me marier avec une Uruguayenne exilée à mon retour d'une petite tournée en Allemagne (je vais partir dans un moment). Je vis ici depuis que je suis revenu du sud, parce que mon cousin -le fils de l'oncle Pachó- est venu me rendre visite. Je ne vais pas bien. Personne n'oublie les conneries que raconte un fou comme toi (ce qui d'un point de vue romanesque, représente un énorme avantage il faut l'avouer)».

Abel a demandé un rhum Saint-James et a étudié son jumeau aîné, qu'il a trouvé presque plus mal en point qu'il ne l'était. «Mais qu'est-ce qui t'ai arrivé?» j'ai demandé: «Tu allais tellement bien dans le Sud». «Oui» a dit l'autre: «Je me portais bien. Mais apparemment, je me suis rendu compte que ma compagne est *exilée* et que je ne suis pas là-bas. Je l'ai vraiment réalisé, je veux dire. Ce qui te donne le complexe de culpabilité correspondant avec le transfert correspondant à la culpabilité universelle, etc. Ce que je ressens vraiment -et c'est assez tordu- c'est qu'en venant jusqu'à Paris, je me suis volé quelque chose à moi-même, tu comprends?». «Bien sûr, bien sûr» j'ai dit, les yeux fixés sur la fontaine de la place Saint-Michel: «Je comprends les problèmes qu'il y a à se voler quelque chose à soi-même». «Bon, il faut que j'y aille» a soupiré l'autre: «Voilà mon adresse. Garde-la. Quand est-ce que tu prends les voiles?». «C'est une question de jours» j'ai répondu: «Il manque plus que le billet. Et très peu d'autres choses».

QUAND JE suis arrivé à l'hôtel, je me suis couché sur le lit et j'ai fumé en attendant le courrier. Abel a revu mentalement la «Nuit des Gargouilles» qu'il venait de traverser et son visage a commencé à se contracter en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut à une casserole de lait pour déborder. Je suis donc descendue en courant pour vérifier la boîte aux lettres et j'ai trouvé la lettre. Incroyable. Isabelino Pena ne se trompe jamais, petit. Le billet avait été envoyé à une agence et je pouvais le récupérer quand je le voulais. Abel est monté dans la chambre et a relu la lettre plusieurs fois, puis il a soudainement mis des coups de pieds dans le lit et la valise à tour de rôle, jusqu'à ce que ses jambes se relâchent. «Maintenant, il ne manque plus grand chose, coq noir. Je te préviens» je suis retourné me coucher et je me suis mis une autre cigarette au bec. «Un coup de baton dans la pinata et affaire réglée».

JE DEVAIS encore rendre visite à Monsieur Amelot, et cet après-midi-là, j'ai laissé mon crâne chauve s'argenter à nouveau sous la bruine éternelle. Paris était vraiment

insupportable. J'ai trouvé Guy en train de boire du Valpolicella, seul. On pouvait dire qu'il avait joué de l'accordéon, à en juger par l'empreinte de crispation oligophrénique qui lui creusait les joues. Il ne s'est pas levé pour m'embrasser, mais il a pointé le Valpolicella du doigt avec un plaisir désespéré. Abel a pris quelques verres de cet élixir qu'il n'apprécierait plus avant de nombreuses années, et il s'est senti inspiré. «J'ai un aveu à te faire, Guy» j'ai largué sans préambule, en pointant sa poitrine avec une cigarette éteinte: «Parce que je te considère comme un ami». L'ex-scénographe me regardait de loin et traversait les brumes de sa folie avec une rapidité surprenante. «Qu'est-ce qui se passe, fiston?» il m'a demandé en fronçant les sourcils. Je lui ai donc fait signe de m'attendre et j'ai sauté pour aller chercher le Pentax. Je l'ai trouvé sur l'étagère du haut, encore une fois, sous le masque mortuaire de Beethoven. J'ai levé les yeux vers le glorieux sourd avec une émotion figée. Donnez-moi de la chance, maître, j'ai pensé en levant le poing.

Je suis retourné à la table où se trouvait Guy et j'ai placé l'appareil photo entre la bouteille de deux litres et sa gueule étonnée. «Voilà ce qui s'est passé» j'ai dit en allumant la Peter Stuyvesant que j'avais laissé à côté de mon verre: «Je suis venu te rendre visite l'autre jour et j'ai joué avec ton appareil photo et sans m'en rendre compte j'ai laissé une cigarette posée dessus. Comme ça, tu vois? Regarde ce qui s'est passé». Guy a vu la brûlure et a secoué la tête tristement. «Peu importe» il a soupiré: «Et du bon côté. Je n'ai plus rien de sain maintenant. Bien que j'aie toujours pris grand soin de ce truc, car c'est un cadeau de mon ex-femme. L'autre jour, je l'ai astiqué et tout. Mais ne t'inquiète pas». Abel s'est excusé en lui serrant fortement la main et a déclaré qu'il devait se rendre au travail en toute hâte.

En vérité, il me restait environ trois heures avant d'aller à la taverne. Ce que je voulais faire, c'était mettre la main sur Ray, le plus vite possible. Cela n'a pas été difficile du tout. Le riverense m'attendait à l'extérieur de l'appartement, les rabats de son manteau relevés et les yeux apparemment opaques. «Je voulais te parler, Abel» il a dit: «Je t'ai vu passé depuis le Morvan et j'ai attendu que tu sortes parce que j'aimerais clarifier certaines choses avant de partir. Ils ne m'ont pas envoyé le mandat, au final: ils m'ont envoyé un billet bon marché. Je dois partir pour Cannes ce soir, pour prendre le bateau. Hier soir, je suis venu te chercher à la taverne, mais tu ne m'as pas prêté attention. «Ok» a dit Abel: «Où tu veux parler? Pourquoi ne pas aller à mon hôtel?». Puis j'ai vu la Gargouille se phosphoriser dans l'arrière-salle verdâtre de sa folie. «Bien» il a dit: « Génial». Et nous avons marché

silencieusement sous la bruine.

En entrant dans la chambre, je me suis assis du côté de la table où se trouvait le tiroir avec le couteau. «Eh bien, de quoi tu voulais parler?» j'ai demandé. Ray a baissé le regard. «Je ne sais pas» il a dit: «Faire le bilan. Tu as écrit dernièrement?». «Des poèmes» j'ai dit: «Des trucs pas mauvais». J'ai creusé dans le sac et je lui en ai tendu un qui s'appelait *Pour ma mort*. Il se priait comme ça: *Qu'ils parcourent les eaux élevées de Jésus. / Ou le cœur du rouge croisé de pureté. / Que Don Quichotte rugisse en sautant vers le lion. / Ou que brille les germes du sexe jusqu'à la colombe. / Que l'on n'ait pas peur puisque ce poème existe. / Et qu'une fille fertile parfumerait la nuit. / Que l'on communique toujours derrière la tragédie. / Qu'on continue à croire. Qu'on n'en parle plus.* «Génial» a dit Ray, après l'avoir relu. «Oui. Je crois que c'est pas mal. Bon, mec: je dois aller travailler. Fais comme si ce poème était le bilan et voilà» j'ai dit en me levant pour remettre mon imperméable. Alors Ray a eu peur: il a réalisé que je n'avais plus peur, en réalité. «Tu commences si tôt?» il m'a demandé, avec la Gargouille qui commençait à briller à bas régime. «Oui» j'ai menti: «Allons-y».

Quand nous sommes arrivés au Boul Mich, nous devions nous séparer. J'avais encore quelque chose de très important à larguer, mais soudain, les yeux de Ray ont commencé à gonfler et à se dégonfler comme je ne les avais jamais vus auparavant. C'était spectaculairement effrayant. «Enlevons nos masques, Abelito» il a sifflé: «Sois sympa, champion. Arrête de te foutre de moi, champion: je ne suis pas un cafard. Tout ce que tu fais, tout ce que tu dis, tout ce que tu-». Alors je me suis décidé à lui montrer les éperons, une fois pour toutes. En tant que vieux névrosés soupe au lait, je n'ai eu aucun problème à feindre une furie épouvantable. En tapant du pied contre le sol et tout. (C'est ce que j'aurais dû faire dès le début. Ne pas me laissez salir. Ne pas me laissez écraser. Ne pas me laisser exploiter. Mais tout prend la moitié d'une vie -au moins- à apprendre: tout.)

«Alors comme ça c'est *moi* qui t'ai embête» a commencé à vociférer Abel: «Donc c'est moi qui ai vendu le Pentax à Mozart et qui ai vécu aux dépens de mon colocataire en lui montrant un Pentax emprunté -et gardé dans le placard avec la consigne de ne pas le déballer pour que l'on ne sache pas que c'était celui d'Amelot -et j'ai profité qu'on ai ouvert la tête de l'Ougandais avec la croix en or pour m'en débarrasser en disant qu'on me l'avait volé cette nuit-là? Il se trouve que le meurtrier (la meurtrière, je veux dire) est entré dans

la chambre cette nuit-là, mais pour quelque chose d'autre qui n'avait rien à voir avec toi. *Mais ce ne serait pas toi qui t'es volé la caméra* -comme tu l'as dit en plaisantant un jour, de retour sur l'île- pour continuer à rester à Paris, en jetant l'argent de la vente dans de petits voyages en Hollande et-». Ray a levé les bras et a commencé à me demander de me taire, presque en pleurnichant.

«Je ne la fermerai pas» j'ai continué en criant: «Pourquoi tu ne me fais pas taire? Tu as des couilles ou pas, à la fin? Je ne sais pas si tu as les couilles, mais en plus de jouer les malins, tu es vraiment malin, mon frère. J'ai sacrement dû me casser la tête pour comprendre ton dernier coup: même Capablanca n'a pas dû donner un coup final de cette catégorie. Parce que l'autre jour -quand j'ai eu la *bonté* de te dire que j'avais découvert que Mozart avait le Pentax- t'es allé faire une brûlure de cigarette à celui de Guy's, au cas où je le trouverais (première erreur: j'avais déjà vu le Pentax de Guy. Distraitemment, mais je l'avais vu). Mais même avec tout ça j'aurais pu continuer à essayer de frapper la piñata jusqu'au jour du Jugement dernier, je te l'assure. La deuxième (et grosse) erreur a été de rabaisser Guy: il n'est pas si fou que ça. Personne de libre n'est assez fou pour oublier certaines choses: Guy s'est tout de suite rendu compte qu'on venait de cramer son fétiche. Tu as fait une erreur, petit. Maintenant, quel masque tu veux que j'enlève, tu peux me le dire?». »

Ray s'est levé pour me prendre dans ses bras. «Je t'aime beaucoup, Abel» il a dit deux ou trois fois de suite en sanglotant. Abel ne se laissait pas tout à fait embrasser parce qu'il avait le sentiment que l'autre pouvait le poignarder à tout moment. Mais il ne s'est rien passé. «Bon» je me suis relâché: «Ne pleure pas, mec. Je t'en prie. Tu es un gars qui peut vraiment peut-». «Non» a crié Ray en prenant du recul: «Non. Ne me parles pas avec pitié, je t'en supplie. J'aimerais qu'on continue à s'écrire, au moins. Donnez-moi ton adresse et je-». «Non» j'ai dit: «Laisse tomber, c'est mieux». Ray a baissé la tête. «Écoute une seule chose encore» j'ai commencé à dire, sans avoir la moindre idée d'où j'allais m'arrêter: «Une chose qui compterait pour tout». Et j'ai dit: «N'oublie jamais ton nom de famille». Abel a fait demi-tour et traversé à grands pas le Boul Mich. Je n'ai jamais revu Ray De Deus.

Ce soir-là, j'ai chanté pour la dernière fois à La Reja. À l'aube, j'ai provoqué une violente crise de rire chez les Galiciens, lorsque j'ai serré la main du Poète: le berger m'a tendu la

patte avec une tendresse brumeuse. *Donne-moi la patte. Non. La main, j'ai dit. A la tienne. Et souffrir*, pensa Abel, sans rire. Après avoir accompagné Picaflor, j'ai marché jusqu'aux Champs-Élysées, où se trouvait l'agence de voyage. L'automne m'a offert une aube qui valait la peine d'être respirée jusqu'à l'épuisement : là était Paris, rouillé et soyeux. *Il y a un endroit dans le monde, ma mère.*

Je me suis souvenu de Sinclair. *Mourir sain d'esprit et vivre fou / comme aventure c'est déjà beaucoup / Mais seul: quelle tristesse* -j'ai pesté, assoiffé d'une autre latitude. J'avais un avion le dimanche soir: le lendemain. Parfait. J'ai téléphoné à Colette au travail et nous avons convenu de déjeuner ensemble le dimanche. Samedi, c'était le tour des Bugeia. Puis j'ai appelé la gamine. Je l'ai invitée à dîner ce soir-là au Bateau Ivre, pour nous dire au revoir, en nous rappelant le bon vieux temps. Bénédicte a répondu qu'elle allait justement m'appeler parce qu'elle avait besoin de me voir. Ah, Lady Brett: aucun torero ne peut te survivre -j'ai pensé, en regrettant d'emblée la cruauté gratuite.

Ce matin-là, j'ai donné -sans dormir- le dernier cours aux Bugeia. Abel tombait de fatigue, mais ils ont quand même organisé un match avec les amis de Patrick. Abel et l'inspecteur se sont féroce ment affrontés: l'équipe de l'inspecteur a gagné, aux penalties. Patrick -qui jouait toujours avec moi- pleurait presque de colère. «Il faut savoir perdre, n'est-ce pas?» m'a taquiné Marc, avec une affection suante. Abel n'a rien dit. Mais ensuite, il a crié au petit garçon, presque d'une cage de but à l'autre: «Ne dis jamais à Papa Maigret le secret de la raison pour laquelle on les laisse frimer, Patrick». Marc l'a laissé filer comme une blague inoffensive.

Quand on est rentré à l'appartement, j'ai demandé à communiquer avec Montevideo, pour leur faire savoir quand j'arrivais. Ils me l'ont passé en moins d'une demi-heure. Ma-Sa a répondu. «Ramène-moi une châtaigne autographiée par la B.B.» elle a crié avant de raccrocher. Marlowe, le grand pleurnicheur. Salut, Arlette et Marc: merci surtout pour la confiance. (Quelques mois plus tard, j'ai mis beaucoup de temps à répondre à deux cartes postales d'affilée et j'ai reçu un appel longue distance: c'était l'inspecteur, pour s'assurer que rien ne m'était arrivé. Et Patrick m'a crié de faire attention aux oranges-outans.)

J'ai fait une sieste de quelques heures et j'ai retrouvé Bénédicte à huit heures, au Bateau. Tout était comme d'habitude, sauf les musiciens de service: ils étaient plus mauvais que

nous. Amed nous a préparé une côte de bœuf spectaculaire et le Clown nous a offert une bouteille de vin de marque. Bénédicte était aussi maquillée et bien habillée que la dernière fois que nous nous étions vues, bien qu'une aura sombre ait exagérément gonflé son âge. «Qu'est-ce qui se passe» je lui ai demandé à un certain moment, sans le moindre dramatisme. «Rien de spécial» elle a répondu: «Mais ce truc de l'amour c'est diablement compliqué». Et elle m'a regardé comme si j'étais son Fils pour la dernière fois. «Personne n'a dit que ça serait facile» j'ai répliqué. «C'est vrai» a murmuré la jeune fille en me caressant brièvement la main. Elle devait partir à dix heures. Je l'ai accompagnée au Lux dans la froideur bleue et radieuse de l'automne. Nous avons échangé nos adresses et nous nous sommes dit Je t'aime beaucoup, Prends soin de toi et Ecris-moi. En dehors de ces variations du prologue, le rituel d'adieu avec les baisers déposés aux coins des sourires a été accompli exactement comme toujours.

LE LENDEMAIN, j'ai déjeuné avec Colette, puis nous avons longuement marché dans le Lux et sommes montés à l'étage pour boire le maté. Je lui ai dit que je pensais écrire un roman sur Maldonado avant de me lancer dans celui-ci. Je lui ai raconté une partie de l'intrigue et tout, et la fille rayonnait de bonheur. Au milieu de son triste parfum. Abel lui a offert le maté, la calebasse, le poster de la Révolution cubaine et la machine à écrire, tandis qu'elle l'aidait à faire ses valises.

«Tu savais que pendant les vacances, j'ai suivi tes conseils et j'ai finalement lu *Absalom, Absalom*» a dit Colette quand nous avons fini de comprimer et de fermer la valise. «Et ben dis donc» j'ai ri: «Tu ne m'as rien dit. Et qu'est-ce que tu en as pensé?». «Je n'ai pas bien compris » a dit la jeune fille, en commençant à mettre son imperméable et en s'arrêtant brusquement de sourire: «Mais je voulais te poser la question que Shreve pose à Quintin, si tu veux bien: pourquoi tu hais Paris?». Abel n'a pas répondu et elle s'est mise à pleurer sans bruit. «Eh bien, j'y vais» elle a dit en souriant: «Merci pour les cadeaux». Mais elle ne pouvait pas s'arrêter de pleurer. Alors que nous descendions à la rue, les pleurs ont augmenté jusqu'à devenir bruyant et se sont presque transformés en cri lorsque nous nous sommes étreints à la porte de l'hôtel. «Je pars seule» elle a réussi à me souffler à l'oreille: «Ne m'accompagne pas, s'il te plaît». Et elle a couru vers le Boul Mich sans se retourner. Alors j'ai compris la dernière chose que j'avais besoin de comprendre. «Je ne haïs pas Paris» j'ai murmuré, avec le halètement de Quintin Compson dans le gel bleu: «Non, non. Je ne le haïs pas. Je ne le haïs pas».

MAIS IL me restait à trouver une fin plus appropriée. Abel a calculé combien d'argent il lui restait et a pris un taxi jusqu'aux Invalides, où il devait prendre le bus qui le conduirait gratuitement à l'aéroport. Il y avait un petit bar à la gare. J'y ai dépensé les deux derniers francs pour boire un verre de rouge bon marché. Ça ne m'a pas fait de mal. Tout ce que ça a fait, c'est me rappeler Bénédicte. Ma Dame. On s'écrit toujours.

POSTFACE POUR CLARIFIER

UN TRADUCTEUR INTERROGE UN AUTEUR

« LE RAYONNEMENT DE BÉNÉDICTE EST COMME UNE FENÊTRE QUI ME DÉFIE DE VIVRE EN CONTEMPLANT LE PARADIS »

(Interview publiée dans elMontevideano Laboratorio de Arte en mars 2020)

À l'automne 2020, elMontevideano Laboratorio de Artes va publier la première version bilingue d'un roman sur lequel Hugo Giovanetti Viola a travaillé pendant quarante ans (1979-2019). La première version de ce texte a été publiée au format papier par Editorial Proyección (Montevideo, 1991, 2 volumes), et rééditée par elMontevideano Laboratorio de Artes en 2010. Neuf ans plus tard, l'auteur a décidé de restructurer complètement le roman, en le renommant *Voyage au bout de la peur / Croire ou crever*, et a commandé la traduction française au professeur Carl D'Ableiges. Cet entretien s'inscrit dans le cadre

du dialogue que l'auteur et le traducteur développent depuis des mois, dans un contexte inhabituel et méticuleux de confrontation linguistique et esthétique.

Ce roman a un fort contenu autobiographique, et tu affirmes que pendant les vingt mois où tu as vécu à Paris, Cannes, Saint-Tropez et Beyrouth entre 1973 et 1974 en faisant passer le chapeau avec ta guitare, tu as eu l'impression d'être le protagoniste d'une sorte de « roman ambulante ». Je me demande si cette conviction n'aurait pas été une ressource psychologique pour te tenir à distance et mettre un peu d'ordre dans la réalité chaotique à laquelle tu étais confronté, préservant ainsi ta santé mentale et spirituelle.

C'est une grande question. Mais procédons dans l'ordre. L'idée de vivre une expérience parisienne à la Hemingway est venue après la lecture compulsive de *A moveable feast* ou *Paris est une fête* (entre 1968 et 1972, je le lisais deux fois par an) et je pensais voyager avec ma première ex-femme. Mais j'ai divorcé peu après, et alors que j'étais déjà plongé dans un alcoolique nihilisme onettien (en publiant des livres qui n'étaient même pas mauvais et en essayant de faire une « petite carrière littéraire »), mon père, qui était un peintre très pur de l'école de Torres Garcia qui ne m'avait jamais donné « d'ordres », m'a proposé de me payer un aller simple pour l'Europe sur le Cristoforo Colombo, où mes amis proches (jeunes mariés) Saúl Ibargoyen et Lil Bidart s'embarqueraient. Et j'ai suivi son conseil. À l'époque, paradoxalement, je militais avec des prétentions messianiques au Parti Communiste, mais j'étais un gamin **incapable d'amour véritable**, à cause de ma terrible névrose œdipienne-narcissique, et **j'avais besoin de Dieu**, mais **je croyais en Onetti**, ce que Juan lui-même (qui a été très important dans ma formation littéraire) n'appréciait que très modérément, au-delà de sa voracité séductrice. (Lui croyait en Dieu pendant ses « vies brèves », mais la plupart du temps, il se sentait **un dieu très angoissé** et méprisait toute profession de foi religieuse qu'il entendait faire. En bref. L'important, c'est que nous avons toujours eu de l'affection l'un pour l'autre).

Lorsque nous sommes arrivés en Europe, nous avons parcouru la péninsule ibérique et j'ai finalement décidé de rester et de vivre à Madrid, où j'ai noué quelques contacts pour chanter, bien que je n'aie pas pu résister à l'envie d'accompagner Saul et Lil à Lyon et à

Paris pendant quelques jours, en laissant une partie des gigantesques bagages assemblés par ma maman chez quelques connaissances. Et paf : le jour où nous sommes restés au légendaire Grand Hôtel Saint-Michel, nous sommes descendus du Boul Mich jusqu'à la Seine et Saul (qui m'a toujours traité comme un vrai frère) m'a couvert les yeux et m'a dit : « Maintenant, regarde à ta droite ». Et quand j'ai vu Notre Dame incrustée dans le coucher de soleil, j'ai décrété ipso facto : « Je reste vivre ici ». Ils se sont alarmés et ont essayé de me calmer, mais pour moi, c'était un **ordre** aussi mystérieux qu'inéluctable.

Et pourtant, ce n'est qu'un plus tard que j'ai eu la conviction de vivre un « roman en marche ». Cette certitude n'est devenue très claire pour moi qu'à Saint-Tropez, pendant l'été 1974. Et il est possible que tu aies raison de suggérer que cette conviction (très lowryenne, à cause de la tragédie) ait pu être une sorte d'« autodéfense psychologique », puisqu'à cette époque je me sentais littéralement menacé de mort et que je me déplaçais armé et tout. **Mais je peux t'assurer que je savais que j'étais au carrefour d'un enfer qui devait être vécu jusqu'au bout avant de pouvoir le raconter.** Le Dalaï Lama parle avec une grande acuité de cette détermination qu'il faut prendre à un moment donné pour exister, quel qu'en soit le prix. Il fallait de l'adoration. Il fallait des couilles. Il fallait une **foi** Kierkegaardienne, et un ardent et éluardien **désir de durer**. Et là-bas, je me suis promis d'écrire un roman sur ce voyage encore inachevé où ma santé mentale et spirituelle vacillait en direction du Golgotha. Je suis retourné à Montevideo en 1974 (grâce à un billet financé par mon père, car je n'ai jamais cessé d'avoir le statut économique de mendiant) et ce n'est qu'en 1979 que j'ai décidé d'essayer **d'objectiver en termes littéraires** (avec une dose importante mais point **décisive** de fiction) ce voyage dantesque / don-quichottesque où j'ai découvert que l'on peut choisir de construire une vie en spirale ascendante, aussi douloureux que soit le pèlerinage vers le royaume ineffable où brillent Béatrice et Dulcinée.

Dans le livre, on peut distinguer avec une totale clarté l'apparition de deux figures opposées et archétypiques de base : la Vierge et le Diable. Comment expliquer le recours naturel et presque systématique à ces concepts si, à l'époque, tu ne te considérais pas du tout comme une personne religieuse ?

Un soir, j'ai rencontré au Bateau Ivre (un des restaurants où nous nous produisions) une jeune fille de 15 ans, Bénédicte Froissart, qui a changé ma vie. Parce qu'elle s'est approchée de moi et a commencé à venir me voir à l'hôtel Stella tous les quinze ou vingt jours jusqu'à ce que **je tombe irréversiblement amoureux du Saint-Esprit**. Nous n'avons jamais été en couple et lorsque nous nous sommes rencontrés, nous ne nous sommes embrassés qu'aux commissures des sourires, comme si nous mettions en scène un poème dolcetilnoviste. Et aujourd'hui, 47 ans plus tard, je suis toujours en contact avec elle via Facebook et je peux t'assurer que **le rayonnement de Bénédicte est comme une fenêtre qui me met au défi de vivre en contemplant le paradis**. Dans *El taller de la vida*, quelques confessions que j'ai publiées en 2007, je raconte l'histoire de la première rencontre intime que nous avons eue à l'hôtel Stella :

La gamine est entrée dans la chambre 9 en quittant son masque de "fille facile" et je me suis assis à côté d'elle avec un visage de satyre et je lui ai demandé si elle aimait faire l'amour et elle m'a dit que Ouais mais j'ai tout de suite arrêté de faire l'idiot et j'ai commencé à boire du maté sur le lit d'en face. Elle était trop jolie pour moi et faisait un centimètre de plus et j'ai senti, avec ma soif sexuelle débridée de divorcé, que la maigreur de cette enfant n'avait même pas d'os. *La plume la plus pure*.

Et j'ai su aussi *qu'elles risquaient de se perdre vraiment : Bénédicte et mon âme. Et que cette touche d'union surhumainement érotique qu'il y avait eu dans le restaurant destinait les deux acteurs du mirage, une adolescente française de quinze ans et un adulte uruguayen de vingt-cinq ans, à s'embrasser et à se soutenir mutuellement contre tout type de tremblement de terre, et à construire, avec la foi incomprise, fanatique et très sacrificielle de Michel-Ange, une sorte de Pieta uroborique capable de mettre en scène le salut possible de chacun des habitants de toutes les galaxies décidés à s'incruster en pleine matière christique*. Ce n'est pas pour rien que j'ai dû attendre tant d'années pour écrire cela ce matin du 7 novembre 2007.

Et finalement, ça s'est bien passé. Quand nous nous sommes rencontrés, elle ne croyait pas à l'amour et je moi j'étais incapable d'arracher le plafond maternel castrateur de mon cuore, et après nous être vus pendant un an, nous avons réussi à nous **transfigurer** l'un

l'autre : moi j'ai été pris par le plus grand sentiment qui puisse purifier quelqu'un, celui de **l'adoration inconditionnelle** (qui, comme Dante Alighieri le savait très bien, se projette à la fois vers la réalité terrestre et vers un **au-delà supra-physique ou divin**) et la gamine a commencé à croire en la **force toute-puissante du sublime**.

Écoute : à l'hôtel Stella, nous louions une chambre avec deux autres *marginiaux* du Rio de la Plata, et eux et leurs amis qui venait pour prendre le maté ou fumer du hasch me demandaient **ce qui se passait avec la guacha** et je ne leur disais rien, jusqu'au jour où une voix incontrôlable est sortie de mes entrailles et j'ai aboyé : « **Arrêtez de déconner avec la petite parce que c'est la Vierge Marie, vous avez compris ?** » « Ah, mais tu es vraiment devenu fou » ils ont ri avec un peu de peur et je ne leur ai même pas répondu. Mais c'est ainsi que j'ai découvert que l'archétype de la **féminité immaculée** avait été incrusté en moi comme une sorte de côte céleste dans le squelette de l'âme.

L'autre figure archétypale, celle de Satan, est rapidement apparue chez l'un de mes colocataires qui ne chantait pas avec nous mais qui a fini par devenir mon meilleur ami. Il vivait des virements qu'il recevait de son père, un propriétaire terrien argentin, et il était extrêmement intelligent et se définissait comme un type incurablement fou et dégénéré. Et j'ai essayé de l'aider à **croire en l'humanité** avec une ferveur très innocente jusqu'au jour où il a **dépecé mon âme avec une paranoïa meurtrière** bien pire que ce que l'on peut voir dans des films comme *L'Exorciste* et les choses ont très mal tourné. Selon mon psychiatre jungien, Demian Díaz Torres, j'ai eu le privilège de contempler l'irradiation du mal à l'état pur, mais je ne le souhaite à personne. Je ne peux pas vous en dire plus, parce que cela ôterait tout intérêt à la lecture du roman.

Ce dont je suis sûr, c'est que j'ai pu supporter et affronter cet effrayant furoncle qui a surgi du sous-sol du monde sans m'effondrer psychiquement, car comme il est écrit dans l'Apocalypse, la figure intérieure de la Vierge que je venais d'incorporer m'a fait écraser la tête de l'horreur et m'a fait de force devenir adulte. C'était un voyage au bout de la peur. Qui est le principal ennemi de l'amour.

Les drogues et l'alcool jouent un rôle important dans l'histoire. Cependant, Abel Rosso, ton alter ego, ne semble associer le comportement amoral, antisocial ou simplement étrange des personnages à l'utilisation de ces substances qu'en de très rares occasions. As-tu déjà envisagé que tout ce raz-de-marée émotionnel que tu as vécu en France n'était peut-être que la conséquence d'un « bad trip » ?

Ce qui est triste dans ton observation, c'est que je la trouve presque drôle, même si ce n'est pas la première fois que quelqu'un me le fait remarquer. Il faudrait demander à Bénédicte, par exemple, avec qui nous buvions rarement plus d'un *demi*, au café où j'essuyais doucement ses moustaches de mousse. Elle sait très bien que nous sommes liés à jamais par une sorte de **fil d'or** indestructible, et elle a même écrit un poème sur notre **liason** platonique. L'année dernière, je lui ai dédié une conférence que j'ai donnée à Vienne sur l'influence de la griffe culturelle artiguiste dans le monde, et quelques jours avant, j'ai reçu par Messenger ces lignes : *De te savoir là, / dans ma vie, / mon coeur est au chaud / dans son nid*. Car Ma Dame, comme je l'appelle depuis que nous nous sommes reconnectés via Facebook en 2011, est maître de conférences à l'Université de Montréal et écrit des poèmes et de merveilleux contes pour enfants traduits en plusieurs langues que j'ai publiés il y a quelque temps dans elMontevideano. Elle sait que mon adoration n'est pas le produit de quelque « bad trip ». Et elle m'appelle Mon Poète avec une tendresse éthérée.

En ce qui concerne un éventuel témoignage empirique du regard démembré de Satan, **il y avait** une photo prise au Café l'Escholier en février 74 (quand mon frère est venu me rendre visite à Paris) que je n'ai découverte qu'à mon arrivée à Montevideo, et elle a déjà captée en pleine ébullition polanskienne la lueur du Malin qui n'éclora pour tuer mon innocence qu'en juin. Et j'ai dit qu'il y avait une photo parce que cela a suscité en moi une angoisse si atroce que mon frère a fini par brûler proprement la moitié du carton où le coq noir me montrait déjà les éperons.

Et je crois que ça suffit, mon ami. La défense préfère terminer sa plaidoirie en se basant

sur la vraisemblance **non délirante** de mon expérience dans la ville qui m'a guillotiné. Et n'oublions pas que les drogues, d'un autre côté, te guident jusqu'à la zone la plus authentique de ton inconscient, comme n'importe quel rêve. Selon Jung, du moins. Elle **n'invalide pas les visions**, mais elle fait ressortir **l'épaisseur essentielle** : le sous-sol du **moi** que la conscience entrevoit rarement.

Il t'a fallu près de quarante ans pour achever la rédaction finale de ce livre. Penses-tu que le fait qu'il soit très autobiographique explique ce très long processus ? La distance dans le temps crée-t-elle une distance critique ?

Oui et non. Car à cette *distance critique*, il faudrait ajouter ce que j'appelle *une intervention vraiment décisive de la Providence*. Et je tiens à préciser, tout d'abord, que ce n'est qu'à partir des années 1990 que j'ai commencé à me définir comme **catholique jungien**, mais pendant les 20 mois où j'ai erré en pleine intempérie sans autre défense que le ciel étoilé, j'ai appris qu'il n'y a pas de prétendues **coïncidences**. Il m'est toujours arrivé **des événements mystérieux qui m'ont inexplicablement défendu**. Et je peux t'assurer que plusieurs années avant de découvrir la deuxième lecture de *Kierkegaard et la philosophie existentielle* de Léon Chestov (un livre qui m'a ouvert la tête jusqu'à ce que le mot **Dieu** finisse par dissoudre mon agnosticisme tiède), **je savais** que ce que nous appelons les **miracles** sont simplement des **prières exaucées**. Et que si vous vivez distraits et aliénés par l'hyper-rationalisme dont la modernité nous a empoisonnés, vous n'échapperez jamais à l'empire d'Ananké, la déesse grecque du hasard inéluctable qui était plus puissante que Zeus lui-même, et qui a été **excommuniée** dans la *Tertulia lunática* par Julio Herrera y Reissig, notre premier grand mystique (qui est considéré comme un simple moniste par quelque biographe maçonnique trouillard)

La première édition de *Croire ou crever* a été publiée en deux volumes par un mesquin caprice de l'éditeur, pour économiser quelques pesos sur la reliure. Et à cause de ça, il a circulé de façon fragmentée au fil des ans sur le Mercado Libre. Jusqu'au jour où, en 2018, j'ai reçu un message de la brillante éditrice Martina Seré (une des propriétaires de *Las Karamazov*) me proposant de rééditer le volume 2 de *Croire ou crever* qu'elle avait acheté

à la foire de Tristán Narvaja. Et elle a comparé le texte à rien de moins qu'une cathédrale gothique (ce qui, à mon goût, est le plus grand éloge que l'on puisse recevoir) et lorsque je lui ai apporté le volume 1, elle l'a lu avec intérêt mais est restée ferme sur cette étrange proposition. Puis mon ego a débordé et j'ai proposé de mutiler les chapitres de la première partie et tout le reste, jusqu'à ce que je comprenne que c'était un non-sens et que la vraie solution était de **remanier** mon thriller parisien car le **suspense** apparaissait seulement dans le tome 2. Cela signifie que je dois cette nouvelle version à Martina Seré, à qui je suis éternellement reconnaissant. **Mais je suis certain que ce n'est pas un hasard, mais plutôt que l'univers m'a aidé à perfectionner ce livre, que je considère comme une partie essentielle de mon parcours littéraire.** Maintenant, il **a vraiment l'air d'un thriller**, et la première partie a été soulagée de son écrasante accumulation d'informations. En outre, je m'étais promis de ne pas retomber dans la pauvre édition papier qui finit dans le sous-sol des librairies et j'ai décidé que la nouvelle version devait être virtuelle et diffusée dans le monde entier par elMontevideano, où nous avons plus de cinq millions de visites sur Google +. Quels enchantements inimaginables, mon ami Sancho.

Pourquoi était-il important de traduire en français ce roman plein d'idiomes rioplatense ? Ne penses-tu pas que dans la version française, une partie de son identité essentielle puisse se perdre ?

L'identité essentielle d'un texte émane de son échafaudage archétypal, depuis *Gilgamesh* jusqu'à aujourd'hui. Dans chaque traduction, la fidélité pâtit au niveau micro (la **phrase**) mais l'hypnose de la macrostructure peut être parfaitement préservée. Bien sûr, il faut être prudent. J'ai deux histoires très bien traduites en français dans deux belles anthologies hispano-américaines d'Oliver Gilberto De León (où j'apparais dans un groupe avec Vallejo, Onetti, Quiroga, Borges, Guimarães Rosa, García Márquez, Levrero et Tarik Carson, entre autres tigres extraordinaires) mais j'ai le sentiment que dans chaque version la différence d'approche des traducteurs pèse trop lourd. Tu sais déjà très bien que dans ma narration, le maniérisme familier non académique est un outil très important en tant que générateur de ce que Dámaso Alonso appelle le "clair-obscur linguistique baroque", et la perte de cette *manière* (qui peut provenir, par exemple, de l'utilisation excessive du *passé* simple au lieu du *passé composé* qui est habituellement utilisé dans la langue française)

est capable de *diluer* l'apparence de mes traits intérieurs, et qui est la chose *essentiellement inédite* que chacun a à offrir. Bien sûr, c'est quelque chose qui arrive à tout le monde et parfois il n'y a pas de remède. Les deux livres de récits du XXe siècle que j'aime le plus ("The Power and Glory" de Graham Greene et "Franny and Zooey" de J. D. Salinger) sont très mal traduits en espagnol, bien que personne ne puisse ruiner **l'essence** de ces prodigieux fonds d'icebergs. Je me souviens que le jour où un ami m'a emmené rencontrer Onetti à la bibliothèque municipale, le vieil homme (qui à l'époque avait 13 ans de moins que moi aujourd'hui) était très contrarié par les premières épreuves qu'il avait reçues de la version américaine de son roman *Le Chantier*, car il avait le sentiment qu'ils avaient falsifié le *climat* du livre, rien de moins. Et en 87, quand j'ai passé quelques heures à Madrid en allant au Colloque France-Uruguay, il ronflait, assommé par les antibiotiques, mais après que Dolly m'ait littéralement versé **deux gouttes de whisky sur deux glaçons** ("excuse-moi, mais tu ne viens pas chez moi pour te saouler"), elle a soupiré de consternation : "Sais-tu qu'ils vont traduire *Le Chantier* en turc, petit ? Pauvre Juan, tu te rends compte à quoi ça peut ressembler ?"

Mais il y a eu une autre intervention providentielle sans laquelle la traduction de mon *Voyage* n'aurait jamais existé. Il y a moins d'un an, Bénédicte m'a demandé si je pensais que c'était une bonne idée qu'elle se rende à Montevideo pendant au moins dix jours pour nous retrouver en novembre et nous raconter nos vies après presque un demi-siècle, et cela m'a tellement touché que j'ai décidé de suivre un cours intensif de français conversationnel, car elle ne parle pratiquement pas l'espagnol. Et c'est à ce moment que je t'ai engagé comme professeur, et après deux mois l'idée d'introduire le livre dans le monde francophone m'est tombée du ciel. Et j'ai su dès le premier instant que c'était une occasion aussi inhabituelle qu'inestimable, car je pouvais collaborer à la solution des problèmes que mon charabia colloquial allait te poser, et nous pouvions également peser et discuter de l'avancement des travaux mot à mot, comme nous le faisons tous les vendredis depuis quatre mois maintenant. À tout cela, ajoutons que Bénédicte n'a finalement pas pu me rendre visite en raison d'inéluctables problèmes familiaux, mais au moins elle va lire le roman en français, ce qui m'émerveille.

En revanche, au milieu de l'année 2020, il serait très absurde de concevoir la production

d'une quelconque édition bilingue limitée en format papier et de ne pas profiter de la formidable circulation virtuelle que nous avons obtenue avec Álvaro Moure Clouzet au cours de quinze années de travail multimédia. Nous comptons actuellement avec les collaborations de Maryse Renaud - extraordinaire conteuse franco-martiniquaise et professeur émérite de l'Université de Poitiers, qui a écrit le prologue français de *Voyage au bout de la peur*, celle de la dramaturge et traductrice mexicaine Mariluz Suárez Herrera, celle de l'hispaniste bulgare Ludmila Ilieva et celle de la chercheuse onettienne Ana Carolina Teixeira Pinto, docteur de l'université de Santa Catarina, qui a proposé la traduction de *Morir con Aparicio* en portugais.

Il faudrait maintenant expliquer pourquoi tu as changé le titre du roman, bien qu'il soit évident que tu poses une confrontation avec le Voyage au bout de la nuit de Louis-Ferdinand Céline.

Oui, c'est très clair. Je l'avais déjà lu quand j'ai voyagé à Paris, et il vaut la peine de transcrire le dernier texte que j'y ai écrit (qui s'appelle *Para mi muerte* et qui figure dans le roman) : *Qu'ils parcourent les eaux élevées de Jésus. / Ou le cœur du rouge croisé de pureté. / Que Don Quichotte rugisse en sautant vers le lion. / Ou que brille les germes du sexe jusqu'à la colombe. / Que l'on n'ait pas peur puisque ce poème existe. / Et qu'une fille fertile parfumer la nuit. / Que l'on communie toujours derrière la tragédie. / Qu'on continue à croire. Qu'on n'en parle plus.*

Cela signifie que déjà à ce moment-là, je défiais le Dr. Destouches, car son génial et très sombre roman se termine par cette phrase : *Et qu'on n'en parle plus*. Bien sûr, je n'étais pas encore conscient de ma religiosité métisse latente contre-conquistadora, pour en parler comme Lezama Lima, qui a annoncé dans *L'Expression américaine* : ***La liberté du nouveau monde est encore une prophétie. Une divinité pour l'avenir.*** Et c'est peut-être de l'alignement dans cette prospective (qui est aussi très torresgarciana) que vient la nécessité de faire circuler dans l'espace francophone *Voyage au bout de la peur*. Car ce n'est pas seulement par le biais du football que l'influence orientale (artiguiste) est rendue présente dans l'Ancien Monde. Sans aller plus loin, mon fils, Ignacio Giovanetti, qui

appartient à l'extraordinaire école de guitare d'Olga Pierri, est diplômé du Magister Artium en Autriche, mais il a rompu avec la coutume européenne du *concert classique standard* et a installé un superbe tango grelero en plein Vienne.

Dit et fait, mon frère. Et qu'on en parle plus.

Quartier général Artiguiste de la rue Lepanto, février 2020.

EPILOGUE POUR PURIFIER

BALLADE DU CRACHEUR DE FEU

Dans la brume de Paris
il y avait une soie entamée à entrouvrir
et il y avait un sommet bleu à découvrir
et il y avait une rose enterrée
dans la nuit de Paris.
Dans la nuit de Paris, il y avait ceux qui jouaient à mourir
et il y avait ceux qui mordaient chaque matin
avalant des aubes dorées
dans la nuit de Paris.
Sous la pluie de Paris
la triste patrie a pleuré pour moi
J'ai su perdre
le royaume a su perdre
j'ai su mordre l'histoire
dans la poussière de Paris
Dans la boue de Paris
Notre-Dame a brillé pour moi

Notre Dame a tremblé pour moi

Notre Dame a souri pour moi

pour me sauver

dans le ventre de Paris.

Dans la boue de Paris

l'homme brisé a rugi pour moi

J'ai été cloué à l'horreur par l'homme brisé

parmi les rats de Paris.

Dans le bois de Paris j'ai avalé du feu et j'ai su accoucher

J'ai su accoucher des flammes

des flammes d'amour éternel

dans l'enfer de Paris.